

Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien
Paris 9/10/11 décembre 2011

3^e Rencontre internationale d'École

L'ANALYSE

SES fins.
SES suites.

Préludes

Cité des Sciences
et de l'Industrie
Porte de la Villette
Paris

Renseignements
01 56 24 22 56

EPFCL-FRANCE
118 RUE d'ASSAS 75006 Paris
www.champlacanien.net
Formation continue n°11754119375



III Rencontre Internationale de
L'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

L'analyse,
ses fins, ses suites
Préludes

EPFCL
2011

SOMMAIRE

Présentation	06
<i>Dominique Fingermann</i>	

I. L'ACTE ET SES SUITES

L'ANALYSE

Pour le désir de savoir	09
<i>Albert Nguyên</i>	
Rendre possible une analyse	11
<i>Carme Dueñas</i>	
L'altération de la fin	14
<i>Marie-José Latour</i>	
Suites et fins	15
<i>Michel Bousseyroux</i>	
Etre-disparaître au cours de l'analyse	17
<i>Paola Malquori</i>	

SES FINS

Singularité et université des fins et des conséquences	20
<i>Conrado Ramos</i>	
Prélude pour un « après-coup »	24
<i>Frédérique Decoin</i>	
E-preuve(s) de fin	26
<i>Irène Tu Ton</i>	
A l'usage	28
<i>Jean-Michel Arzur</i>	
L'acte de la fin de l'analyse et ses conséquences	32
<i>José Antônio Pereira da Silva</i>	
De l'étourdit-sens à l'inédit	34
<i>Nadine Naïtali</i>	
L'offre psychanalytique et la fin de l'analyse	36
<i>Silvia Migdalek</i>	

SES SUITES

De l'(a) insistance à l'ouverture de la béance	40
<i>Ángela Diniz</i>	
Quel enthousiasme ?	43
<i>Bruno Geneste</i>	
Considérations sur un amour plus digne	46
<i>Sandra Berta</i>	
Le temps passant	51
<i>Nicolas Bendrihen</i>	
Notes brèves sur la satisfaction	53
<i>Ramón Miralpeix</i>	

II. L'ÉCOLE ET LES CONDITIONS DE L'ACTE

LA PASSE, L'ÉCOLE

La passe : fin d'analyse et dispositif d'École	57
<i>Maria Helena Martinho</i>	
La tâche essentielle	60
<i>Trinidad Sanchez-Biezma de Lander</i>	

LES PASSEURS

Un prêt	63
<i>Carmelo Sierra</i>	
Le passeur vu depuis le Cartel de la passe	65
<i>Clotilde Pascual</i>	
Ce qui peut se passer	67
<i>Emilia Malkorra</i>	
Position du passeur, suite	69
<i>Martine Menès</i>	
Désigner des passeurs qui soient revenus ?	72
<i>Ricardo Rojas</i>	

La plaque sensible: support d'une écriture 75
Rosa Roca

Certains effets et affects relatifs au rôle de passeur 77
Roser Casalprim

LE CARTEL DE LA PASSE

La transmission du cartel de la passe 81
Florencia Farías

LES AME

L'A.M.E dés-installé 84
Juan del Pozo

L'A.M.E., symptôme de « La Proposition » 87
Xavier Campamà

Présentation

L'analyse, la logique de la cure, a des conséquences, mais c'est à ses suites que se juge l'acte dont elle dépend puisqu'il est la condition de l'analyste.

Nous avons organisé ces *Préludes* à la *III Rencontre Internationale de l'EPFCL* en deux chapîtres où se distribuent les 29 contributions reçues de nos collègues des divers dispositifs de l'École de l'EPFCL.

I. L'acte et ses suites recueille les travaux qui explorent ces trois temps de la logique de l'acte – 1) l'analyse ; 2) ses fins ; 3) ses suites, soit le traitement de l'angoisse et de la répétition que les affects et l'acte avèrent.

II. L'École et les conditions de l'acte. Le deuxième chapître précise comment l'École soit ses dispositifs de garantie, peut veiller aux conditions de l'acte dont dépend la formation de l'analyste. Quatre sous-chapîtres développent cette question : *la passe, les passeurs, le cartel de la passe, les AME.*

Dominique Fingermann

I. L'ACTE ET SES SUITES

L'ANALYSE

Pour le désir *de* savoir

Albert Guyên

Obtenir plus qu'un « bavardage ordinaire », Lacan situait ainsi l'enjeu de l'analyse lors du Congrès de l'EFP sur la transmission. Un désir *de* savoir que l'analyse dé-livre à sa fin et qui assure les suites, une fois la vérité menteuse limitée, une fois consommé « le bois de chauffage » de la vérité, constitue ce qui peut être dégagé d'inédit au terme de la course.

Les fins, résultats ou visées, et à partir de l'ouverture qu'elles inaugurent, les suites.

Aujourd'hui c'est à partir de la conception du Réel que les suites s'envisagent : dans quels champs ? Suites de séparation, elles entérinent le changement, la mutation du rapport au réel. Nous savons depuis la Note Italienne que le vide de Dieu fait condition à cette mutation : avènement de l'angoisse, avènement du non-rapport sexuel, avènement de la mort et sa traversée, avènement d'une vivance jusqu'alors rétive, chétive, ignorée ou refusée. Si humeur il y a, ce n'est plus celle du Dieu des potiches, c'est affect, « parl'affect » même, qui amène à la satisfaction. Et c'est ce fait de « l'assez » qui permet la sortie que l'analyste « doit procurer d'urgence » à l'analysant, ce que dit la Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI.

Comment atteindre cette satisfaction ? Elle porte sur le savoir dont un changement de valence est supposé. Or, la position analysante va davantage vers le refus, l'évitement, le rejet, la haine même du savoir que vers le désir. En un mot l'horreur de savoir gouverne. Et cette horreur ne porte pas tant sur les événements de l'histoire subjective que sur l'avènement de ce qui au sujet fait horreur : un savoir sans sujet, et que produit l'inconscient réel.

Cet inconscient réel, cette horreur de savoir ne s'attrapent pas au lasso, ce qui n'interdit pas d'en repérer les effets, et pour l'horreur de la cerner. Le cernement de l'horreur ne signifie pas son éradication : il en fait – à la condition de n'en pas rater une seule lettre – cette trouvaille, voire cette é-trouvaille de l'é-langue, celle par laquelle c'est bien le non-su qui ordonne le cadre du savoir. Le non-su dès lors n'est plus source d'horreur mais source du désir *de* savoir, point vide à partir duquel le sujet s'offre à ce qu'on pourrait appeler la « liberté lacanienne » : liberté de dire et d'agir, de penser, de faire silence, d'en savoir un peu plus sur la vie et la mort. Autrement dit c'est faire l'expérience de l'impossible qui subsume toute question de liberté.

Fin et suites sont solidaires de l'entrée et de la conclusion de l'analyse et l'analysant se trouve en position de répondre à différents niveaux :

- à la demande de ceux et celles qui souhaitent s'engager dans le parcours.
- à l'École, au service de laquelle il témoignera de sa position à l'égard des points vifs pour la psychanalyse. A l'École encore puisqu'il s'agit de construire et faire vivre une communauté toujours menacée par la méconnaissance du Réel, l'identification et les tenant-lieux de l'objet *a*.
- aux Réel et à ses avènements : réponse à l'angoisse, juste un peu mais pas trop faire honte, mettre la haine à sa place, répondre à l'impossible.

Là est le point crucial.

Il ne s'agit pas tant de répondre à l'impossible que de répondre *de* l'impossible. *De* l'impossible veut davantage dire avoir du répondant que donner des réponses au Réel. C'est davantage inventer le répondant au Réel que « le sujet comme effet de

signification est réponse du Réel ».

Et, pour qu'il puisse s'inventer cette réponse ce n'est pas tant du sujet que du côté de l'être que l'accent va être mis : l'effet sujet est castratif, l'effet d'être est satisfaction, affect de jouissance. C'est bien pourquoi à l'enthousiasme du désir peut répondre la jouissance de la satisfaction.

Le lait de la vérité endort dit Lacan, la question se propose donc de savoir comment une satisfaction peut ne faire ni inertie, ni suffisance mais au contraire comment s'articule-t-elle à tout ce qui se révèle dans le registre du manque dans l'analyse.

Le recours à la topologie s'avère là nécessaire pour situer ce qu'il en est du réel en tant qu'hors symbolique et pourtant pris dans la structure : le nœud borroméen, en tant qu'il montre la répartition des jouissances, les rapports entre le symbolique, le réel et l'imaginaire, le point de coinçage que constitue l'objet *a*, écrit les modifications de la jouissance à la fin d'une analyse, à la condition de manipuler ces noeuds (cf le livre de M. Bousseyroux).

En tout état de cause la passe doit pouvoir rendre compte aussi bien de l'arrêt de la quête du sens que de la nouvelle répartition des jouissances. L'affect de satisfaction, qui ne se prouve mais s'éprouve, vérifie le « on le sait soi » de Lacan, mais comment le cartel peut-il en être saisi ?

On entend dans le témoignage de quelle manière le sujet s'est défait de l'Autre et la passe doit pouvoir mettre en valeur les opérations de séparation d'avec ce désir. Le témoignage, au delà, doit pouvoir donner des indications sur ce qui ne ressort pas de l'Autre et qu'on peut résumer par « les avènements du réel » que Lacan a successivement déclinés : angoisse, affects énigmatiques, évènements de corps, manifestations de la jouissance Autre. De tout cela dépend l'avènement d'un style (c'est à dire sa reconnaissance), dans la mesure où le style se marque de l'inimitable et de l'irréductible : d'où la place à accorder aux effets de lalangue.

Les suites vont s'inscrire dans le « style du vivre » et dans l'option d'Ecole pour un psychanalyste, pas-sans se coltiner à cette tâche redoutable « d'élargir les ressources du savoir », dont nous savons qu'elles ne font pas l'impasse sur l'inconscient réel.

Rendre possible une analyse

Carme Dueñas

Pour qu'une analyse soit possible, il est nécessaire qu'un analysant rencontre un analyste. Cette affirmation qui semble évidente, ne l'est cependant pas. Recevoir quelqu'un, l'écouter et même interpréter ce qu'il dit ne convertissent pas celui qui écoute en analyste, il y a diverses façons d'interpréter et toutes ne visent pas à la même chose.

Dans la *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*, Lacan reprend l'analogie Freudienne du début et de la fin d'une psychanalyse en les comparant à une partie d'échecs, puisque dans les deux cas « seulement les ouvertures et les fins consentent une exposition systématique et exhaustive, alors que cette exposition est refusée par l'infinie variété des mouvements qui suivent à celles de l'ouverture » (Freud *Sur l'initiation du traitement*).

Pour rendre possible le début d'une analyse, Lacan a donné des indications précises contenues dans son Écrit *La Direction de la cure*.

Dans ce texte, nous lisons qu'au commencement de la psychanalyse est le transfert qui est le moteur mais aussi le principal écueil pour la cure. Le pivot du transfert, nécessaire pour que l'on puisse initier une analyse, est le Sujet Supposé Savoir, mais « ...qu'est-ce qui qualifie le psychanalyste pour répondre à cette situation? ». Nous trouvons la réponse dans le désir, le désir de l'analyste. Un désir « inédit » qui surgit à la suite d'une analyse. Dans cet écrit Lacan situe le désir de l'analyste comme ce qui surgit à partir de la découverte de que l'on n'est pas le phallus et d'assumer la castration. C'est à partir de cela que l'analyste peut se situer dans la position correcte pour diriger ses analyses.

L'analyste agit avec son manque à être, il n'y a pas « d'être de l'analyste », l'analyste agit par son désir, le désir d'analyste. C'est parce qu'il y a l'apparition de ce désir inédit qu'il va pouvoir occuper le lieu du Sujet Supposé Savoir et de soutenir ainsi le désir de l'analysant, en écoutant les demandes que celui-ci lui dirige et en ne répondant plus qu'avec sa présence, son silence et son interprétation pour que, dans la cure, l'analysant puisse saisir quelque chose du désir qui l'habite et se confronter à la castration c'est-à-dire se confronter à la vérité qu'il n'y a pas un Autre complet.

Ne pas satisfaire la demande permet de faire surgir le désir. Au contraire, satisfaire la demande c'est agir avec la suggestion. Dans une analyse, « quelle soit prétendue frustrante ou gratifiante », toute satisfaction de la demande réduit le transfert à la suggestion.

Le transfert est donc ce qui facilite le début d'une analyse, mais ce n'est pas suffisant.

Le sujet qui vient consulter nous amène sa souffrance et sa plainte, et il est nécessaire qu'il fasse encore un pas. Il est nécessaire qu'il fasse ce que Lacan nomme la « rectification subjective » c'est-à-dire que le sujet se sente concerné par ce dont il se plaint, qu'il assume la partie qui lui correspond « dans le désordre qu'il dénonce ».

L'amener jusqu'à ce point est la tâche de l'analyste, qui en s'abstenant de répondre à la demande et au moyen d'une interprétation qui ne vise pas au sens, rendra possible le passage de la plainte au symptôme analytique.

Déjà Freud a averti que celui qui se trouve tenté d'entreprendre un traitement basé dans la relation affective et les bons propos de guérir ou de rééduquer, abandonne le terrain de la psychanalyse.

Lacan nous donne une indication précise : il dit que toutes les demandes qui sont

articulées dans l'analyse et plus qu'aucune autre, celle de devenir un analyste, ne sont que transferts destinés à maintenir à sa place un désir instable ou douteux dans sa problématique.

Il est nécessaire que la frustration de la demande prévale sur la gratification, pour que le sujet puisse recevoir de ses demandes ce qui est aperçu dans son propre désir.

Le névrotique confond la demande avec le désir parce qu'il ne veut rien savoir du manque qui le cause, c'est pour cette raison qu'il cherche des objets dont il imagine qu'ils vont le combler.

Agir dans l'analyse à partir des demandes, c'est agir dans le registre imaginaire, c'est-à-dire, dans le registre de l'adaptation à la réalité, de la compréhension et du sens commun. Un « égarement » dira Lacan qui a pour effet la résistance du patient et l'acting-out qui surgit comme réponse à une « analyse normalisante », celui qui procède au moyen de l'appel au moi du sujet, par le fait d'aborder « par la surface » et la référence à la réalité.

Un autre égarement dont déjà Freud nous a avertis est la « fureur sanandis » et Lacan y ajoute le « principe maligne de ce pouvoir toujours ouvert dans une direction aveugle », le pouvoir de faire le bien.

Le pouvoir de la parole est l'unique chose qui doit agir dans l'analyse.

Agir dans l'analyse à partir de l'idée de faire le bien c'est de se situer dans une position surmoïque et de chercher à guider le sujet à ce stade prétendu de la maturité dans la relation d'objet, le « génital *love* ».

Car renforcer le moi du patient amène toujours à l'identification au moi de l'analyste, c'est-à-dire, à une fin d'analyse par l'identification à l'analyste. Une fin d'analyse qui ne produit pas un analyste, peut-être un psychothérapeute, mais pas un analyste.

Une analyse peut avoir des fins différentes mais toutes ne conduisent pas au passage de l'analysant à l'analyste.

Dans la *Proposition du 9 octobre 1967* nous lisons « la terminaison de la psychanalyse dite superfétatoirement didactique, c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste ». Ce passage « a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause ». (*Proposition du 9 octobre 1967*)

Le passage du psychanalysant au psychanalyste. Un passage qui est possible, à condition qu'il y ait un analyste qui puisse conduire ses analysants à obtenir que « le réel du symptôme en crève » en agissant au moyen d'une interprétation qui ne nourri pas le sens du symptôme, puisque le symptôme n'a pas d'autre sens que le réel. Une interprétation qui réduit le déchiffré au chiffre, en pointant le signifiant dans la langue que Lacan désigne comme la lettre. Car abolir le sens contribue à réduire tout ce qui concerne la jouissance, et plus particulièrement la jouissance phallique (*La troisième 1975*).

Saisir le fait que la jouissance phallique est hors corps et que la jouissance de l'Autre est hors langage, hors symbolique, permettent de saisir « ce qu'il y a de plus vivant ou plus mort dans le langage, à savoir la lettre ». Et seulement à partir de là nous aurons accès au réel.

Un accès à l'inconscient réel qui est cependant éphémère. Dans le *Préface à l'Édition Anglaise du Séminaire XI (1976)* nous lisons que nous pouvons être seulement sûrs d'être dans l'inconscient quand l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens, c'est quelque chose que « l'on le sait, soi », mais qu'aussitôt que l'on y fait attention, l'on en sort.

À la fin d'une analyse il ne s'agit pas d'atteindre un savoir, un savoir impossible

pour le sujet, mais d'atteindre cette expérience avec des nuances de certitude. « On le sait, soi » sans que personne n'ait à le ratifier, même l'analyste. Une fin d'analyse qui porte l'analysant à cerner la castration au niveau réel, à cesser dans la plainte. Une fin d'analyse qui permet une « assomption de la castration », que Colette Soler remarque, « ce n'est pas autre chose que de réaliser que la castration est inéluctable ».

Une fin d'analyse qui produit un analyste qui « ayant réintégré son désir dans un *a* irréductible » a cerné la cause et s'est assuré ainsi de la « fixation de son désir » (Colette Soler *Le symptôme et l'analyste*), pour de cette façon, pouvoir « l'offrir comme cause de son désir à votre analysant ». (Lacan *La Troisième*).

L'altération de la fin

Marie-José Latour

À l'inverse des séries télévisées qui promettent « suite et fin », notre Ecole annonce : « L'analyse, ses fins, ses suites ». D'aucuns auront trouvé matière à lire dans ce titre la confirmation qu'une psychanalyse c'est vraiment très long, voire si long que ça n'en finit pas ! Doux rêveurs qui ne veulent pas savoir jusqu'où ils vont nicher l'espoir insensé d'une éternité ! L'impertinence de l'inversion des termes est congruente au bouleversement de la chronologie produite par une psychanalyse et notre titre pose le problème en termes logiques : comment conclure ce qui n'admet pas la fin ?

En effet, le transfert qui ne demande qu'à durer, l'inconscient inépuisable et la vie qui continue, excluent de poser la fin d'une psychanalyse en terme d'avènement du dernier mot ou de dernier pas. Alors la question ne serait pas tant comment finir que comment poursuivre après la fin ?

A la fin de son film *In girum imus nocte et consumimur igni*, Guy Debord avait fait apparaître au lieu du traditionnel mot « fin », la phrase : « à reprendre depuis le début ». Mais une psychanalyse n'est pas un palindrome et si la fin n'est pas sans suite, c'est bien parce qu'il est attendu d'une psychanalyse qu'il s'y passe quelque chose. Quelque chose s'y passe qui n'est pas seulement de l'ordre de la péripétie mais qui vise le point où la narration se sépare de l'*hystoire*. Le dispositif inventé par Lacan, la passe, est propice à recueillir ce changement de plan. Ainsi, faute de ce que la malice de la langue nomme une belle fin ou un pas de fin, y aurait-il pour une psychanalyse, une post-fin ?

Dans le domaine littéraire, l'épilogue est cette dernière partie d'un texte qui vient dire, après la fin, ce qui s'est passé. Mais il a d'abord été le nom donné au petit discours en vers récité par un acteur à la fin d'une représentation pour demander aux spectateurs leur approbation. L'épilogue indique donc qu'il y a matière à redire, à « dire en outre ». Dès lors, il ne s'agit pas tant d'élucider que de faire retentir, pas tant de produire une seconde fin que de relancer,

Si la péroration d'une psychanalyse ne boucle aucun chemin, elle vaut pour ce qu'elle indexe de l'ouvert. Altérer les fins par les suites peut contrer la tentation de la connivence qui réduit les écarts, enferme la pensée, rétrécit l'élaboration, menace l'altérité. L'altération de la fin a chance de produire cette ligne d'instabilité où se tient celui qui a appris de son expérience psychanalytique ce que sa singularité doit au commun.

Suites et fins

Michel Bousseyroux

Suites et fins au pluriel : c'est le cas de le dire en ce qui concerne l'analyse de l'Homme aux loups, dont on peut évaluer les retombées tardives depuis la publication en 1971 – il avait plus de quatre vingt ans – de ses souvenirs recueillis entre 1958 et 1970 par Muriel Gardiner, ainsi que de ses entretiens entre 1974 et 1976 avec Karin Obholzer. On connaît les suites de son analyse avec Freud, comment et pourquoi Freud en a pressé la fin et comment et pourquoi il a préféré par la suite le diriger vers un second divan, celui de Ruth Mack Brunswick.

La fin de l'analyse avec Freud était un commencement, le commencement du pire : elle coïncide avec l'assassinat de François-Ferdinand le 28 juin 1914, d'où s'ensuivit la guerre puis la révolution bolchevique qui allait faire perdre au Russe d'Odessa sa patrie et toute sa fortune, ravivant en lui la béance imaginaire du phallus. À lire le compte rendu que donne Freud de cette analyse en octobre 1914, on mesure à quel point dans cette analyse il a fallu que le désir de l'analyste passe en force. Que l'analyse avec Freud ait pris fin tient à Freud, à son désir d'analyste, qui aura été de faire passer l'histoire de la névrose infantile de Sergéï Petrov au réel.

On sait que Freud tenait beaucoup, parce que c'était sa pièce à conviction contre la théorie de Jung, à la véracité chronologique de sa reconstitution de la scène primitive à partir du rêve des loups blancs perchés sur un noyer, lequel donne à lire, dit Lacan, « la structure du fantasme à l'état pur », avec sa fenêtre grande ouverte qui fait pour le sujet entrée dans le réel – laquelle reste encore à forcer, son bouchon d'angoisse étant à forer.

Mais ce n'est pas le fait que le petit Serguéï ait été réellement témoin, à un an et demi, par une chaude après-midi d'été, à cinq heures, d'une sieste, crapuleuse ou non, entre ses parents, qui prouve le réel. La passe au réel dont Freud s'est fait le passeur a pu se faire grâce au dernier rêve de cette analyse, celui où S.P. rêve qu'un homme arrache ses ailes à une *Espe* et où, dans l'énoncé du rêve, l'esp d'un laps, s'élide le W de *Wespe* qui soudain donne à entendre à S.P. qu'il prononce ses propres initiales. Cette lettre W est certes le W de *Wolf* (loup) et elle redouble le V romain de la cinquième heure du fantasme. Elle chiffre, en particulier dans la phobie des papillons aux ailes en forme de poire, la jouissance sexuelle comme jouissance d'ouverture et de déchirure. Mais ce n'est pas par là, ce n'est pas par le sens qu'ont les nombres jusqu'à six maximum, comme le soutient Lacan (*Autres écrits*, p. 554), que ce nombre V est, comme le W qui l'élève au chiffre, du réel.

Une chose est la fonction de jouissance sexuelle que dénonce le sens du nombre apparu avec le dessin du rêve de l'arbre couvert de cinq loups. Une toute autre chose est la fonction de réel que prend, comme signe de la jouissance opaque de l'Homme aux loups dans son rapport à sa mère, la matérialité graphique de la lettre W comme porteuse d'un savoir joui hors-sens. Certes, on peut toujours déchiffrer le sens joui du désir dans le rêve de l'*Espe* comme un « Je m'arrache à Grouscha et à sa menace de castration » (ce que fait Freud) ou bien comme un « Arrachez-moi, S.P., à l'emprise de ma mère ! » (ce que fait Leclaire). Mais, au delà, ce qui émerge du mi-dit de ce rêve, c'est l'inconscient réel, savoir sans sujet *mais pas sans signe-à-taire*, dont S.P., l'esp d'un laps, signe *sonorement* (« *Espe* ») le poème ! Quel aura été l'effet de cette signature de fin (provisoire) d'analyse avec Freud ? Son effet majeur aura été, probablement, de nouage au cinquième rond de l'angoisse, celle-ci y prenant alors sa

fonction nodale, comme nominatrice du réel.

Dix ans plus tard, ce réel fait retour sur le corps de l'Homme aux loups, sur le bout de son nez et à travers le miroir, lieu topique de la faux du temps. La régression topique au miroir mortifère fut déclenchée par le fait qu'en juin 1926 Freud demanda à l'Homme aux loups de lui confirmer par écrit l'exactitude du récit du rêve des loups. Celui-ci lui répondit qu'il confirmait et rajouta même, à l'appui, deux souvenirs d'enfance où il est question de castration. Très vite explose alors un délire de persécution, centré sur un professeur de dermatologie qui lui a annoncé que sa cicatrice blanche sur le nez est impossible à effacer. Il suffira de cinq mois d'analyse avec Mack Brunswick (en analyse et en contrôle avec Freud), qui sut faire montre, dit Lacan, de ce que les Chinois appellent la douceur malléable de la femme, bienvenue dans la manœuvre du transfert psychotique, pour qu'il guérisse de ce délire qui avait pris la forme d'un discret pousse à la femme (il utilisait compulsivement le miroir de poche et le poudrier de sa femme).

Le remarquable de cette seconde tranche d'analyse est que l'analyste y a réussi non seulement à démanteler l'identification de l'Homme aux loups au fils préféré de Freud mais aussi et surtout à briser l'icône qui aliénait l'analysant dans un fantasme masochiste de Pietà. Lacan voit juste quand il examine le cas de l'Homme aux loups dans son séminaire de 1952-53 : Ruth Mack Brunswick a réussi là où la sœur, à la fois trop proche de lui et trop proche du père, avait échoué. Ruth Mack Brunswick dira en 1945 que cette analyse avait apporté un matériel nouveau et des souvenirs jusque là oubliés concernant sa sœur aînée Anna. Un rêve de fin de cette tranche d'analyse, où l'analyste est figurée en page de théâtre que le sujet embrasse sur ses genoux, fait passer à l'inconscient cette jouissance de transfert à l'analyste en place d'Anna, passage à l'inconscient à partir duquel l'Homme aux loups retrouve une position active virile qui, en le sortant de la jouissance passivante paranoïaque, traduit une satisfaction de fin.

Cette jouissance en miroir avait son empreinte littérale dans un jeu d'enfants que l'Homme aux loups relate à la journaliste Karin Obholzer. Anna, qui avait toujours peur d'avoir le nez rouge, jouait à demander sans cesse à son petit frère : *Esanetor* ? C'était le palindrome de *rote Naze*, nez rouge en allemand. Or, la finale *tor* de ce mot de passe est, relèvent Nicolas Abraham et Maria Torok, un signifiant de lalangue maternelle russe qui est le passé d'un verbe qui, en russe, est homophone de « sœurette » et qui signifie frotter, blesser, polir.

C'est donc bien dans cette scène en miroir des jeux interdits de l'enfance que se jouait déjà, vers l'âge de trois ans, dans la commutation entre le T et le R du son *rot* de allemand au son *tor* du russe, la passe précoce à lalangue – à *lannalangu* – du petit Serguéi.

Etre-disparaître au cours de l'analyse

Paola Malquori

Dans la conférence de 1972 à Milan, *Du discours psychanalytique*, à propos du jeu des signifiants Lacan dit « le mot d'être n'a aucun sens au dehors du langage. »¹ En disant que l'être est un être de langage, et que l'être est un être parlant, Lacan distingue la philosophie de la psychanalyse et introduit la question du discours psychanalytique dans le nœud entre théorie et pratique.

Dans la *Note italienne*, de 1974, Lacan pose la question de l'« il y a de l'analyste », sur le plan de l'éthique et sur celui de la pratique, en rapport avec l'acte de s'autoriser soi-même².

Une première distinction est que tout être à parler ne saurait pas s'autoriser à faire un analyste, et le fait qu'il y en ait qui fonctionnent n'est pas une garantie suffisante, ça distingue l'être de l'*il y a* de l'être *en fonction*.

La distinction entre l'être de l'analyste, *il y a*, et l'être en fonction lie l'éthique de la psychanalyse et sa pratique et se réfère au jeu des signifiants qui marque l'être de celui qui parle.

Dans l'analyse celui qui parle est l'analysant, qui par le transfert, moteur du traitement, suppose un savoir à celui qui est dans la position de l'analyste. Alors nous pouvons dire que le transfert et la supposition de savoir sont causés par la position de l'analyste, comme dit Lacan quand il écrit que l'analyste est responsable de l'inconscient.³

L'être de l'analyste est dans l'*il y a*, l'analysant est entre l'*être* et le *disparaître* dans le glissement du jeu des signifiants sur la mise en scène du phantasme, propre à chacun, qui implique le déroulement de l'analyse.

Quand à la fin d'une analyse, le sujet quitte le va-et-vient entre l'*être* et le *disparaître*, oscillation de jouissance, où est-il? Interrompu le va-et-vient de la jouissance, que reste-t-il d'une analyse finie?

Pouvons-nous comparer l'analyse à un ravage? Ravage mot que renvoie à la ruine comme destruction, mais aussi à la ruine comme découverte archéologique, où la métaphore de l'archéologie représente très bien, selon Freud, le parcours du désir pour le sujet et pour le rêveur.

Du phantasme qu'on traverse en analyse persistent des restes, vestiges des objets *a*, objets à perdre au cours du travail analytique, semblants de l'objet perdu.

Le mot *subsistance* que Lacan utilise dans l'*Etourdit* à propos de ce que la fille attend de la mère, vient du latin *subsister* traduit par exister encore, rester, consister, ou aussi vivre, sustenter, se nourrir.

La subsistance renvoie à les conditions de l'existence, on parle de l'existence aussi pour le champ de la logique modale, à propos des conditions de consistance et de validité de l'énoncé.

Par la subsistance nous pouvons relire les formules de la sexuation, il *cesse de ne pas s'écrire* de la contingence et le *ne cesse pas d's'écrire* du nécessaire, comme une

¹ Jacques Lacan. *Lacan en Italie, 1953-1978*, La Salamandra, Mi, 1978, p. 36.

² « Pas-tout être à parler ne saurait s'autoriser à faire un analyste. A preuve que l'analyse y est nécessaire, encore n'est pas suffisante. Seul l'analyste, soit pas 'importe qui, ne s'autorise que de lui-même. Il y en a, maintenant c'est fait: mais ce de ce qu'ils fonctionnent. Cette fonction ne rend que probable l'existence de l'analyste. probabilité suffisante pour garantir qu'il y en ait: que les chances soient grandes pour chacun, les laisse pour tous insuffisantes. » Ibidem, p. 156.

³ Jacques Lacan, *Position de l'inconscient, Écrits 2*, Éd du Seuil 1999, p. 314.

reformulation des conditions de possibilité d'existence de l'être.

En ce sens comparer l'analyse à un ravage renvoie à la considération que le ravage entre mère et fille est l'épreuve d'une impossible transmission du sexe, épreuve qui peut prendre la forme d'une image persécutrice, ravageante, image qui à la fin du traversement ravageant peut tomber pour laisser une place vide où pouvoir demeurer, où pouvoir habiter le corps parl- être.

Dans ces termes nous pouvons relire la phrase de Lacan de l'*Etourdit*:

« Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en stabitat? Est-ce d'habiter que ce rapport ne peut être qu'inter-dit? ». ⁴

La subsistance résonne avec la substance, mot que Lacan utilise à propos de ce que la fille attend du rapport à sa mère, rapport de ravage ⁵, dans la version de l'*Etourdit* en *Autres Ecrits*.

Que est ce qu'une fille s'attend comme femme de la mère sur l'impossible transmission du sexe, qu'est ce qu'un analysant s'attend de l'analyse? On peut penser la fin de l'analyse comme un passage de la subsistance à la consistance, à l'ex-sistence?

Les conditions d'existence, les conditions de possibilité, sont en corrélation par l'écriture du nécessaire et du contingent, dans l'épreuve de l'impossible écriture du rapport sexuel que chaque rencontre révèle comme la trace de l'exil *ab-sens* de l'être-parlant:

« Le déplacement de la négation, du *cesse de ne pas s'écrire* au *ne cesse pas de s'écrire*, de la contingence à la nécessité, c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour. Tout amour, de ne subsister que du *cesse de ne pas s'écrire*, tende à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne cessera pas. » ⁶

⁴ Jacques Lacan, *L'Etourdit*, en *Autres écrits*, Éd du Seuil 2001, p.455.

⁵ Dans la version de *L'Etourdit* publié dans *Scilicet* à la place de *substance* on lit le mot *subsistance*, traduit en italien peut-être d'une manière inadéquate comme *sostentamento*.

⁶ Jacques Lacan, *Le Séminaire, LivreXX, Encore*, Éd du Seuil, 1975, p 184.

SES FINS

Singularité et université des fins et des conséquences

Le défi des AEs

Conrado Ramos

De tous les tours étourdis qu'un passant peut donner nous pouvons lire et entendre des témoignages d'AE qui vont dans deux directions: ceux qui d'une manière nécessairement *singulière*, mais toujours contingente, transmettent un tour non compté; et ceux qui selon moi, pour une raison structurale *universalisent* le tour en plus, en essayant de la rendre comptable par des moyens tels la *rencontre de la lettre avec le propre symptôme* ou des idées comme l'accès *au réel*, moyens et idées qui ne devraient pas servir à cela.

Permettez moi une petite digression sur la fonction de l'énigme pour Lacan. Je comprends que l'énigme, en tant que structure de l'interprétation - un savoir comme vérité - a comme fonction un mi-dire, et c'est un mi-dire justement parce qu'un dit supprimerait le suspens de la vérité que l'énigme sustente. Dans le mi-dire, la vérité est en suspend. Le dit comme sens ultime, élimine la suspension de la vérité, qui n'est rien d'autre que la castration, autrement dit, qu'il n'y a pas de rapport sexuel. D'un dit, en tant qu'il est une proposition, on peut le dire V ou F. Mais et d'une énigme? C'est pour cela qu'une interprétation qui fonctionne comme sens supprime le suspens de la vérité, c'est à dire, réponds plus par le non-savoir de la castration que par la voie de la transmission de la castration. L'interprétation de l'analyste, en tant qu'énigme repose sur le suspens de la vérité car vise le trou du savoir, l'énonciation, et non le sens et l'énoncé.

On ne peut pas répondre à une énigme par la voie de l'énoncé, car il ne s'agit pas d'une réponse logique du type V ou F, mais d'une réponse éthique. Ce n'est pas une réponse que l'on trouve, à laquelle on a accès, c'est une réponse qui se fait, ce qui caractérise sa valeur d'acte face à l'indécidable du sens.

Comme dit Lacan sur Œdipe dans Le Séminaire 17 : « alors qu'à la fin, il lui arrive ceci, non pas que les écailles lui tombent des yeux, mais que les yeux lui tombent comme des écailles. »⁷

La réponse à une énigme peut donc être pensée autant dans la dimension du *sicut palea* (« les yeux lui tombent ») que par la supposée rencontre de la *bonne réponse* (« que les écailles lui tombent des yeux »). Mais le problème c'est que la supposition d'une bonne réponse est du même ordre que le doute attribué par Pascal à ceux qui ne parient pas en Dieu parce qu'ils n'ont pas la foi, sans se rendre compte que c'est justement le pari qui fonde la foi, ce qui donne au pari sa dimension d'acte.

Aussi, il nous revient de nous demander : la réponse par la rencontre de la bonne réponse est-elle une réponse? Je dis que non, selon ce que j'entends comme psychanalyse. Rappelons ce que Lacan dit dans le *Séminaire 23* : « N'est vrai que ce qui a un sens. Quelle est la relation du Réel au vrai? Le vrai sur le Réel, si je puis m'exprimer ainsi, c'est que le Réel [...] n'a aucun sens. »⁸ C'est pourquoi je pense que l'on ne peut pas résoudre le suspens d'un savoir à la place de la vérité sans invoquer le sens. Cependant, « Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente. »⁹

⁷ Jacques Lacan. Le Séminaire – Livre 17. L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991, p. 114.

⁸ Jacques Lacan. Le Séminaire – Livre 23. Le sinthome, Paris, Seuil, p. 112.

⁹ Jacques Lacan. Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, p.567.

Comment peut-on alors rencontrer la lettre de son symptôme ? Soler écrit ceci à propos de la lettre du symptôme : « Elle est impliquée par les effets incalculables de la langue d'où résulte que tout ce qui s'en dirait de cette lettre est 'élucubration' ». ¹⁰

L'énigme alors serait un énoncé que le réel recèlerait ? C'est la lettre qui était là en souffrance et qui a été enfin rencontrée grâce à une analyse que a accédé au réel ? Il s'agirait alors d'amener l'inconscient à la conscience ? L'analyse serait une *Aufklärung*, un dispositif d'illumination ? Ce n'est pas comme ça que nous nous orientons.

Dans son cours du 15 de mars 1977 du *Séminaire 24*, Lacan dit que le symptôme est réel, et que c'est même la seule chose qui soit vraiment réelle, mais que cela veut dire que le symptôme a un sens, qu'il conserve un sens dans le réel. C'est pour cette raison qu'une analyse peut, si elle en a la chance intervenir symboliquement pour dissoudre le réel.

Cela nous permet de questionner si la lettre ne répondrait pas de ce qui peut se dissoudre du sens dans le réel, parce qu'il y a de symbolique dans le réel : *une* lettre dans le réel du symptôme ; *une* lettre événement de corps (contingence, donc) à laquelle peut s'attacher un affect qui est énigmatiquement réel.

Logiquement, *une lettre dans le symptôme* (ou *pour le symptôme*) implique la contingence : une lettre est possible ; alors que *la lettre du symptôme* nous renvoie au nécessaire : c'est celle là et pas une autre.

Ontologiquement, *une lettre dans le symptôme* (ou *pour le symptôme*) ouvre la dimension de l'artifice, du mensonge qu'il faut dire pour faire passer une vérité ; alors que *la lettre du symptôme* se ferme sur un présupposé naturalisant, substance préalable réifiée comme un caillou rénal qui faudrait expulser.

Sémiotiquement, peut-être, il conviendrait de penser la lettre comme *Bedeutung* (référence) et non comme *Sinn* (sens) du symptôme. Topologiquement, la lettre avère le trou du savoir en faisant le bord par lequel le symptôme peut faire écho dans le corps, ce qui est différent que de prendre la lettre comme équivalente du symptôme. La lettre n'est pas le symptôme, mais peut servir de *point fixe* pour le symptôme.

En ce qui concerne les conséquences de ce que j'ai présenté plus haut, je souligne l'importance clinique d'une conception topologique du parlêtre comme une manière d'éviter la prégnance d'une structure consistante dans l'abord du trou du savoir par la voie linguistique, c'est à dire de l'opposition entre la signification et le manque de sens. La topologie, tout comme la mathématique, nous permet de penser à une structure de l'inconsistance (que depuis Newton da Costa, nous pouvons appeler paraconsistante), c'est à dire, à une structure réelle. Le langage ne nous le permet pas car il est emprisonné dans la structure du symbolique. Des conceptions différentes de la structure produisent des conséquences clinique différentes, comme en donne un exemple la différence entre l'idée *d'accéder au réel pour y trouver la lettre du symptôme* (comme une structure consistante d'éléments donnés au préalable) et *intervenir dans le réel symboliquement pour y dissoudre un sens dans le symptôme* (comme une structure inconsistante et ouverte à la contingence).

On peut peut-être comprendre que l'insupportable du non accès du Un produit dans l'analyse, à la vérité, au savoir comme vérité de l'énigme ($S2 // \leftarrow S1$), fasse virer le discours du psychanalyste, c'est à dire conduise à la position du propre Un comme vérité qui pourrait supporter un savoir: $S2/S1$. C'est là le risque de donner au Un une universalité et faire du discours universitaire le sens qui manquait au discours analytique.

Ne serait ce pas cela le lien structurel des difficultés que rencontrent les passants

¹⁰ Wunsch 8, p.19.

et les AE dans ce passage entre l'expérience du réel et sa transmission possible ? Alors que certains n'arrivent pas à donner l'écho de la transmission du réel, d'autres semblent tomber dans la transmission universitaire qui systématise tout l'inconscient (S2) et construisent un monde sur la fausse consistance de « *la lettre de mon symptôme* » pris comme point d'Archimède.

L'audace de transmettre l'expérience du réel, quand elle s'en remet au sens ravale à l'universalité. L'implication nécessaire de cette audace c'est que l'on puisse seulement sédimenter- avec beaucoup de travail - quelques petites cailloux - sur lesquels on ne peut appuyer aucun levier.

Mais alors, où peut-on localiser topologiquement un point fixe ?

Dans *Télévision*, Lacan nous rappelle que les signifiants de la langue sont des purs chiffres (*sifr*, de l'arabe *zéro*) ce qui veut dire qu'ils n'ont aucun sens, mais aussi que tout le sens possible est produit par eux. Que la lettre de symptôme puisse *faire sens*, c'est justement parce que, si le symptôme est la réponse du parlêtre à la forclusion radicale du rapport sexuel, elle - la lettre - n'a aucun sens.

Elle est une formation de l'inconscient, une production spéciale de l'analyse grâce à laquelle on vérifie le vide du sens, le trou du savoir. Elle n'est pas le sens occulte qui était là en attente de la fin de l'analyse. Elle n'est pas le réel.

Si nous prenons comme exemple le *Poordjeli* de Leclaire, et que nous le situons dans ce que nous appelons l'inconscient symbolique, il est évident qu'il va se révéler comme la condensation maximum de tous les sens d'une vie, n'est -il pas le vrai et le vrai est du côté du sens. Mais la vérité est menteuse et un *Poordjeli*, donc - et à sa place cela pourrait être tout un système de pensée -, n'est qu'une élucubration de la langue.

Que le délire généralisé que chacun construit pour soi comme suppléance à la forclusion du rapport sexuel vienne se loger dans un seul mot, ne le rend pas pour autant moins délirant. Cependant, si nous situons *Poordjeli* dans ce qu'on appelle l'inconscient réel, alors seulement nous allons rencontrer ce que Lacan dit au sujet du vrai sur le réel : *le vrai sur le réel, c'est que le réel n'a aucun sens.*

De cette manière prendre *Poordjeli* comme une condensation de sens reviendrait à retourner le tore symbolique sur les deux autres, enveloppant l'imaginaire et le réel. À ce propos Lacan dit dans son cours du 14 décembre 1976 du *Séminaire 24*: « Le fait que l'Imaginaire et le Réel soient tout entiers en somme inclus dans quelque chose qui est issu de la pratique de la psychanalyse elle-même, est quelque chose qui fait question. Il y a quand même là un problème. [...] C'est bien pourquoi Freud insistait pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches, c'est-à-dire fassent une seconde fois la coupure que je désigne ici comme étant ce qui restaure le nœud borroméen dans sa forme originale. »

Il suffit de prendre *Poordjeli* par le biais du réel pour que nous puissions entendre le réel comme un trou qui crache des Uns, c'est à dire, des noms purement dénотatifs, non connotatifs, le *Poordejeli*, pris ici comme exemple est réversible, c'est à dire il a des fonctions tant sur le versant symbolique que sur le versant symptôme, ce n'est pas parce qu'il est symptôme. Il a la fonction de phallus réel, c'est à dire qu'il indique un énigmatique sens dans le réel que, avec un peu de chance une analyse peut nouer grâce à une intervention symbolique, et par cela dissoudre le symptôme.

Tout déchiffrement doit se résumer donc au chiffre. Comme dit Lacan dans la *Troisième*, c'est le seul exorcisme dont est capable la psychanalyse.

Que le symptôme soit ce qui ne cesse de s'écrire du réel, soit, il est cependant possible de l'appriivoiser jusqu'au point où le langage puisse en faire une équivoque. Cela permet de gagner du terrain sur le symptôme, même s'il n'en vient pas à se réduire à une jouissance phallique.

Du côté du symbolique, *Poordjeli* peut être une transfusion de jouissance du réel au symbolique (ce qui caractérise la fonction du phallus)- n'oublions pas que le réel dans le symbolique c'est l'angoisse.¹¹

Mais là il se rapproche de ce que nous appelons noms du père et comme dit Luis Izcovich, l'angoisse c'est disposer du nom du père sans se servir de lui. Du côté du symbolique, un *Poordjeli* sert donc à nommer le désir de l'Autre et à vider le réel dans le symbolique.

De là le risque d'une préférence donnée au vrai, et c'est là que Lacan nous avertit que la psychanalyse « C'est la forme moderne de la foi, de la foi religieuse. À la dérive, voilà où est le vrai quand il s'agit de réel. »¹²

Pour cela, il faut aller au delà du père, c'est à dire, ramener la production d'un *Poordjeli* sur le versant du symptôme, qui est la seule chose vraiment réelle.

Si un *Poordjeli* peut être Le phallus réel, c'est à lui que revient la fonction de vérifier le trou, c'est à dire, nouer deux consistances qui sans cela resteraient dénouées : le symbolique et le symptôme.

D'où la confusion clinique que génère en principe sa réversibilité. Mais il faut noter, que c'est seulement parce que un *Poordjeli* peut être dans ce nœud ainsi constitué, une droite infinie, que le trou peut se vérifier : le trou n'est pas ontologiquement antérieur au crachat ; c'est le crachat du trou qui génère l'élément propre qui fait le trou, et avec le quel le trou se vérifie.

Un *Poordjeli* peut donc être le support matériel du trou, car le trou c'est ce que fait une droite infinie dans l'espace.

Et que crache le trou? Des droites infinies, des noms, des *Poordjelis*. Et que faire de ces éléments ? Un point d'Archimède ou une droite infinie?

Il y a dans les deux possibilités le support d'une fixité, alors que l'une sert comme levier pour soulever le monde, l'autre attache un bord ; si l'une enveloppe, l'autre noue. Ce qu'il faudrait, c'est de pouvoir extraire des témoignages des AE un enseignement sur la réversibilité torique des *Poordjelis* et de ses effets respectifs d'identification.

Traduction de Dominique Fingermann

¹¹ Jacques Lacan. Le Séminaire – Livre 24. L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à moure. Cours du 15/03/1977.

¹² *Ibid.* Cours du 14/12/1976.

Prélude pour un « après-coup »

Frédérique Decoin

La qualification du psychanalyste et la garantie de sa formation a été, comme le rappelle Danièle Sylvestre, (Mensuel n°61, p.74) l'un des vecteurs, avec l'expérience de l'analyse, du parcours de Lacan.

Ces questionnements ont été au fondement de notre Ecole et ils ne finissent pas d'être mis au travail notamment à travers la mise en oeuvre du dispositif de la passe qui tente de recueillir dans le témoignage d'un passant, via les passeurs et un cartel, la trace d'un acte qui l'aurait fait basculer, ce passant, du psychanalysant au psychanalyste.

C'est uniquement, ou en tout cas le plus rigoureusement, à partir de cet acte et du témoignage qui en est la conséquence, que peut fonctionner une garantie qui ne soit pas motivée par la « prégnance narcissique et la ruse compétitive ».

L'acte à partir duquel peut s'opérer cette garantie est corrélé par Lacan au début et à la fin de l'analyse:

*« Nos points de raccord, où ont à fonctionner nos organes de garantie, sont connus: c'est le début et la fin de la psychanalyse, comme aux échecs. Par chance, ce sont les plus exemplaires pour sa structure... » (« La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », p.246, *Autres écrits*)*

Au début de l'analyse il faut un acte de l'analyste pour faire passer le patient, qui devient alors l'analysant, au discours de l'hystérique, à la fin il y faut l'acte de l'analysant pour passer au psychanalyste.

Mais de quelle fin s'agit-il collapsée à cet acte? plus exactement qu'est-ce qui se trouve être fini dans la précipitation de l'acte?

Il est certain que cet acte marque la fin de quelque chose, marque-t-il la fin de l'analyse pour autant?

C'est au « temps logique » (« Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » *Ecrits*) et à la notion d' « après-coup » que Lacan fait référence pour tenter de circonscrire le temps de l'acte.

*« La psychanalyse en intension, soit la didactique... On oublie sa raison d'être prégnante, qui est de constituer la psychanalyse comme expérience originale, de la pousser au point qui en figure la finitude pour en permettre l'après-coup (...) cette expérience est essentielle à l'isoler de la thérapeutique » (« La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », p.246 *Autres écrits*)*

Ce que dit Lacan ici nous éclaire sur le fait que la fin corrélée à l'acte est une fin qui « permet l'après-coup ». Cette notion d'après-coup « propre au temps logique », Lacan, à la relecture de Freud, en a fait une notion essentielle et elle apparaît indissociable de sa réflexion sur l'acte psychanalytique.

Toujours dans la « Proposition du 9 octobre 1967 » Il ouvre sa réflexion sur l'acte freudien à partir de l'article d'Octave Mannoni « L'analyse originelle », et contredit l'idée que la writing-cure (correspondance avec Fliess entre 1887 et 1902) ait constitué l'analyse originelle de Freud. Selon lui, la vraie analyse originelle serait la « seconde »,

« de constituer la répétition qui de la première fait un acte, car c'est elle qui y introduit l'après-coup propre du temps logique, qui se marque de ce que le psychanalysant est passé au psychanalyste. » (« La proposition du 9 octobre... » p.253)

D'après Michel Bousseyroux (« L'appensée de Freud », in Mensuel n°3, 2004), la seconde et originelle analyse de Freud serait le temps où il pense la paranoïa. Ce n'est pas le cas Schreber qui lui aurait ouvert cette voie conceptuelle mais, la prise de conscience de la paranoïa de Fliess après leur rupture. Freud est dans l'élaboration après-coup de sa relation transférentielle à Fliess, il a pris ses distances, quand il se prend à faire une série de rêves « hypocrites », rêves de réconciliation avec son « ami quitté depuis longtemps ».

« A la quatrième ou cinquième fois, écrit Freud (L'interprétation des rêves, p.132), je parvins enfin à saisir le sens de ce rêve. Il m'encourageait à laisser là ce qui me restait d'égards pour la personne en question, à me libérer d'elle complètement, et il s'était hypocritement déguisé en son contraire. »

L'interprétation de ces rêves « relève de la logique de l'acte » (Michel Bousseyroux) et vient conclure cette analyse seconde. Freud se hâte de conclure que ce rêve n'est pas un rêve de réconciliation, il se hâte de conclure le temps pour comprendre. *« passé le temps pour comprendre le moment pour conclure, c'est le moment de conclure le temps pour comprendre. »* (« Le temps logique », p.204 Ecrits I)

C'est dans la structure de l'après-coup et de la répétition que peut avoir lieu ce moment de conclure. Ainsi, ce n'est que parce que Freud est dans l'élaboration après-coup de son transfert à Fliess, mais aussi parce que le rêve est pure répétition que Freud peut être saisi par l'acte. Le contenu du rêve est tellement manifestement la répétition du transfert de jadis avec Fliess, transfert dont la teneur a été élucidée après-coup, que Freud n'a finalement rien à en comprendre. Tout ce qui lui reste à faire de ce rêve c'est à le juger. A juger son rêve, Freud pose un acte « la pensée moderne (ayant) montré que tout jugement est essentiellement acte » (Lacan, Le temps logique, p.208)

En quelque sorte, Freud, en comprenant que de ce rêve il n'y a rien à en comprendre, il lui répond. D'ailleurs les verbes sont d'action: il « laisse là » le reste d'égards, il « se libère »...

Ce jugement qui est un acte, on le voit, produit ses effets, et ici, en l'occurrence, effet de liberté.

« Qu'il puisse sortir des libertés de la clôture d'une expérience, c'est ce qui tient à la nature de l'après-coup dans la signifiante ». (« La proposition du 9 octobre... », p.255, Autres écrits)

L'acte est donc produit dans la structure de l'après-coup et de la répétition, et « au point de finitude » qu'il figure, il le permet aussi.

L'après-coup de l'acte, c'est-à-dire, du moment de conclure, serait alors, peut-être, la seule véritable suite logique. Si la « fin de partie » n'offre pas d'après-coup on peut penser que la suite c'est encore le temps de comprendre...

E-preuve(s) de fin

Irène Tu Ton

Pour qui s'y engage, l'expérience psychanalytique est une épreuve...jusqu'à la fin ? Mon propos concernera la clinique des névroses.

Freud en témoigne dans sa difficulté d'éclairer ce qu'il en serait d'une fin possible de la cure analytique dans « Analyse finie, analyse infinie ».¹³

Lacan le souligne dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien »:¹⁴

« Ce que le névrosé ne veut pas et ce qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre... qui ne l'oublions pas n'existe pas... oui mais si par hasard il existait, il en jouirait. Et c'est cela que le névrosé ne veut pas. Car il se figure que l'Autre demande sa castration ».

Refus acharné du névrosé jusqu'à la fin ! Le prix à payer est donc à la mesure de ce refus.

Engagement dans la cure et refus acharné semblent antinomiques mais pas si l'on considère que l'analysant doit s'engager à rendre compte des coordonnées de ce refus. Ceci selon une temporalité qui lui est propre. « Faut le temps » nous dit Lacan dans « Radiophonie »¹⁵ à propos de ce temps logique. Et il précise « ...c'est ainsi que l'inconscient s'articule de ce qui de l'être vient au dire ». Ouverture, fermeture de l'inconscient, donc.

Pour l'analyste, il s'agit de maintenir toujours en tension ce qui d'un dire de l'analysant peut surgir. Cela suppose qu'il ne se laisse pas prendre dans les rets des dits, fussent-ils énoncés en toute bonne foi.

Pour l'analysant, croire à ses dits, combien de foi(s), de tours, de dits, détours-dits, assez dit ! ? Non, encore... éprouvant. « Le témoignage essentiel des mystiques c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent mais qu'ils n'en savent rien »¹⁶ nous dit Lacan, à propos d'une jouissance qui serait autre, au-delà du signifiant phallique. Manière de viser la part d'insu qui insiste et échappe, au cœur de de l'expérience analytique ? En dehors de l'éprouver, d'en être affecté, on ne pourrait donc rien en dire ?

Néanmoins, un dire est nécessaire pour contenir cette jouissance, la pacifier, la rendre supportable. Epreuve du divan... où, parfois, l'idée de mettre fin à l'insupportable peut se confondre avec celle de la fin de cure.

Alors, dire ou impossible à dire ?

Dans l'analyse, tout n'est pas traitable par le sens. Colette Soler le souligne à propos de l'inconscient réel¹⁷ «... tout du réel ne peut être traité par le sens. Alors peut-être se gardera-t-il (l'analyste) de demander sans trêve encore un effort vers le sens, qui, à l'usage, conduit à l'impasse ».

Une question se pose : comment repérer ce qui, du réel, n'est pas traitable par le sens ?

En considérant que l'intraitable est ce qui résiste, quoiqu'il en soit, dans la cure ? Or, nous avons vu que la résistance était au principe même de l'analyse : refus acharné du névrosé jusqu'à la fin dit Lacan en 1960.

Ne pourrions-nous pas nous orienter à partir d'une autre définition que Lacan

¹³ Sigmund Freud (1937). « Analyse finie, analyse infinie » in *Résultats, idées, problèmes II*, Ed. Puf 1987, p.231

¹⁴ Jacques Lacan(1960) in *Ecrits*, Ed. du Seuil, 1966, p.826

¹⁵ Jacques Lacan (1970) in *Autres écrits*, Ed. du Seuil, 2001, p.426

¹⁶ Jacques Lacan (1972-73) Séminaire « Encore », Ed. du Seuil le champ freudien, 1975, p.71

¹⁷ Colette Soler « Les affects lacaniens » Ed. Puf, 2011, p.147

donne de la résistance en 1976 : « Le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre (c'est ce qu'on appelle la résistance en termes polis) n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse ».¹⁸

Serait-ce ce repérage-là (celui d'une vérité menteuse) qui pourrait mettre un terme au défilé de sens, à l'insatiable jouis-sens ? Mais alors, comment y parvenir ?

A partir peut-être de ce auquel on croit le plus au cours de l'analyse et qui fait bouchon au réel selon une définition du fantasme de Lacan.

Ne parle-t-on pas d'ailleurs de fantasme fondamental ? A l'origine était le fantasme... On y cherche des réponses, on pense en avoir trouvées, preuves à l'appui. On peut s'y appuyer, longtemps. On dit aussi « traversée du fantasme », telle une épreuve, une traversée du désert, ponctuée de mirages ? On s'y mire, s'y mure... et si... attente, espoir d'une vérité originelle, intarissable-ment. Une vérité qu'on tente de cerner et qui échappe, toujours.

Saisir la fonction de leurre du fantasme (ce peut être à l'occasion d'une interprétation) a un effet singulier sur l'analysant, au sens d'un étonnement, voire d'une étrangeté, telle l'Unheimliche freudien (= inquiétante étrangeté). Car ce qui s'était dévoilé, difficilement, jusqu'alors et auquel on s'était familiarisé (heim = chez soi), pensant enfin avoir trouvé une place, saisi ce qui marque notre différence, cette singularité - même s'avère trompeuse.

Alors, quelle place possible ?

Après avoir souligné le « mode constant » du fantasme, Lacan désigne « la place qu'il tient pour le sujet » qui est celle du réel.¹⁹

Avoir pris la mesure dans le fantasme de ce réel, de cet impossible à garantir aucune vérité, aucune place assurée, peut-il, en soi, constituer une place pour un sujet ? Sa singularité, son trait distinctif, serait donc cette expérience-même sans autre considération.

Dans l'hypothèse, qu'avoir consenti à l'épreuve du réel en ayant fait l'expérience de la jouissance impossible à satisfaire, notamment à partir du fantasme comme leurre, constitue une place possible pour un sujet, est-ce la possibilité de cette place que Lacan qualifie de satisfaisante (preuve par l'affect), signant ainsi la fin de l'analyse ?

¹⁸ Jacques Lacan (1976) in *Autres Autres écrits*, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », Ed. du Seuil, 2001, p.572.

¹⁹ Jacques Lacan « La logique du fantasme. Compte rendu du Séminaire 1966-1967 », in *Autres écrits*, Ed. du Seuil 2001, p.326

A l'usage

Jean-Michel Arzur

Quelle surprise en lisant l'argument de la rencontre internationale d'Ecole qui aura lieu en décembre prochain ! « Positivation de la fin de l'analyse », cette formule sonne comme un changement radical de façon de dire l'expérience analytique. Il est vrai que nous étions jusque là peu accoutumés à ce genre de terme et que nous mettions plus l'accent sur les pertes et les chutes en lien avec les négativités de la structure . L'enjeu est clair, il s'agit de pouvoir repérer, cerner, positiver cette « conversion d'affect²⁰ » qui signale la transformation du rapport d'un analysant au savoir et donc à l'analyse.

Beaucoup de travaux et témoignages ont circulé ces dernières années dans le *Mensuel* et dans *Wunch* à propos de l'affect de fin d'analyse ; soit cette satisfaction particulière de l'analysant que Lacan articule en 1976 dans la *Préface de l'édition anglaise du séminaire XI*. Cet affect qui marque l'arrêt de la satisfaction du transfert est l'index du consentement du sujet à mettre un terme au mirage de la vérité, « dont seul le mensonge est à attendre²¹ ». Je ne rappelle pas les différentes thèses qui ont eu cours à propos de la passe mais comment penser cette thèse de la preuve par l'affect sans tomber dans un nouveau standard et risquer que cela ne devienne finalement « du baratin pour le passeur²² » comme nous le signale Colette Soler, reprenant les termes de Lacan de 1967.

Plusieurs interrogations que je tenterai de déplier ont émergé au fil de ces lectures. Elles rejoignent la question de l'articulation entre les moments de passe et la sortie du dispositif analytique. Il y a ce que l'on peut dire du déroulement et de la conclusion d'une analyse mais il y a aussi ses suites comme le laisse entendre le titre de nos journées. Les suites concernent la vie personnelle bien sûr, mais également l'analyste qu'on est devenu à l'issue d'une cure.

Sol Aparicio²³ remarque que le devenir analyste est rarement abordé par les passants au profit de l'historisation de leur analyse, à distinguer de l'historisation de la vie qui trouve son terme lorsque le sujet perçoit l'aspect fictif et infini de la quête de la vérité. De son côté, Antonio Quinet évoque cette hystorisation de l'analyse comme ce qui est précisément attendu du dispositif afin de transmettre « ce qui a permis au passant de devenir analyste »²⁴.

Hystorisation de l'analyse et devenir analyste ; moments confondus ou distincts ? Convient-t-il d'isoler le devenir analyste de cette chute des amours avec la vérité ; soit ce qui, du singulier de cette passe, permettra à l'analyste d'opérer dans les cures dont il a la charge ? C'est ce que semble souligner Cora Aguerre²⁵ lorsque, d'une part, elle noue rencontre avec le trou et certitude de fin et qu'elle précise, d'autre part, que dans l'acte même de sortie du dispositif, « il y a un enjeu qui ne pourra être vérifié qu'*a posteriori* par ses effets ». Si la vérification s'opère dans la passe, ne se fait-elle pas non plus dans les suites de l'analyse ? Pas uniquement dans le « style de vie » de l'analyste mais aussi dans l'usage qu'il fera de ce moment dans les analyses qu'il dirige.

²⁰ Colette Soler. *Les affects lacaniens*, PUF, 2011, p.134.

²¹ Jacques Lacan. « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » In : *Autres Ecrits*, Seuil, 2001, p.572.

²² Jacques Lacan. « Proposition sur le psychanalyste de l'Ecole » In: *Scilicet 1*, Paris, Le Seuil, 1968, p.26.

²³ Sol Aparicio. « Le désir mis à l'épreuve », Séminaire Ecole « Questions issues de l'expérience de la passe », 3 mars 2011, *Mensuel n°62*, p.51.

²⁴ Antonio Quinet. « La satisfaction de fin d'analyse » In : *Deuxième rencontre internationale d'Ecole, Rome*, juillet 2010, *Wunch n°10*, Janvier 2011, p.50.

²⁵ Cora Aguerre, « Le désir mis à l'épreuve » In : *Séminaire Ecole « Questions issues de l'expérience de la passe »*, 3 mars 2011, *Mensuel n°62*, p.35.

L'analyse et après... cet *a posteriori* est conditionné par une fin, une conclusion, une séparation qui réalise le *désêtre* de l'analyste. Mais si passe et fin ne peuvent se concevoir séparément, Nicole Bousseyroux²⁶ remarque combien il est fréquemment constaté une différence temporelle entre ces deux moments. De fait, une question se pose concernant l'affect de fin.

La satisfaction est une réponse du sujet à la jouissance ; elle est une « répercussion sur le sujet de ce qui passe du côté de la jouissance, qui, elle, n'est pas le sujet²⁷ ». Elle peut se décliner en satisfaction du symptôme, satisfaction de la parole, satisfaction du savoir acquis tout autant, mais la satisfaction finale est inédite²⁸ dans la mesure où elle met en jeu le réel de fin d'analyse qui, dans la *Préface*, est ce qui vient faire objection à la vérité toute.

Mais comment considérer cet affect comme index de fin alors que la cure peut continuer à se dérouler ? Il semble y avoir, au prime abord, un hiatus entre cette conception de la fin par transformation du rapport au savoir et le fait que le lien analysant-analyste puisse perdurer encore pour un temps.

Peut-on vraiment considérer cette satisfaction qui authentifie les moments de passe comme ce qui *vaut pour conclusion* ainsi que le propose Colette Soler²⁹ alors qu'il peut y avoir poursuite de la cure, impliquant, de fait, la vérité menteuse. Dès lors, il semblerait plus logique de corrélérer cet affect à la sortie du dispositif plutôt qu'aux moments de passe.

Ce qui m'a permis d'éclaircir un peu ce qui se pose ici comme paradoxe, c'est la déclinaison que propose Luis Izcovich³⁰ de cet affect de satisfaction selon les moments de l'analyse. Il distingue en effet la satisfaction qui résulte de l'aperçu d'un impossible lié à l'inconsistance de l'Autre et la satisfaction de fin qu'il articule à l'expérience du transfert. Si l'aperçu de l'incurable est ce qui vient faire solution à l'impuissance imaginaire par la démonstration de l'impossible, si c'est ce qui permet de passer de l'insupportable de l'existence au supportable ; l'aperçu ne fait pas preuve de fin d'analyse et seul un changement au niveau de la jouissance peut permettre d'en attester.

« Quand la jouissance du sens tombe, on ne témoigne plus³¹ » écrit Colette Soler ; ce qui fait preuve est situable dans le registre du hors sens, point de butée à l'amour de la vérité qui, elle, suppose l'objet du manque et donc fait parler. La preuve se sépare même de la dimension du témoignage puisque toute parole, toute élaboration de sens qui tenterait de dire quelque chose de ce réel est impossible. Cela n'est pas sans poser un certain nombre de questions concernant le dispositif de la passe qui convoque nécessairement une dimension d'historisation. Le passant n'a pas d'autre choix d'où l'attente de cette hystorisation de l'analyse évoquée par Antonio Quinet, mais *pas sans* laisser « apercevoir comment le mensonge aperçu de la vérité l'a guéri du mirage et dégoûté de la course, et ceci, alors même que, paradoxe, pour le dire, il n'a d'autre médium que la vérité... menteuse³² ».

Dans sa leçon du 20 mars 1973, Lacan indique la confusion apparente des

²⁶Nicole Bousseyroux. « Remarques en marge de l'exposé de Luis Izcovich » In : *Séminaire Ecole « Questions issues de l'expérience de la passe »*, 3 février 2011, *Mensuel n°62*, p.27

²⁷Colette Soler. « Du transfert vers l'inconscient autre » In : *Séminaire d'Ecole, mars 2007, Mensuel n°26*, pp.49-50

²⁸Luis Izcovich, « La satisfaction inédite », *Séminaire Ecole*, 4 février 2010, *Mensuel n°52*

²⁹Colette Soler. *Les affects lacaniens*, op. cit., p.144

³⁰Luis Izcovich. « Moments pour conclure », *Séminaire Ecole « Questions issues de l'expérience de la passe »*, 3 février 2011, *Mensuel n°62*.

³¹ Colette Soler. *Les affects lacaniens*, op. cit., p.141

³²Colette Soler. « Du transfert vers l'inconscient autre », op. cit., p.52

registres du vrai et du réel³³. Si « le vrai vise le réel », l'analyse ne permet au sujet que de se constituer « un savoir sur la vérité³⁴ ». Quelque chose reste donc hors jeu, hors de l'élaboration analysante. La thèse de l'inconscient réel repose donc sur l'idée d'un savoir hors sens, non subjectivable. Et c'est précisément ce qui permet de repérer des moments de sortie du transfert dans le déroulé de la cure elle-même. Ces sorties de l'espace de l'historisation transférentielle consistent en des passes, réitérées, vers l'inconscient réel.

Mais là « pas d'amitié³⁵ » qui tienne ; cela s'éprouve sans que l'analysant puisse en dire quelque chose. Car, à vouloir en témoigner, il en sort et renoue ses amours avec la vérité... jusqu'à épuisement. Cet épuisement du sens ne doit rien à un éventuel épuisement de l'analysant face au déroulé infini de sa cure. Cela peut également déclencher une sortie mais qui fait plutôt signe d'un renoncement. Si l'inconscient ne conclut pas, si le transfert qui lui est structurellement lié ne prend pas fin ; c'est évidemment du côté du sujet qu'une nouvelle position à l'égard de l'analyse est prise. Il s'agit alors d'un consentement à l'impossible, à ce réel qui « montre l'antinomie à toute vraisemblance³⁶ ». C'est donc l'analyse qui doit mourir d'épuisement comme l'évoque Ferenczi³⁷.

Je reviens à ma question concernant la sortie du dispositif analytique. Ce ne sont pas ici les diverses modalités de conclusion qui m'intéressent mais la sortie par la passe. Je me suis demandé pourquoi elle semblait bien souvent s'effacer derrière la passe elle-même. Si cette sortie s'inscrit dans l'après passe du passant, elle inaugure quand même l'après analyse, soit ses suites. Mais c'est là que l'après passe et l'après analyse semblent difficiles à disjoindre du fait que la question ne se pose pas seulement en termes de temporalité mais concerne le rapport du sujet au réel hors sens.

L'acte de sortie produit-il quelque chose de nouveau par rapport à la passe ? Pas sûr, mais n'est-ce pas ce qui prouve en acte, puisque déjà hors analyse, la position prise par le sujet à l'égard du réel, hors sens, hors transfert ? Je me suis demandé si cette sortie ne consistait pas en un moment de passe ultime, conditionnée, préparée par les autres *moments pour conclure*, si je reprends l'idée de Luis Izcovich³⁸ qui les met en série depuis le commencement jusqu'à la fin de l'analyse, sans pour autant déroger au singulier du moment de conclure.

La satisfaction n'est pas forcément l'affect éprouvé à chaque moment de passe au réel. D'autres affects peuvent en être l'index, comme l'angoisse ou encore les affects énigmatiques que Lacan introduit à propos des effets de *lalangue* à la fin du séminaire *Encore*³⁹. Cette satisfaction inédite, qui trouve sa logique dans la phase finale de l'analyse, correspond à une expérience qui permet la conclusion par l'épreuve du transfert ; expérience du *désêtre* de l'analyste dont l'analysant se trouve finalement affecté comme le propose Luis Izcovich⁴⁰. Cette épreuve du transfert, n'est-ce pas ce qui vient, au delà de dénouage du lien analysant-analyste, acter la séparation d'avec l'analyse ? la satisfaction de fin en serait l'effet côté sujet. Mais lorsqu'il s'agit de l'analyse des analystes, une autre question surgit alors pour ceux qui décident de « se

³³ Jacques Lacan. Le Séminaire, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p.84

³⁴ Jacques Lacan. Le Séminaire, *op. cit.*, p.84

³⁵ Jacques Lacan. Préface, *op. cit.*, p.571

³⁶ Jacques Lacan. Préface, *op. cit.*, p.573

³⁷ Cité par Colette Soler à la suite de Claire Christien Prouët, « Du transfert vers l'inconscient autre », *op. cit.*, p.50

³⁸ Luis Izcovich, « Moments pour conclure », *op. cit.*

³⁹ Jacques Lacan. Le Séminaire, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p.127

⁴⁰ Luis Izcovich, « Moments pour conclure », *op. cit.*, p.19

vouer à satisfaire ces cas d'urgence⁴¹ ».

Comment de cette séparation avec l'analyse, un usage de l'analyse, pour d'autres, est possible ? S'en passer et s'en servir... Ce terme d'usage m'a beaucoup intéressé puisqu'il change considérablement la perspective quant à la fin. J'ai d'abord été frappé par ce terme employé par Colette Soler à Bordeaux en mars dernier lors de son intervention intitulée « les affects de séparation » ; je la cite d'après mes notes : « c'est une satisfaction qui ne s'obtient qu'à l'usage ». Le changement que cela introduit concerne le temps qu'il faut pour faire l'épreuve de ce réel bouchon, de ce manque du manque.

Ce terme d'usage s'oppose à toute idée de virage ou d'éclair comme elle le précise également. La question qui se pose est de savoir si cet usage ne concerne que le temps de l'analyse ou bien si ce temps s'étend au delà de la séparation d'avec l'analyste.

L'usage concernerait-il à la fois la cure de l'analyste comme celles qu'il dirige ? Il y a quelque chose à expérimenter, à « peser » pour soi mais aussi pour d'autres afin de « satisfaire aux cas d'urgence » et ne pas laisser l'analysant « tout enveloppé dans le symbolique » et « privé de l'effet thérapeutique majeur de l'analyse, qui est l'effet de fin.⁴² ».

Ce terme d'usage, nous le retrouvons concernant la question du savoir que Lacan renouvelle à partir du séminaire *Encore*. Savoir acquis et usage du savoir y sont intimement liés « car la fondation d'un savoir est que la jouissance de son exercice est la même que celle de son acquisition⁴³ ». Il s'agit d'un savoir « qui ne se sait pas⁴⁴ », dont on peut jouir et dont la conquête « se renouvelle à chaque fois qu'il est exercé⁴⁵ ». N'est ce pas là une ouverture sur la question de la passe ? En mettant moins l'accent sur les pertes qui se recouvrent mais sur l'usage d'un savoir, on a plus l'idée d'une expérience qui dure, qui continue au delà de ce qui peut s'en dire à un moment. Positivation de la fin de l'analyse ? Cette expérience d'un savoir dans le réel et son usage par les analystes permet de penser l'analyse à partir d'un point qui ne s'oublierait pas, qui ne se recouvrerait pas même si l'inconscient et la vérité menteuse reprennent leurs droits puisqu'il n'y a pas à attendre de conclusion de ce côté là.

⁴¹ Jacques Lacan. Préface, *op. cit.*, p.572

⁴² Colette Soler. *Les affects lacaniens*, *op. cit.*, pp.146-147

⁴³ Jacques Lacan. Le Séminaire, *op. cit.*, p.89

⁴⁴ Jacques Lacan. Le Séminaire, *op. cit.*, p.88

⁴⁵ Jacques Lacan. Le Séminaire, *op. cit.*, p.89

L'acte de la fin de l'analyse et ses conséquences

José Antonio Pereira da Silva

On constate aujourd'hui une vaste théorisation de la fin de l'analyse. On remarque que Lacan dans son enseignement a remplacé la référence chronologique de ce moment de l'analyse par une référence logique. Dans le séminaire *L'acte psychanalytique*⁴⁶, Lacan caractérise la fonction de la psychanalyse comme instituant un « faire » par lequel l'analysant obtient une certaine fin qu'il est difficile de fixer clairement.

En s'interrogeant sur les rapports que la fin de l'analyse entretient avec l'acte analytique, Ida Freitas⁴⁷, affirme que si la fin de l'analyse est un acte, c'est dire qu'elle est sans sujet, sans calcul possible, il n'existe donc pas de bon temps, pour la fin de l'analyse, de temps exact, ni avant ou après.

Pour Lacan, ce qui est au centre de la définition de l'acte psychanalytique est la conception de l'analyste comme rejeté à la manière de l'objet *a* ; l'analyste rejeté comme merde. Il arrive même à dire qu'« il n'y a pas que la merde dans l'objet *a*, mais souvent c'est au titre de merde que l'analyste est rejeté⁴⁸ ». C'est cela la formulation de Lacan pour la fin de l'analyse dans le séminaire sur l'Acte Psychanalytique.

L'objet *a*, comme ce qui occupe la fonction déterminante du désir, masque un creux, un vide, qui cache le manque phallique, cette chose qui manque au sein du rapport de l'homme et de la femme. C'est de cela qu'il s'agit précisément, comme l'a bien souligné Lacan: on n'a jamais le savoir de l'autre sexe⁴⁹. Cela a pour conséquence l'admission de la castration, c'est-à-dire, une certaine vérité qui est celle de l'impuissance, de l'impuissance à faire de l'acte sexuel quelque chose plein.

La fin de l'analyse, comme le signale Soler⁵⁰, n'est pas identifiable du fait de la castration étant donné que la castration ne connaît pas « cesse ». Ce n'est pas une impasse sur la castration, mais une impasse sur la position du sujet par rapport à la castration. Freud dans « Analyse finie et analyse infinie⁵¹ » conclut qu'à la fin de l'analyse on doit laisser au sujet la décision, et même le choix d'une position.

Il y a donc une fin d'analyse. Ici nous la situerons à partir de ce que Lacan a appelé de moment de la passe, comme une métamorphose du sujet, à la fin. Il y a une fin d'analyse qui consiste à avoir appris une espèce de savoir y faire avec son plus-de-jouir, pour le faire servir ; pour « se faire être » pour ses œuvres et ses amours. Le sujet analysant à la fin de l'analyse qui s'expérimente comme manque-à-être retrouve une position d'être qui soigne son manque-à-être. L'analysant à la fin reçoit la clé de sa division – élabore un savoir –, construit son histoire, vérifie la cause de son désir.

Le savoir n'est pas le dernier mot de la psychanalyse, c'est cela que montre Soler⁵², car il existe une faille structurale dans le savoir, le signifiant ne supporte pas tout, c'est-à-dire, quelques soient les signifiants, les mots produits ne réduiront jamais

⁴⁶Jacques Lacan. *L'acte psychanalytique*: Le séminaire, Livre 15 [1967-1968]. Inédit.

⁴⁷Ida Freitas. *Final de Análise: Decisão ou Ato?* Coletânea: O Ato Psicanalítico. Salvador: Associação Científica Campo Psicanalítico, 2003.

⁴⁸Jacques Lacan. *L'acte analytique (1967-1968)*. Paris, Seuil, p.275

⁴⁹Jacques Lacan. *L'acte analytique (1967-1968)*. Paris, Seuil, p.276

⁵⁰ Colette Soler. Que final para o analista? [1989]. In:_. *A psicanálise na civilização*. Rio de Janeiro: Contra Capa, 1998, p. 312

⁵¹Sigmund Freud. Análise Terminável e Interminável [1937]. In:_. *Edição standard brasileira das obras psicológicas completas*. Tradução de Jaime Salomão. Rio de Janeiro: Imago, 1976. v23, p. 287.

⁵²Colette Soler. *Que final para o analista?* Op. Cit., p. 319 – 320

le « moins un » qu'y existe. S'il n'y a pas tous les signifiants, il y a l'objet *a*, qui vient là où le signifiant ne répond pas. Le savoir acquis est double : savoir de l'impossible, mais aussi savoir de la singularité. L'analysant a une espèce de panorama sur ce qui le distingue, sur sa propre façon de faire avec son manque et de le compenser.

Le sujet transformé par l'analyse se définira par un nouveau rapport avec la castration et avec la pulsion. Ce serait un autre point, au-delà de la castration, qu'on attend d'une psychanalyse, où la pulsion avec sa plasticité – laquelle peut présenter différentes formes comme se déguiser, changer de figure, d'objet, de voie, jusqu'à même à atteindre une satisfaction – conditionne toutes les réalisations humaines. Par exemple, la pulsion orale : aucune nourriture ne peut la satisfaire, mais en même temps n'importe quelle chose peut la satisfaire partiellement. L'inertie est à l'opposé de cela.

Ainsi, il semble exister un glissement infini dans la jouissance pulsionnelle dans la métonymie du discours et des activités qui s'ordonnent à travers ces discours. C'est ce qui semble, à mon sens, faire Soler⁵³ suggérer que toutes les quêtes, les efforts professionnels ou amoureux, tous s'engendrent à partir de la perte primaire, mais surviennent positivement dans le glissement pulsionnel de la métonymie. Cela veut dire que tous les objets, dans toutes les activités, sont mis à la place où une partie de la jouissance a été perdue et retrouvée dans un objet toujours postiche.

L'analyse à la fin peut rendre possible le choix du sujet, d'un nouveau désir, ou au moins d'un nouvel effet de désir. Je dirais que, pour un analyste, cela aurait comme conséquence, le choix du désir de savoir – *Wisstrieb*. Une fois circonscrite la castration, qui est la cause de « l'horreur de savoir », le refoulement, c'est de la chute de cette cause qui peut émerger le désir de savoir de l'analyste, et, ce faisant, se produire un analyste.

Ceux-ci et d'autres points de l'analyse, fins et suites, seront largement débattus pendant la III^{ème} Rencontre Internationale de l'EPFCL en décembre 2011 à Paris. À bientôt.

Traduction de Cicero Oliveira
Révision de Dominique Fingermann

⁵³ Colette Soler. O que posso esperar...de uma psicanálise [1993]. In *A psicanálise na civilização*, Rio de Janeiro: Contra Capa, 1998, p. 470.

De l'étourdit-sens à l'inédit

Nadine Naïtali

Dès les premières lignes de l'article « Analyse avec fin et analyse sans fin », Freud repère que l'expérience analytique est « un travail de longue haleine ». En s'interrogeant sur la fin de l'analyse il nous laisse, comme on le sait, sur une butée qui concerne la question sexuelle : l'envie du pénis pour les femmes et la rébellion contre la position passive de l'homme. Les dernières élaborations de Lacan, elles, nous conduisent vers une autre butée, ouverte, réellement incalculable par le sujet, car elle concerne *lalangue*.

L'inconscient ne véhicule pas que du sens, il manifeste aussi ce qui n'appartient pas au registre symbolique. Cet inconscient s'éprouve dans l'expérience analytique, avec comme unique preuve l'affect puisque nous ne sommes pas dans la logique du signifiant interprétable. Dans l'inconscient réel, on y est, et d'y être « on le sait, soi⁵⁴ », mais pas le sujet. Le sujet n'en sait donc rien. Mais « il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte⁵⁵ », le sujet venant reprendre alors le rassurant défilé du sens. L'École avec la passe, cœur de son existence, tente pourtant de rendre compte des manifestations de l'inconscient réel, malgré son impossible transmission.

Une question se pose donc, s'il n'y a pas « d'amitié » possible entre l'inconscient langage et l'inconscient réel : comment à partir de la parole, de l'association libre, du sens quelque chose s'expérimente de l'inconscient réel ? Comment ce savoir-y être, insu radicalement par le sujet peut-il avoir des conséquences sur le symptôme, la jouissance, la vie ?

Le sujet tente, à partir de ces tours de déchiffrement, de repartir, voir, entendre, trouver, dans une folle course tentante, sa vérité. Et si il y en avait une, une toute, possible à attraper - le sujet cherchant parfois à donner désespérément une explication à ce qui grince, insiste, fait symptôme. Nous avons affaire ici à l'autre satisfaction. Lacan la définit comme bavardage du sens, du côté de la jouissance du bla bla, en référence à la fonction phallique qui masque le réel de la structure, et aussi ce réel qui n'a pas été pris dans le langage.

Les tours dits sur le divan conduisent pourtant l'analysant à rencontrer un mur, une butée, qui semble infranchissable. C'est avec la jouissance que l'analysant a rendez-vous. Il va se confronter à ce qui lui avait servi jusqu'alors de bouchon : le fantasme, et sa jouissance qui marque intimement le corps de la trace de la division, d'un reste. Repérée, cette jouissance singulière qui fait horreur, qui parasite les actes, et s'infiltré dans les dire, étourdit le sujet. Cette jouissance, ce bout de réel entrevue, entredit, peut créer dans l'après-coup un soulagement mais n'arrête pas forcément l'association. Il s'agit bien d'une rencontre avec un impossible, celui du réel de la structure mais du côté symbolique. Elle concerne donc toujours le sens, la vérité menteuse.

Cette vérité, même si elle est menteuse, le passant se risque à la témoigner au mieux dans la passe. Elle a toute son importance car elle sert « à faire la place où se dénonce » le savoir, en tant qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ce savoir, écrit Lacan, il faut donc l'inventer car il a à voir avec le réel qui n'est pas supposé. La vérité, du côté du sujet « tripote », dira Lacan, avec l'inconscient sans sujet. Si le savoir « c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose », précise Lacan dans *Encore*, cela suppose qu'il existe une

⁵⁴ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » dans *Autres écrits*

⁵⁵ *Ibid.*

proximité entre le signifiant articulé au symbolique et la motorialité du signifiant, du réel, hors sens, où le sujet ne peut pas se reconnaître. Je reprends ici ce que dit Lacan du réel dans *Le Sinthome*, c'est ce « trognon, autour duquel la pensée brode mais son stigmate c'est de ne se relier à rien. »

En effet, l'équilibre du sujet, si on peut dire, ordonné par le fantasme, va basculer dans la cure. Quelque chose se précipite et surprend le sujet lors du surgissement imprévu d'un signifiant hors sens, hors chaîne que l'analysant s'entend prononcer, qui s'impose. L'étourdit-sens qui a enivré le sujet, l'a fait associé rencontre soudain un hors sens indéchiffrable, ininterprétable... autre moment étourdissant du côté de l'excès de *lalangue*. ... non articulable.

Y aurait-il dans la cure deux moments d'étourdissement, « l'étourdit se ment » du sujet qui entrevoit le mirage de la vérité, et celui imprévisible lié à un surgissement inédit ? Serait-ce en cet espace subtil que de l'analyste il y en a et que l'analyse trouve son terme, que s'arrête enfin la quête de la vérité ?

Et la preuve, la marque de la fin de l'analyse c'est la satisfaction, écrit Lacan dans « La préface à l'édition anglaise du séminaire XI ». Dans cette perspective, la direction de la cure pour l'analyste est marquée par une visée : « donner » cette satisfaction qui devient « l'urgence à quoi préside l'analyse » et dont les conséquences sont imprévisibles pour le sujet et pour l'École car c'est sur un affect que se termine l'analyse, ce qui laisse place à l'inédit.

L'offre psychanalytique et la fin de l'analyse

Silvia Migdalek

En lisant le premier envoi que le CAOÉ a diffusé avec l'annonce de la III Rencontre Internationale d'Ecole, j'ai ressenti un « nouvel » enthousiasme. Dans ce premier prélude, signé par Albert Nguyen on lit des affirmations fortes et décidées. Dans la justification du titre et le développement des axes d'argumentation il y a une décision politique en jeu, écrire les premières esquisses par où va transiter le débat qui prochainement va réunir à nouveau notre communauté, constituée des Forums et de l'Ecole.

Qu'est-ce qui nous convoque? « La psychanalyse, ses fins, ses suites ». Il est désormais possible de faire une mise en série et une évaluation des résultats de l'expérience de notre Ecole (la passe, le passeur, l'AE, l'AME, les cartels de la passe, le post passe etc.)

L'enthousiasme, dont j'ai parlé plus haut, provient, il me semble, du fait que j'ai trouvé un nouvel accent, quelque chose de l'ordre d'un nouveau dire qui invite au débat et à la réflexion. Nous allons débattre à propos des fins. A mon avis, les cartels de la passe sont une partie importante pour le fonctionnement de l'Ecole comme lieu d'élaboration et de production de ce qu'on a pu extraire des fins d'analyse dans l'expérience de la passe, et en le faisant, transmission pour la communauté d'Ecole. Mais aussi, cette III Rencontre est encadrée plus précisément par l'ouverture épistémique et clinique qui se produit dans l'oeuvre de Lacan dans la décennie des années soixante-dix.

Dans le premier prélude, on nous indique –ici réside l'accent- l'accent est mis, cette fois sur ce qu'on dénomme « une positivation de la fin de l'analyse », c'est-à-dire de ce qu'on attend de la fin d'une analyse, comme un résultat, une satisfaction de la fin, comme affect positif de conclusion. Lacan parle de la satisfaction qui marque la fin de l'analyse. On reviendra sur ce point.

Je me demande quel est l'effet de cet accent de positivation de la fin, sur l'offre du traitement qu'on fait dans la psychanalyse. Qu'est-ce qu'on offre ?
« L'offre est antérieure à la requête d'une urgence qu'on n'est pas sûr de satisfaire, sauf à l'avoir pesée ».

L'offre de la psychanalyse, coexiste aujourd'hui avec les caractéristiques de notre temps. On peut mentionner quelques aspects, une culture dans une profonde crise de divers ordres: économique, des valeurs, des paradigmes, éthique, etc. En fait, celui-ci, ne devrait pas être un obstacle au développement du travail analytique, bien au contraire, la psychanalyse s'est développée et a cru en temps de crise, temps qui rend tendu au maximum les conditions structurales du malaise que la civilisation impose aux sujets : après la Première guerre mondiale pour Freud et ses disciples, pendant la Seconde guerre mondiale pour l'Ecole Anglaise, après la Seconde guerre mondiale et l'exil des Européens aux Etats-Unis, à la fin des années soixante en France. Et dans mon pays, l'Argentine, la consolidation, la croissance et le développement de la psychanalyse locale a eu lieu simultanément avec le début d'une époque obscure pleine d'horreur. Ce sujet a provoqué maints débats intenses, à propos du rôle des institutions analytiques et de l'analyse même dans ces temps noirs de notre histoire. Je pense que ces débats ont constitué un refuge.

Ce qui caractérise aussi notre temps, c'est que nous assistons à une prolifération

d'offres de traitement des « malaises psychiques », lesquelles proviennent de divers champs et pratiques discursives, quelques unes réfractaires à l'éthique et aux interventions analytiques. Pour nous c'est une obligation éthique d'explorer les dimensions et les raisons de cette situation parce qu'il est nécessaire de délimiter la portée et l'efficacité de notre pratique dans la civilisation de nos jours.

Il me semble décisif travailler le thème de l'offre analytique, en plus, car dans l'offre il y a toujours une idée implicite : comment on pense la fin de l'analyse, même si on l'ignore ? C'est mieux donc de n'est pas l'ignorer et pouvoir la soupeser par les résultats de l'expérience et pouvoir préciser quelle est notre offre en tant que discours dans la civilisation.

Il me semble donc que dans l'École, la Passe est l'offre la plus contondante qu'on puisse faire dans une institution analytique.

Pour Lacan, « la question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même » et rendre compte du surgissement du désir, de prendre le relais survenu comme fruit de cette expérience. Mais en visant clairement un au-delà de la fin par la voie des mirages de la vérité menteuse, tout ça dit Lacan « n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse ».

Il s'agit comme l'on a dit dans le préluce, « de quelque chose plus mobilisateur que les négativités de la structure, l'angoisse de castration ou la religion du trou ». L'accent jusqu'ici mis sur la perte, ou sur ce que j'étais ou là où je suis tombé, change, et alors, on peut rencontrer et espérer une satisfaction en termes d'une mutation par l'affect.

Cela mériterait des longs développements sur ce qu'on vient de mentionner, le thème de la satisfaction et le statut de l'affect doivent être examinés. De quelle satisfaction s'agit-il ? On sait la connexion de ce terme avec la pulsion ; la satisfaction est le but de la pulsion, et les pulsions « c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ». Et, l'idée de la mutation par l'affect, à quelle place structural vient-il ? Evidemment, ce n'est pas l'affect d'angoisse comme signal du réel, comme bouchon, comme défense. La phrase de Lacan du Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI est complexe :

« Le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance ».

Il me semble que la vraisemblance suppose la scène, le fantasme, la vérité menteuse. Il y a là un réel en jeu, mais est-ce tout autre, ce réel antinomique à toute vraisemblance résonne-t-il comme affect de satisfaction de la fin ?

Pour conclure, je voudrais rappeler une Conférence de presse à Rome, avant le VII Congrès de la EFP dont Lacan a intervenu avec La Troisième. C'était l'année 1974, temps franc de son interrogation à propos de la fonction du Réel dans la clinique et deux ans avant le texte de la Préface à l'édition anglaise du Séminaire 11. Poussés par les apports de Colette Soler, nous avons trouvé ici, le deuxième modèle de la Passe proposé par Lacan que nous avons signalé en haut.

Dans cette conférence de presse, Lacan répond avec génie et finesse aux questions de ses interlocuteurs. Il tente de montrer parmi d'autres choses le traitement du Réel que fait la religion et la science, dans ses différences avec le Réel qu'on trouve dans l'expérience analytique. Lacan n'est pas optimiste par rapport à l'avenir de la psychanalyse, notamment par la pente qu'elle peut prendre à se transformer en une religion, en ce sens que celle-ci ne s'arrête pas de ségréger du sens, et il ne pense pas que cela soit par le biais de son enseignement. « Si la religion triomphe ça sera le signe que la psychanalyse a échoué ». De la science, il dit « c'est une position impossible,

tout à fait également, seulement elle n'en a pas encore la moindre espèce d'idée ».

Lacan conclut : « L'analyste, lui, c'est tout à fait autre chose. Il est dans une espèce de moment de mue. Pendant un petit moment, on a pu s'apercevoir de ce que c'était que l'intrusion du réel. L'analyste, lui, en resta là. Il est là comme un symptôme, et il ne peut durer qu'à titre de symptôme. A force de le noyer dans le sens, dans le sens de la religion bien entendu, on arrivera à refouler ce symptôme ».

Il est intéressant de mettre ces réflexions de 1974 avec celles de 1976 de la Préface... , dont Lacan – en reconnaissant le fait que la psychanalyse a changé depuis la fondation par Freud – fait une affirmation qui nous occupe au sujet du nouveau statut qui s'ouvre de l'inconscient, différent au réel de l'inconscient, c'est « l'inconscient réel ». Tout ça fera sûrement partie de nos débats et ce n'est pas sans enthousiasme.

Traduction de Maricela Sulbarán

BIBLIOGRAPHIE

LACAN, J. 1974, Actes de l'Ecole Freudienne de Paris, VII Congrès à Roma, Conférence de presse, Ed. Petriél

LACAN, J. 1975/6 Le Séminaire 23, Le Sinthome, Ed. Paidós

LACAN, J. 1976, Interventions et textes 2, Préface à la édition anglaise du Séminaire XI, Ed. Manantial.

SES SUITES

De l'(a) insistance à l'ouverture de la béance

Ângela Diniz Costa

Je reprends ici deux développements à propos de la répétition à partir de moments distincts de l'articulation conceptuelle, visant interroger son incidence à la fin de l'analyse.

D'un côté, le concept d'inconscient se rapporte à la répétition signifiante. Dans cette perspective, la fonction du retour (*wiederkehr*) se montre fondamentale, car à partir de la discrimination, de la façon comme le réseau signifiant s'entrecroise, comme il se répète, se dégage un « langage formel ⁵⁶ » dans lequel ce réseau est tissé par des lois séquentielles, des alternatives de successions qui convergent en impossibilités, des nécessités de successions spécifiques. Ce réseau symbolique est donc constitué comme ce qui échappe au hasard et fait émerger un réel hors sens ; il caractérise le fondement que Lacan a su extraire de Freud à l'égard du sujet : cette chaîne ordonnée d'un langage formel détermine le sujet, c'est-à-dire que le symbolique est situé du côté de l'automaton, comme langage formel, constituant et déterminant du sujet. C'est ça la répétition, en tant que savoir que le sujet ne sait pas et qui se constitue dans une cure, où se réalise le réel traumatique dans la mesure où « l'inconscient assure le passage du réel traumatique de la jouissance au symbolique ⁵⁷ ».

La répétition se fonde sur la commémoration d'un reste de jouissance inoubliable, et en même temps elle bute sur l'impossibilité de répéter cette première fois-là. Il s'agit de la répétition comme mémoire de jouissance, qui peut être identifiée et c'est là que l'on trouve la fonction du trait unaire – marque dans laquelle le savoir qui intéresse les analystes prend son origine. C'est dans le trait unaire que prend son origine, ce savoir qualifié comme mémoire de jouissance, qui travaille dans le sujet, et ordonne ses symptômes, la structure du fantasme.

Dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse* Lacan nous dit que lui-même nous apporte une nouveauté dans sa relecture du texte freudien quand il situe la répétition comme identification de jouissance. Je souligne ici ces deux termes : identification et jouissance. C'est dans l'articulation de la répétition en tant que possibilité d'identifier la jouissance qu'on retrouve la fonction du trait unaire marque où « prend son origine tout ce qui nous intéresse, nous, analystes, comme savoir ⁵⁸ ».

Une autre considération importante à faire pour aborder ce biais de la répétition c'est que le sujet de tant avoir parcouru ce trajet finit par engendrer une « perte de vitesse ⁵⁹ ». On peut dire que la répétition est une quête ratée de jouissance. La structure logique de la répétition qui est dégagée par le discours analytique depuis son expérience « se situe au niveau des effets de la répétition des traits unaires sur la jouissance ⁶⁰ ». La répétition trace, compte et chiffre la jouissance, et ce qui s'en perd.

Comme tout nous l'indique dans les faits, dans l'expérience et dans la clinique, la répétition se fonde sur un retour de la jouissance. « C'est là que prend origine dans le discours freudien la fonction de l'objet perdu ⁶¹ ». Cette référence à la fonction de l'objet

⁵⁶ Jacques Lacan. « La lettre volée » dans *Écrits*. Paris : Seuil, 1966, p.41.

⁵⁷ Colette Soler. *La repetición en la experiencia analítica*. Buenos Aires: Manantial, 2004.

⁵⁸ Jacques Lacan. *L'envers de la psychanalyse* (1970-1971). Paris : Seuil, 1991, p.52.

⁵⁹ Jacques Lacan. *L'envers de la psychanalyse* (1970-1971). Paris : Seuil, 1991, p.51.

⁶⁰ Colette Soler. *La repetición en la experiencia analítica*. Buenos Aires: Manantial, 2004.

⁶¹ Jacques Lacan. *L'envers de la psychanalyse* (1970-1971). Paris : Seuil, 1991, p.51.

perdu nous renvoie à « La lettre volée⁶² », texte dans lequel nous retrouvons une proposition de Lacan qui me permet d'aborder sous une autre perspective la répétition dans son nouage à l'inconscient : ce « formalisme d'une certaine mémoration liée à la chaîne symbolique, dont on pourrait aisément sur la chaîne L formuler la loi... Ceci n'est qu'un exercice, mais qui remplit notre dessein d'y inscrire la sorte de contour où ce que nous avons appelé le *caput mortuum* du signifiant prend son aspect causal⁶³ ». Le signifiant coupe, laisse un reste, revient, pour se constituer comme cause. Ce qui se passe dans l'inconscient c'est ce qui est produit dans cette béance. C'est l'inconscient comme faille, comme accroc, rupture, qui est structure de discontinuité temporelle. Ici la répétition indique la fonction du réel qualifiée d'accidentelle, inattendue, inassimilable par le discours en tant que rencontre toujours ratée, nommée *tykhé*. Ce qui se répète pour le sujet, et qui suit les voies frayées par le discours dans lequel il se voit pris, c'est ce qui retourne comme hiatus entre le signifiant et le réel⁶⁴. Cette distinction me permet d'interroger à propos les vicissitudes de la répétition dans son articulation à l'inconscient au temps de la fin de l'analyse. Quelles sont les prémisses qui fonde l'hypothèse que l'expérience analytique intervient dans la répétition comme insistance répétitive, rendant possible au sujet de pouvoir se séparer de cette modalité de répétition ?

Quelles conséquences cliniques pouvons –nous extraire de l'opposition de l'inconscient-mémoire, dont la principale caractéristique est la fonction automate, de la structure pulsative de l'inconscient, dont la manifestation principale est la discontinuité, indiquée par la structure de faille, par la division, et surtout par ce que l'on connaît comme manque-à-être ?

Dans ce courant pulsatif, l'inconscient est de l'ordre du non-réalisé, de ce qui veut se réaliser. Pourrait-on donc penser que dans cette dimension il y a un élément contingentiel ? C'est-à-dire : est-ce que dans cette dimension de l'inconscient s'ouvre la possibilité de se penser qu'il se réalise, d'une manière ou d'une autre, selon la façon se produit la direction de la cure ? On peut répondre affirmativement, prenant comme référence l'affirmation de Lacan où il dit que « l'inconscient implique-t-il que l'on l'écoute⁶⁵ ».

Incidence clinique

Écouter l'inconscient implique la fonction analytique, qui requiert un maniement clinique cohérent avec ces modalités de la répétition dans son articulation à l'inconscient, car il est peu utile d'indiquer au sujet ses propres répétitions, puisqu'elles n'accumulent pas les unités qui se répètent. Pour que l'expérience analytique puisse modifier quelque chose des inerties des conditions de jouissance, en faisant advenir la répétition comme fonction du réel, on espère de l'analyste un maniement du transfert ayant pour référence « la béance qui constitue la loi de son acte », ainsi que la considération que l'inconscient comme moyen de chiffrer la jouissance se manifeste dans l'équivocité de la langue. À partir de ces prémisses, on peut encore dire que le fil qui conduit le travail analytique, à mettre en marche l'association libre, fait essentiellement opérer la coupure entre S1 et S2, car en présentifiant la coupure entre S1 et S2 l'expérience analytique fracture le déterminisme fantasmatiquement pris par le sujet comme ce qui détermine son destin, en faisant prévaloir l'objet manquant qui opère comme cause comme cela est écrit dans le discours analytique ; le sujet dépend de

⁶² Jacques Lacan. « La lettre volée » in *Écrits*. Paris : Seuil, 1966.

⁶³ Jacques Lacan. « La lettre volée » in *Écrits*. Paris : Seuil, 1966, p.56.

⁶⁴ Jacques Lacan. *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964). Paris, Seuil, 1973, p.58.

⁶⁵ Jacques Lacan. « Télévision » [1973] dans *Autres écrits*. Paris : Seuil, 2001, p.518.

cette cause qui le fait divisé, réalisation de l'inconscient comme manque-à-être, structure de faille, de division. Ce manque-à-être implique l'avènement de la répétition comme fonction de réel, nommée *tykhé*, rencontre toujours manquée. C'est par ce chemin qui devient possible l'ouverture de la béance qui ouvre aux possibilités que les « hasards de la vie et quelques managements puissent se mettre dans ce dont on traite en analyse en faisant des incidences dans le rapport transférentiel⁶⁶ ». Comme nous l'enseigne la transmission de Silvia Franco, arriver à ce point n'est pas sans une certaine « traversée » de que qui « conditionne » le transfert c'est-à-dire, la « coalescence », l'union, la jonction entre le tore du sujet et le tore de l'Autre, structure de la névrose, quelque chose de très évident dans les analyses où « des vérités cachées, les névroses les supposent sues. Il faut les dégager de cette supposition pour que eux, les névrosés, cessent de représenter en chair cette vérité⁶⁷ ». Lacan explique alors qu'il revient à l'analyste d'effectuer « la coupure grâce à laquelle cette supposition du sujet supposé savoir est détachée⁶⁸ ». Quelque chose de cette structure, de cette coalescence que la coupure – l'acte de l'analyste – vise à séparer, a été traversé... effets de l'interprétation comme coupure, « coupures qui ont effet de subversion topologique⁶⁹ » ; coupure dans le tore du névrosé mettant en évidence le trou central, le vide de ce objet *a*, que la supposition de savoir visait à couvrir. Ces coupures ont du retentissement, une résonance... dans ce temps là, l'ouverture de la béance s'ouvre aux hasards, imprévus qui font leurs effets : moment où le sujet se rend compte de l'ensemble de ses représentations et son effet en acte : « Les *flash-back* auxquels le cinéma nous a accoutumés n'ont pas pour raison essentielle d'éclairer le lecteur sur des événements antérieurs inconnus de lui. Ils fonctionnent en acte : leur valeur n'apparaît qu'à ce moment pour le narrateur lui-même. De quoi est fait ce moment ? De la résurgence fortuite, rencontre imprévue de trois incidents rapprochés dans le temps, chacun évocateur de souvenirs anciens en soi triviaux⁷⁰ ».

Traduction de Cícero Oliveira
Révision de Dominique Fingermann

⁶⁶ Silvia Franco. « Das consequências analíticas do passe: o inessencial do Sujeito suposto saber ». Présentation à Belo Horizonte, septembre 2009.

⁶⁷ Jacques Lacan. *D'un autre à l'Autre*. Paris : Seuil, 2006, p.317.

⁶⁸ Jacques Lacan. *D'un autre à l'Autre*. Paris : Seuil, 2006, p.317.

⁶⁹ Jacques Lacan. « L'étourdit » dans *Autres écrits*. Paris : Seuil, 2001, p.473.

⁷⁰ Jean-Jacques Gorog. « La passe, vérification d'un fantasme, sa place dans la cure » dans *Wunsch 7* (version en français).

Quel enthousiasme ?

Bruno Geneste

Comme l'indique le titre de ma communication, il s'agira dans les lignes qui suivent d'interroger ce terme d'enthousiasme qui se formule habituellement, un peu à la façon d'« Au secours ! », avec l'exclamation de circonstance. Et en effet, ce terme vient au secours d'une École de psychanalyse fondée en raison, autre qu'une société de psychanalystes, leur agrégation pouvant toujours en prendre la pente. Lacan introduit ce terme en 1974 dans sa « Note italienne » et l'appointe au désir de l'analyste à vérifier dans la passe. Il y a là un virage, virage qu'on dira avec Colette Soler, de preuve par l'affect là où jusqu'alors, la passe n'étant pas introduite, prévalait la traversée du fantasme comme témoignage de la fin de l'analyse.

Pourtant, Lacan posait déjà à la fin de son *Séminaire XI* la question suivante : « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? Cela est l'au-delà de l'analyse, et n'a jamais été abordé. Il n'est jusqu'à présent abordable qu'au niveau de l'analyste. »⁷¹ Je ferais une première hypothèse : l'introduction de ce terme d'enthousiasme est un élément de réponse à la question posée par Lacan, réponse que prépare la « Proposition sur le psychanalyste de l'École ». La « Note italienne » est ce moment où, rappelant la difficulté de Freud à penser la fin du fait de ses amours avec la vérité et réaffirmant d'un même mouvement le *Sicut palea* de Thomas d'Aquin comme modèle de passe à l'analyste en tant qu'il sait être un rebut, Lacan fait un tour de plus en convoquant, derrière la marque du désir de l'analyste que les congénères doivent « savoir » trouver, l'affect d'enthousiasme. Conjoindre la marque et l'enthousiasme mène de l'irréductibilité de la marque au réel sur lequel elle ouvre.

Alors, quel(s) enthousiasme(s) ? Pas celui qui a fait toute une jeunesse « se sacrifier pour des idéaux de néant »⁷², ni ceux approuvés reçus par Lacan lui-même à la lecture de son « Discours de Rome », et à l'égard desquels il manifesta la plus grande réserve, averti de l'empêchement psychologisant dont ils étaient le signe chez l'auditeur, Lagache en l'occasion. Lacan nous le rappelle dans « La psychanalyse : raison d'un échec ». S'agirait-il alors de ce « rien d'enthousiasme » qui ouvre « Du sujet enfin en question »⁷³ ? Un rien, cela tient à l'objet ; ce n'est ni éclair ni brin, à quoi pourtant, à partir de 1967, nous l'accorderions plutôt. Le terme est sans doute à envisager comme courant dans l'enseignement de Lacan du vide de l'objet cause à la formalisation du non-rapport sexuel et à la jouissance irréductible.

Mais pour un juste départ, interrogeons d'abord l'étymologie, Lacan ne choisissant jamais hasardeusement les termes qu'il utilise, et *a fortiori* dans une circonstance telle que la sélection des analystes. Le terme grec d'*enthousiasmos* indique le transport divin et le délire sacré qui saisit l'interprète de la divinité ! Chez les philosophes (entre autres Plotin, Pascal, Spinoza et Nietzsche), il est associé à l'expérience mystique, à la joie extatique et il équivaut aux extases telles qu'un saint Thomas en fit l'expérience dans sa légendaire *abstractio mentis a sensibus*. À partir de Rabelais, il est la force qui pousse l'homme à créer, plus tard l'émotion collective suscitant une excitation joyeuse et enfin, la dévotion à une cause. Ce que nous enseigne cette brève incise historique au regard des élaborations de Lacan, c'est que

⁷¹ Jacques Lacan, *Le séminaire livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, Coll. Le champ freudien, 1973, p. 246.

⁷² Jacques Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », in *Écrits*, Paris, Seuil, Coll. Le champ freudien, 1966, p. 137.

⁷³ Jacques Lacan, *Écrits*, op. cit. p. 229.

l'enthousiasme ne saurait s'envisager sans considérer les dimensions suivantes : la question de la jouissance Autre et du pas-tout ; la cause du désir dont l'acte et l'interprétation sont les flèches décochées ; le savoir d'invention. Il est donc, cet enthousiasme, prélude à une École de psychanalyse à l'aune de cette triple condition.

Avant d'en venir à l'examen de ces exigences, notons que la définition de Colette Soler⁷⁴ permet de préciser qu'il s'agit d'un affect qui saisit devant une transcendance qui annule le sujet, d'un affect contingent qui ne se produit pas dans toute analyse et qui tient à une décision de l'être : une « chance », une *tuchè* donc affirmant le rapport de cet affect au réel, à un réel enfin mis à sa place.

Prenons d'abord la question du pas-tout. Que veut donc dire Lacan si ce n'est rien moins que la nécessité du rapport du désir de l'analyste à $S(\mathcal{A})$. « *C'est du pas-tout que relève l'analyste* »⁷⁵. Pour autant, l'enthousiasme n'y est pas extatique comme celui de saint Thomas. Il faut un acte de plus au dévoilement de $S(\mathcal{A})$, acte qui ne s'est pas produit dans le cas de saint Thomas, l'expérience de jouissance mystique l'ayant conduit à la mort. C'est, risquons le mot, un acte de renouage qui a à se produire une fois cet aperçu pris. En ce point, la vérité s'envole comme de la paille (*palea*), sans pour autant rester un souffle dans le vent divin, et ce qui s'en produit c'est l'analyste, « *homme de paille du sujet-supposé-savoir* »⁷⁶ ; rejetée, exclue quand dans l'expérience s'aborde le réel, la vérité n'aura été que matériau bon à faire litière de la lettre, bois de chauffage. Elle ne s'avère être qu'un trou, le trou qu'ouvre la béance du non-rapport-sexuel, et par où se vannent les guises épisodiques de l'objet a. C'est cette béance qui était mise en tube, la paille de saint Thomas que Lacan prend la liberté de traduire en fumier en atteste. Evoquons ici pour faire image le Séminaire *L'insu que sait*, où Lacan va parler de l'hystérique en termes topologiques. Pour parer au trou de paille de saint Thomas qui rend l'expérience impossible à écrire toute, s'érige la trique de l'hystérique. L'hystérique se sert de la passion de la vérité et de l'amour du père comme d'une armure torique soutenant son identification phallique. L'analyse est la déconstruction de cette trique de l'identification qu'elle transforme en une bande unilatère –où l'être du savoir et l'être du désir se nouent d'un seul bord–, bande à laquelle correspond le « je ne consiste qu'en un inconscient », soit une mise en continuité du conscient et de l'inconscient que Lacan appelle l'hystérie parfaite.

Ensuite, ce savoir, ce n'est pas du tout-cuit ; il ne se « somme » pas mais s'invente en bordure du réel. La tâche de l'analyste est d'amener le sujet à son fantasme ; c'est apprendre de lui comment il a fait pour se défendre du réel de la différence sexuelle. Le désir de l'analyste traverse le champ de l'attendu dans la visée de toucher à l'impossible du sexe. C'est là que peut se profiler pour le sujet un savoir nouveau en fin d'analyse, savoir inattendu, savoir d'invention un peu moins court que le savoir de l'inconscient-langage, qui est manque d'imagination éperdu. Place est faite à un savoir troué dont la cause est réelle, à partir de la mise au jour du pourquoi de la fixation à l'objet du fantasme qui la bouchait. Il va s'agir de faire désir de ce savoir dans le réel.

L'enthousiasme est donc une position d'affect à envisager de l'aperçu du trou et à situer de la trou...vaille⁷⁷. Pas débordant, mais... de bord, cernant l'horreur de savoir. Pour en avoir une idée, on peut suivre les développements de Lacan dans *Encore* sur le baroque. Le baroque, c'est une mise en forme de l'horreur de la révélation chrétienne. Celle-ci dépasse Aristote, qui supposait l'existence d'une pensée supposable au penser,

⁷⁴ Colette Soler, *Les affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011.

⁷⁵ Jacques Lacan, « Note italienne », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, Coll. Le champ freudien, 2000, p. 308.

⁷⁶ Jacques Lacan, « Discours à l'École Freudienne de Paris », in *Autres écrits*, op. cit., p. 275.

⁷⁷ Cf. celui dont Lacan fit preuve le 16 Décembre 1975 lorsque Soury et Thomé lui apportèrent la découverte de l'existence d'un nœud borroméen de quatre nœuds à trois.

un être suprême de la connaissance comme lieu où se saurait quel est le bien de tous. Son *Organon*, resté ébauché, y fait montre de la méconnaissance du non rapport sexuel. Le baroque est un « truc », un truc pas mathématique, pour aborder le non-rapport : une exhibition de corps jouissants... à la copulation près. Comme le baroque, le discours analytique permet de trouver sur la question de la jouissance quelques petites choses par des voies essentiellement contingentes.

Cet enthousiasme, Lacan le réserve t-il à l'analyste ? La question est plutôt qu'un analyste qui ne serait pas mû par cet affect n'amènerait guère son analysant qu'à se cogner à ce qui du réel est négativité de structure (réel de l'inconscient) pour donner à la cure un tour uniquement dépressif, soignant certes de l'impuissance, mais ne produisant pas chez l'analysant une réponse positive en provenance du réel (inconscient réel). Il faut cet affect d'enthousiasme pour sustenter le désir de l'analyste et pour résoudre un tant soit peu l'horreur de l'acte.

Venons en aux conséquences : Lacan fait dépendre le champ de la psychanalyse en extension de là où elle s'enracine comme expérience en intension dans une cure. Sans réel dans l'intension, pas de champ réel de la psychanalyse, pas d'École de psychanalyse qui du réel tienne compte, pas de champ lacanien. Et dès lors retour aux sociétés et à leurs rituels, à leur « *bon heur général, teinté pourtant de dépression* »⁷⁸. Le nouage effectif entre intension et extension tient au désir de l'analyste. Si l'analyste « *s'autorise de lui-même* »⁷⁹ c'est à ne pas y être comme sujet et à tenir compte de la réponse du réel qui a affecté son être. Le « *de lui-même* » indique que c'est d'un enthousiasme *du réel*⁸⁰, nettoyé de toute exaltation et contingent, que l'analyste s'autorise pour soutenir la cause analytique.

Notons pour finir que cette passe-preuve par l'affect trouvera son prolongement dans la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » avec la mise au premier plan d'un autre affect, la satisfaction de fin ; on peut d'ailleurs tirer le fil de l'élaboration de Lacan entre ces deux courts textes, qui donnent l'empan du désir de l'analyste, accommodé d'abord sur le vide de la cause et *in fine* sur l'identification au symptôme, identification qui est l'autre élément de réponse à la question initiale sur la pulsion.

⁷⁸ Jacques Lacan, « Note italienne », op. cit., p. 309.

⁷⁹ Ibid. p. 308.

⁸⁰ La portée de cet article « du » serait à préciser. Seulement ici veut-il indiquer la provenance de l'affect en question.

Considérations sur *un amour plus digne*

Sandra Berta

En 1973, dans la « Note italienne⁸¹ », Lacan nous avertit qu'on attend de la psychanalyse une conséquence, un changement du *parlêtre*, *humus humain*, par rapport à l'inconscient qui *le travaille*. Le dit changement peut en promouvoir un autre quant à l'amour « pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage⁸² ». Rappelons que le contexte de cette phrase se réfère à une des conséquences de la fin : la passe. La passe n'est pas condition de la fin, mais elle peut en être une conséquence, par choix. C'est peut être pour cela que à la suite de ce paragraphe conclusif il rappelle les mots de Saint Thomas qui, à la fin de sa vie de moine, a dit : *sicut palea*.

A l'occasion d'un commentaire de texte particulièrement⁸³ stimulant, j'ai repris cette affirmation de Lacan en m'interrogeant sur le statut de cet *amour plus digne* à la fin de l'analyse et sur les conséquences possibles, à l'égard de l'amour de transfert. Cela m'a permis de revisiter les élaborations de Lacan sur la *lettre d'amour* et la *lettre d'amur*, pour en dégager certaines considérations sur la fin d'analyse...

Je souligne que, dans le contexte de la « Note italienne », ce que j'entends par *amour plus digne* c'est le rapport du parlêtre à l'inconscient. Cela évoque une autre affirmation de Lacan, quand il définit le transfert, chiffré dans le SsS : « C'est pourquoi le transfert est de l'amour⁸⁴ », amour qui se dirige au savoir. Avec ce savoir, la vérité-pas-toute, a un tel rapport qu'elle y crée une place qui dénonce le savoir. Cependant ce savoir doit continuer à être inventé. Comme il le soutient dans le Séminaire de cette même année, 1973 : face au *troumatisme*, le *trou* du réel, il n'y a que l'invention. Voilà donc les considérations que je vous propose dans ce préluce, qui n'est qu'un essai – tentative de réflexion sur la clinique.

Des débris de l'amour

Si je me propose de traiter de ce passage de « l'amour du savoir » à « l'amour plus digne », ce n'est que parce que je comprends qu'il intéresse un nouveau traitement de ce qui du transfert a été intransférable. Manoel de Barros, poète brésilien, le transmet dans ces vers :

[...] *Je suis un attrape-détritus :*
J'aime les restes
comme les fines mouches
J'aimerais que ma voix ait la forme d'un chant
Parce que je ne suis pas du type informatique :
je suis plutôt du type inventionatique
Je n'utilise le mot que pour composer mes silences

⁸¹ Jacques Lacan (1973). « Note italienne » In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001.

⁸² *Idem*.

⁸³ Bernard Nominé. Amor e sintoma. « Os laços do amor e o nó do sintoma ». In: *Stylus, revista de psicanálise*, n. 16, maio de 2008, pp.77-78. (a)

⁸⁴ Jacques Lacan. (1973). « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits ». In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001.

L'amour du savoir

Quand Lacan dénonce le *bavardage*, il dit que celui-ci répond au savoir inconscient que Freud a nommé *humus humain*. Ce savoir, en partie inventorié, se met au service de l'imagination. Il vaudrait mieux, avertit Lacan, que l'on puisse, dans ce nouage du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, souligner ce que les deux premiers ont à dire à cet égard. c'est ce que Lacan évoque quand il dit : « L'être humain, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'il n'est que **l'humus du langage**, n'a qu'à s'apparoler à cet appareil-là⁸⁵ ».

En fait, les différents abords du transfert ont toujours visé la question de l'inconscient. C'est un fait de structure : le transfert c'est l'inconscient structuré comme un langage. Et nous savons que, structuré comme langage, l'inconscient témoigne d'un savoir qui, en grande partie, échappe au parlêtre. Un savoir qui demeure énigmatique quant à la portée des effets de langage de l'humus humain. Si « l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec la langue », et si celui à qui je suppose le savoir : je l'aime ; alors on a un lien entre savoir et amour.

La question du sujet supposé savoir est l'axe central du transfert. Une analyse va dans le sens de la chute du sujet supposé savoir avec la concomitante révélation de la fonction de l'amour au savoir : suppléer au manque de la relation qu'il n'y a pas. Mais la vérité est toujours impuissante à dire le trou de l'inconscient. On a l'impression que le transfert travaille, se bagarre entre le savoir et la vérité. Une analysante, à la fin de son analyse dit : « rien de plus, il n'y a pas de dernier mot ». Dans ce mouvement on constate que : « qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet⁸⁶ ». Colette Soler privilégie cette formulation pour nous dire que cette affirmation est « l'ombilic fondateur⁸⁷ » de tout ce qui sera réélaboré en ce qui concerne l'inconscient réel.

En 1973 Lacan dit que le transfert : « n'est pas un moyen. C'est un résultat, qui tient à ce que la parole, par son moyen, moyen de parole, révèle quelque chose qui n'a rien à faire avec elle, et très précisément le savoir, qui existe dans le langage⁸⁸ ». Toutefois, il nous dit que sa « connerie » c'était de penser que S1 et S2 faisaient chaîne. Cette formulation de Lacan nous trouble. Là, dans la chaîne, il n'y avait plus que le rapport de trois, dans lequel le troisième élément c'est le déchiffrement du S1-S2. Si le langage est effet de ce qu'il y a le *signifiant Un* ; le savoir est la conséquence de qu'il y a *l'autre*. C'est cet « il y a l'autre » qui était en jeu dans le mathème du transfert. Il s'agit d'un moment privilégié pour marquer le passage de l'inconscient articulé comme chaîne à l'inconscient nodal concomitant de la logique modale.

Après avoir parlé de l'impuissance de l'amour : « L'amour est impuissant, quoiqu'il soit réciproque, parce qu'il ignore qu'il n'est que le désir d'être Un, ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation d'eux qui? – deux sexes⁸⁹ », Lacan définira l'amour dans une autre perspective. L'amour, dit-il n'est pas autre chose qu'un dire extraordinaire, un événement. « Ce dire, ce dire de l'amour s'adresse au savoir en tant qu'il est là, dans ce qu'il faut bien appeler l'inconscient⁹⁰ ». Je souligne les rapports entre événement et contingence, cette dernière étant ce qui ne

⁸⁵ Jacques Lacan (1969-1970). *Le séminaire, livre XVII : L'envers de la psychanalyse*. Paris, Édition ALI, s/d., p.57.

⁸⁶ Jacques Lacan (1969). « Résumé du séminaire « L'acte psychanalytique » In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001.

⁸⁷ Colette Soler. *Lacan, l'inconscient réinventé*. France: Presses Universitaires de France, pp. 21-23.

⁸⁸ Jacques Lacan. *Le Séminaire, livre XXI: Les non-dupes errent (1973-1974)*. Paris : Édition ALI, s/d., cours du 11/12/1973.

⁸⁹ Jacques Lacan (1972-1973). *Le Séminaire, livre XX : Encore*. Paris, Seuil, 1975, p.00.

cesse de ne pas s'écrire. Oui, l'amour s'écrit par une contingence, et la lettre d'amour sera différente de la demande d'amour, demande qui est de l'ordre du nécessaire : *qui ne cesse de s'écrire*. Il me semble qu'à ce moment-là, l'appel à la lettre d'amour et la lettre d'(a)mur se réfère à la fonction de la lettre dans le discours. Le discours en tant que lien social qui se fonde sur le langage, l'écriture étant un effet de ce lien⁹¹.

L'amour et l'amur

Quand Lacan parle de l'amur, avant même de parler de la lettre d'amour, il se réfère à un objet : la voix. Les murs de la chapelle de Sainte-Anne, où son Séminaire a eu lieu répercutent sa voix. Et Lacan crie : vous m'entendez ? Et il dit encore que lui et ceux qui l'entendent jouissent parce que les mur les font jouir... parce qu'ils le font parler. L'homme, *l'humus humain* gémit « parce que dans le babillage, le bafouillage, tout se produit - mais pour choisir, il a dû s'apercevoir que les K ça résonne mieux du fond, le fond de la caverne, du dernier mur, et que les B et les P ça jaillit mieux à l'entrée, c'est là qu'il en a entendu la résonance⁹² ». Cet objet *a*, la voix, « tout à fait étranger à la question du sens⁹³ », s'écrit dans la *lettre de l'amur*, à travers la r.e.s.o.n, de la résonance – raison, du réel, vu que c'est là où la question de la logique mathématique s'annonce. Le mur topologique de la bouteille de Klein écrit l'amour comme castration qu'il y a entre l'homme et la femme. Ce discours de Lacan sur la voix, apparemment sans but précis, est l'index de la lettre en tant que production du discours, notamment du discours analytique.

Il y a des murs et il y a l'amur⁹⁴. Dans ces murs qui font tourner les quatre discours, il me semble que la *lettre d'amur* excède la *lettre d'amour*. C'est un fait que la *lettre*, cet équivoque du signifiant, dans ce contexte, se réfère au rapport de la lettre à la jouissance. Mais de *l'amur* part ce qui est capable de répondre de la jouissance du corps de l'Autre. Lacan, au début du séminaire *Encore*, quand il se demande d'où part ce qui est capable, de façon non nécessaire, ni suffisante, de répondre de la jouissance du corps de l'Autre, répond : « Ce n'est pas l'amour. C'est ce que l'année dernière, inspiré d'une certaine façon par la chapelle de Sainte-Anne qui me portait sur le système, je me suis laissé aller à appeler *l'amur*⁹⁵ ». Qu'est-ce qui est capable de répondre de la jouissance de l'Autre, à ce moment-là ? « *Les conditions de jouissance*⁹⁶ ». Et ce qu'on compte c'est les résidus, les débris de la jouissance. C'est ce réel du mystère du corps parlant, mystère de l'inconscient qui s'écrit dans *l'amur* de *l'(a)sexué*. La jouissance de l'Autre n'est pas signe d'amour, est signe d'amur.

Je crois que la lettre d'amur écrit les conditions de jouissance, les écrit comme événement, comme événement de corps (contingence). C'est en ce sens-là que l'écriture de la lettre est solidaire de la *fonction de l'écrit* dans le discours du psychanalyste⁹⁷, qui écrit le S1. Dans ce discours où s'écrit la fonction de la lettre ce qui doit être privilégié c'est la dimension de la bêtise. Dans la lettre d'amour par contre « on voit les signifiants

⁹⁰ Jacques Lacan. *Le Séminaire, livre XXI: Les non-dupes errent (1973-1974)*. Paris : Édition ALI, s./d., cours du 18/12/1973, p.64.

⁹¹ Dreyfuss, J-P, Jadin, J-M e Ritter, M. *Écritures de l'inconscient*.

⁹² Lacan, J. (1972-1973). *Le Séminaire, livre XX : Encore*. Paris, Seuil, 1975.

⁹³ *Idem*.

⁹⁴ Je suggère la lecture des textes de B. Nominé cité ci-dessus et le texte « Champ Lacanien, champ freudien » In : *Revista Heteridade n.1. Revista Internacional dos Fóruns do Campo Lacaniano*, 2001.

⁹⁵ Rabinovich, D. S. *Modos lógicos del amor de transferencia*. Buenos Aires: Manantial, 1992.

⁹⁶ Jacques Lacan. (1972-1973). *Le Séminaire, livre XX : Encore*. Paris, Seuil, 1975.

⁹⁷ *Ibid.*

copuler amoureusement dans la profusion du bavardage⁹⁸ », elle suit la voie du sens, solidaire de la métaphore de l'amour, c'est-à-dire : du discours du maître (S1-S2), qui ne cesse de s'écrire (nécessaire), et dans lequel la lettre/cause (*a*) est derrière, derrière le mur. Comme je l'ai dit auparavant : il y a des murs et il y a l'amour. Le 6 janvier 1972, Lacan évoque les vers du poète « entre l'homme et l'amour il y a la femme⁹⁹ », mais en les évoquant, se trompe : « entre l'homme et la femme il y a l'amour », dit-il, et ajoute qu'il s'agit d'un problème. Un an et demi après, il retourne au destin et au drame de l'amour et les indique comme produit du passage de la contingence au nécessaire.

Ici, je propose que la lettre de l'amour, dans son statut de lettre se réfère à « Ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant¹⁰⁰ ». C'est ainsi que la *lettre d'amour* peut en venir à un dire du « bord du trou dans le savoir¹⁰¹ ».

L'amour plus digne

Tout amour s'origine d'une rencontre. Si le drame de l'amour va de la contingence au nécessaire, *l'amour plus digne* est ce qui *passé* dans le trajet du nécessaire au possible (*cesse de s'écrire*). Voilà le parcours d'une analyse : du bavardage de l'amour de transfert dont l'ouverture est le sujet supposé savoir, jusqu'à l'amour plus digne, qui du savoir supposé a constaté *l'insu*, c'est-à-dire, l'intransférable. De l'amour de transfert à l'amour plus digne s'extraient les *conditions de l'acte*¹⁰² pour soutenir la réalité sexuelle de l'inconscient, dans chaque analyse.

Être dupe de l'inconscient c'est savoir l'accompagner à partir d'une position dans laquelle on le laisse divaguer, flâner, errer. Je crois que ceci est une des conditions de possibilité de l'acte analytique dans la direction de la cure, et par conséquent, la condition de l'interprétation. Divaguer flâner par cet ensemble ouvert du savoir de chacun. Voilà comment l'on peut comprendre l'amour plus digne. Dans ce cas-là, un amour plus digne implique l'éthique du bien-dire de l'inconscient qui induit le parlêtre à rencontrer l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre... (c'est l'amour, l'amour, le mur).

Une fin d'analyse cesse d'écrire ce que *l'humus humain* a à faire avec l'inconscient qui l'affecte par la bêtise du blabla ? Non ! Alors, que reste-t-il, pour ne pas faire de ce trou un culte, pour ne pas se laisser à oublier le *troumatisme* ? Inventez ! – crie presque Lacan.

Ou comme dit Manoel de Barros : « Quatre-vingt-dix pour cent de ce que j'écris c'est de l'invention. Seulement dix pour cent est du mensonge ». Cette phrase fait le titre de sa *desbiographie*, et le mène à dire « et si je vous dis maintenant que je suis allé à la boulangerie, et que j'y ai acheté du pain C'est un mensonge. Je suis ici, je ne suis pas allé à la boulangerie, je n'ai pas acheté de pain. Et l'invention c'est un truc profond. Ah, cette chose qu'on dit « lui, il veut dire ceci ou cela ». Je ne veux rien dire, mon pote ! Je suis en train de faire un truc avec les mots et ça serait comme si on écoutait de la musique ».

Le non su qui se sait par le travail de transfert est différent de ce qui se recueille comme preuve de vérité : l'insu. Invention, création. Évocations de l'inconscient et de *l'amour plus digne, ding, dignité*¹⁰³.

⁹⁸ Je remercie à Conrado Ramos pour les éclaircissements donnés à ce propos-là dans sa présentation du chapitre II du Séminaire XX le 13/04/2009 – FCL-SP.

⁹⁹ Jacques Lacan. (1971-1972) *Le savoir du psychanalyste*. Édition ALI, s./d., cours du 06/01/1972, p.47.

¹⁰⁰ Bernard Nominé. p. 81 (a).

¹⁰¹ Jacques Lacan. (1971). « Littérature » In : *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001.

¹⁰² *Ibidem*.

¹⁰³ Je remercie à Dominique Fingermann pour ponctuer la résonance, l'équivoque de « dignité ».

Un amour plus digne peut nous permettre de vivre, peut nous permettre de jouir de la contingence des rencontres. Ça cause dans l'amour. Ça fait cause dans la clinique.

Traduction de Dominique Fingermann et Cícero Oliveira.

Le temps passant

Nicolas Bendrihen

S'il est un affect amplement décrit par les passeurs, au moment où ils apprennent par le passant leur désignation à cette fonction, c'est bien la surprise, première, et souvent l'enthousiasme, qui suit. Côté passant, on entend aussi souvent le sentiment « d'évidence », le moment venu, à s'engager dans le dispositif de la passe, d'évidence à aller témoigner de son parcours, et éventuellement de sa conclusion.

Logiquement, passeur et passant sont proches dans le temps. Le passeur « l'est encore, cette passe »¹⁰⁴, quand le passant l'a franchie et en témoigne. Le passant transmet au passeur sa résolution de certaines impasses, au point où le passeur lui-même est en passe de les résoudre. Passer au passant, quand on est ou a été passeur, serait donc une étape tout aussi logique, et devrait suivre, plutôt rapidement.

Or, y a-t-il une évidence dans ce passage ? Et dans quel délai ?

Le passage à l'analyste peut être effectif, ou jugé tel par l'analysant, sans que le sentiment d'évidence à se présenter à la passe n'apparaisse. Des craintes imaginaires peuvent faire obstacle : souci de la confidentialité, de la réception du témoignage... Ne concluons pas trop vite à un reste d'inanalysé chez le sujet ! A ce titre l'expérience comme passeur peut dissoudre ces craintes, qui ne se révèlent pas si déterminantes une fois venu le moment de témoigner, cette fois comme passant. D'où vient alors cette évidence ? Qu'est-ce qui la « déclenche », quand elle n'est pas soutenue par la dimension imaginaire de faire vérifier par d'autres son expérience et ses constructions, dans le souci plus ou moins implicite d'autorisation à un moment d'entrée dans la pratique où plus rien ne paraît vraiment sûr ! Le séminaire d'Ecole à Paris cette année a pu apporter des témoignages d'une évidence qui s'impose au-delà de l'imaginaire, le moment venu. Je ne les reprends pas là¹⁰⁵, mais on peut noter qu'il n'y a peut-être pas d'évidence qui vaille sans nouage à un réel, qu'il se présente sous sa face d'impasse, reconnue et dont on souhaite témoigner, ou dans le tranchant d'un acte qui saisit le sujet dans sa dimension inédite, de modification dans le rapport à la jouissance...

C'est comme si, à ce moment-là, le réel en jeu dans le passage de l'analysant à l'analyste se nouait au désir de témoigner, et engageait le sujet dans le dispositif. C'est ce moment, point tournant signant l'engagement dans le dispositif, qui devient le temps propre du passant. Mais le moment de cet engagement en lui-même, nouage du réel et du désir d'en témoigner, n'apparaît pas prévisible dans le temps, puisque les sujets peuvent s'engager dans le dispositif dans les suites immédiates du moment de passe, ou des années après. L'évidence, si elle s'impose, ne se programme pas ; elle reste contingente. Et quand cette évidence n'advient pas « rapidement », il n'est pas impossible qu'une nouvelle occurrence du réel, à distance, précipitera le témoignage, le moment venu.

Pourtant, ne faudrait-il pas témoigner dans les suites immédiates du moment de passe, dans une certaine « fraîcheur », avant que le voile de l'habitude ne recouvre l'entrée dans la pratique, et ne fasse oublier au jeune analyste les raisons qui l'ont mené à occuper cette fonction impossible ?

Lacan le voulait tel : « C'étaient certainement pas ceux qui étaient déjà plus installés qui se trouvaient en mesure, comme il fallait s'y attendre, de porter un témoignage chaud de l'expérience qui les avait amenés là » dit-il à l'Ecole Belge de

¹⁰⁴ Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 255

¹⁰⁵ La plupart des textes sont publiés dans le *Mensuel* n°59 et 62

Psychanalyse en 1972¹⁰⁶. Mais ce qu'il dit ensuite nuance quelque peu l'évidence du « bon témoignage » qui serait celui des plus jeunes dans l'expérience : « et c'est dommage dans la mesure où les meilleurs doivent savoir tout de même quelque chose, malgré une certaine distance qu'ils ont pris par rapport à ce moment justement, à ce moment crucial du passage, du passage à l'acte ».

En effet, ce moment de la passe, « moment crucial du passage », tel qu'il se vit dans la cure, peut-il être frappé du refoulement, quand il signe pour l'analysant un tel changement dans le rapport au savoir ? Certes, « on s'habitue au réel. La vérité, on la refoule »¹⁰⁷. Mais peut-on vraiment oublier la lueur de cet éclair, même s'il n'a illuminé que quelques secondes ? Le paysage en est pourtant bien changé, c'est ce dont témoignent les passants, mais aussi les passeurs – en tout cas la plupart de ceux avec qui j'ai pu échanger dans les cartels ou groupes que nous avons consacrés à cette « fonction ».

Que l'évidence de témoigner ne s'impose pas au passeur même au-delà du moment de virage de passe, même une fois séparé de son analyste et lui-même entré dans la pratique, mais s'imposera le moment venu, pas sans le réel de la contingence, est quelque chose que nous pourrions soutenir, au un par un des sujets. Et un témoignage à distance du moment de passe n'ouvrirait-il pas un autre pan de notre laboratoire de recherches qu'est la passe, une ouverture sur les effets de l'analyse au-delà de la séparation avec l'analyste, une ouverture sur ce que devient le désir de l'analyste passé le temps d'enthousiasme où il s'est dégagé ? Le temps passant, ne pourrait-on pas aussi vérifier la permanence d'un certain nombre d'effets de la cure sur la vie du sujet ? Cette conduite que le sujet saura se faire¹⁰⁸ après la cure, que devient-elle dans le temps ? L'épreuve du temps ne viendrait-elle pas amener une validité supplémentaire aux constructions subjectives de l'après-passe, comme aux destins du fantasme traversé ? Autant de suites que nous pourrions aborder dans cette troisième rencontre d'École à Paris en décembre.

¹⁰⁶ Jacques Lacan, « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », le 14 octobre 1972. *Quarto*, 1981, n° 5, pp. 4-22 (et consultable sur Pas-tout Lacan)

¹⁰⁷ Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p 521

¹⁰⁸ Jacques Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits, op.cit.*, p. 487

Notes brèves sur la satisfaction

Ramon Miralpeix Jubany

Je commence avec la considération suivante : placer la « variable » satisfaction comme un indice de la fin de l'analyse c'est un acte.

Si c'est comme ça, cela doit être confirmé par ses effets dans les « sujets analysés », dans les cures, dans sa direction, dans ses finals, et surtout dans les propres Cartels de la Passe. Ces effets dans les « sujets analysés », malgré sa visibilité, ne sont pas faciles de vérifier parce qu'ils ne sont pas relatifs à la structure, si ce n'est pas dans un après coup (après coup ne pas seulement immédiat, dans un rapport temporel de synchronie). Et l'effet de cette expression de satisfaction pourrait être l'enthousiasme relatif à un « clic ». Mais il y a aussi l'après coup installé dans une diachronie et dont l'expression serait à charge du style... et de l'amour. Il est sûr que tout cela a déjà des effets dans la direction de la cure et dans son final. Ces effets nous les avons pu constater déjà dans le travail des Cartels de la Passe. Voir spécialement *Wunsch* 9 et 10.

Mais avant de poursuivre, c'est mieux de nous accorder sur quoi nous parlons quand nous disons « satisfaction ». Il ne s'agit pas de la satisfaction du principe du plaisir, ou du principe de réalité, ou de la satisfaction du désir ou l'équivalent à la jouissance.¹⁰⁹ C'est à remercier la réponse de Colette Soler à cette question dans « *Lacan, l'Inconscient réinventé* » : il s'agit d'un phénomène du sujet affecté par la parole ; ce n'est pas la jouissance mais répond à la jouissance, comme un affect imprévisible qui signale sa cause dans le savoir joui de *lalangue* qui se loge dans la parole.¹¹⁰

Alors, sans parler du parcours autour de la fin de la cure psychanalytique, proposé dans notre histoire, je cite Albert Nguyen:¹¹¹ l'analyse devient une expérience de mutation de l'affect vers cette « nouvelle » satisfaction.

Cette nouvelle satisfaction seulement peut être rapportée à un « nouveau » symptôme. Le symptôme est défini dans la psychanalyse depuis toujours comme satisfaction- substitutive- et à la fois comme message, qui signale un nœud qui se relâche, se défait, et se refait plusieurs fois dans une analyse, mais qui va du symptôme de transfert au symptôme fondamental, le symptôme borroméen « *qui noue pour chacun, de manière singulière, le désir et les jouissances, l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel* ». ¹¹²

Le symptôme comme message est fondamental parce qu'il implique une fonction de relation avec les autres. Mais il ne s'agit pas du message-discours placé dans la dialectique du couple demande-désir relative à la demande de reconnaissance par l'Autre, dans la dialectique de l'intersubjectivité, ou dans la dialectique de la parole toujours trompeuse. La satisfaction fait fonction de signe, et ce que ce signe montre comme « témoin épistémique », ce n'est pas seulement le savoir réel qu'est sa cause (un savoir qui traduit toute satisfaction par une jouissance, même si elle est douloureuse). Cette satisfaction montre surtout un savoir faire avec ce savoir.

La question c'est : Comment transmettre ce savoir faire avec ce savoir réel ? Nous pouvons trouver un modèle de réponse dans la classe 4, du 21 Janvier 1975, dans

¹⁰⁹ Antonio Quinet, dans son article « La satisfaction de la fin de l'analyse », dans *Wunsch* 10, il fait un parcours des différentes satisfactions qui apparaissent dans le trajet d'un analyse.

¹¹⁰ Colette Soler. *Lacan, l'inconscient réinventé*. PUF, 2009, p.31.

¹¹¹ Albert Nguyen. *Argument*. MAG. Juillet

¹¹² Colette Soler. *op cit*, p.107.

le Séminaire 22, RSI. Dans ce Séminaire Lacan parle d'un Père comme modèle de la fonction symptôme. Il s'agit de pouvoir y faire avec l'autre sexe de façon contingente, et jamais de façon absolue. La transmission est faite à un particulier qui peut la recevoir : l'enfant. Dans ce sens, je pense qu'il ne serait pas insensé parler ici de « plaque sensible » de la fonction symptôme de ce père pour ses enfants.

Dans notre cas, la question c'est la même, mais double, si je peux ainsi dire : d'une part sur les voies de vérification de cette mutation du symptôme. Mutation par le fait de se voir affecté le symptôme de l'analysant par rapport à son passage à analyste. D'autre part, sur la transmission de sa fonction, fonction symptôme aussi, dans ce cas symptôme analyste pour ses analysants – et dans l'École, dans ses rapports avec ses « congénères » (pas seulement l'AE).

Par rapport à la première question, relative au moment du changement, si une satisfaction « actuel » répond à la jouissance et si cette satisfaction est nouvelle, c'est parce que la jouissance qui motive la satisfaction est aussi différente à celle d'avant. Alors, dans le moment de témoigner de l'acte, de la synchronie du « clic », *...si il y a franchissement, peut se traduire seulement à niveau du style du dire du passant...*¹¹³ C'est à dire, dans ce que le dire « transmet », comme signe de changement, de différence. Pour attraper cela, il doit y avoir une « syntonie » entre les plaques sensibles du passant, du passeur et du cartel de la passe, et de là se déduit le caractère contingent de la nomination.

En ce qui concerne la transmission, il sera possible de la vérifier à posteriori, d'abord par un désir, que génère un mouvement, reconnu par ses actes et surtout par la façon de les effectuer, c'est à dire par le style. Et d'autre part par le nouveau amour, qui « *est signe, scandé comme tel signe, du changement de raison, et pour cela le poète se dirige vers cette raison. On change de raison, c'est à dire de discours.* »¹¹⁴

Par rapport au style, peut-être nous ne pouvons pas voir comme il peut être mathématisable, mais cela ne signifie pas que, parce que c'est énigmatique, c'est de la magie. Vous allez me permettre illustrer cela avec le modèle des musiciens, plus concrètement des interprètes. Vous pouvez faire la preuve, en plus de facile, c'est sûre qu'elle est « instructive » et « satisfaisante ». Nous pouvons prendre les « Variations Goldberg » de JS Bach et nous pouvons les écouter interprétés par exemple par Kenneth Gilbert, par Chen Pi-Hsien, ou par Jacques Loussier, et nous trouverons trois styles bien différents, même si les différences peuvent rester voilées par les différents instruments choisis. Nous pouvons écouter aussi les « mêmes » Variations interprété par Glen Gould, d'abord dans son enregistrement de 1955, et après dans celle de 1981. Nous allons nous trouver fondamentalement avec une mutation dans le style. On peut dire le même mais il est clair qu'en même temps ce n'est pas le même. Et cela se transmet.

Traduction de Clotilde Pascual

¹¹³ Colette Soler. Styles de passes. *Wusch* 10, p.67

¹¹⁴ Jacques Lacan. Classe 2. A Jakobson, 19 décembre 1972. Séminaire 20. Encore

II. L'ÉCOLE ET LES CONDITIONS DE L'ACTE

LA PASSE, L'ÉCOLE

La passe : fin d'analyse et dispositif d'École

Maria Helena Martinho

Le 21 juin 1964, Lacan a fondé l'École Freudienne de Paris (EPF). Trois ans après, dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », Lacan ratifie les enseignements de Freud à propos du début de l'analyse : « Au commencement de la psychanalyse est le transfert ¹¹⁵ » et indique ce qui est le final : « ce que j'ai appelé la fin de partie [...] c'est le passage en effet du psychanalysant au psychanalyste ¹¹⁶ ». C'est précisément à ce passage d'analysant à analyste – corrélat à l'acte analytique – qui a lieu à la fin d'une analyse, que Lacan a appelé la passe. Mais comment ce passage se fait-il ? « quand le désir s'étant résolu qui a soutenu dans son opération le psychanalysant, il n'a plus envie à la fin d'en lever l'option, c'est-à-dire le reste qui comme déterminant sa division, le fait déchoir de son fantasme et le destitue comme sujet ¹¹⁷ ».

Le passage de psychanalysant à psychanalyste « a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause ¹¹⁸ ». C'est justement « Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre ¹¹⁹ ».

C'est cette porte de passage que l'analyste, comme sujet supposé savoir, tombe et perd sa consistance comme être : « En ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir, d'où le psychanalyste à venir se voue à l'*agalma* de l'essence du désir, prêt à le payer de se réduire, lui et son nom, au signifiant quelconque ¹²⁰ ».

En 1967, Lacan propose que ce moment de fin d'analyse, de passage d'analysant à analyste pourrait être vérifié à travers un dispositif d'École auquel il a aussi nommé la passe. Dans sa « Proposition... », Lacan énonce un principe : « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. Ce principe est inscrit aux textes originels de l'École et décide de sa position. Ceci n'exclut pas que l'École garantisse qu'un analyste relève de sa formation. Elle le peut de son chef. Et l'analyste peut vouloir cette garantie, ce qui dès lors ne peut qu'aller au-delà : devenir responsable du progrès de l'École, devenir psychanalyste de son expérience même ¹²¹ ».

La garantie de l'École se fonde sur le principe qui ne fait que constater que l'analyste débutant ne demande l'autorisation pour commencer à recevoir des patients à personne, même pas à son propre analyste. Il n'a pas besoin d'être autorisé, puisqu'il s'autorise de lui-même. L'École de Lacan, à l'opposé des Sociétés de l'IPA, n'autorise aucun analyste à exercer la psychanalyse. Néanmoins, indique Lacan, elle doit pouvoir assurer que cet analyste ait fait sa formation.

En 1973, dans une lettre adressée à trois psychanalystes italiens – publié sous le titre « Note italienne » – Lacan a repris son aphorisme « le psychanalyste ne s'autorise

¹¹⁵ Jacques Lacan. « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École » In : *Autres écrits*. Paris : Seuil, p.241

¹¹⁶ *Idem*, p.251

¹¹⁷ *Idem ibidem*, p.252

¹¹⁸ *Idem ibidem*, p.254

¹¹⁹ *Idem ibidem*.

¹²⁰ *Idem ibidem*.

¹²¹ Jacques Lacan. « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École » In : *Autres écrits*. Paris : Seuil, p.243.

que de lui-même » – énoncé dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » – pour souligner que « s'autoriser de soi-même » n'implique pas que n'importe qui soit analyste, car « s'autoriser n'est pas s'auto-ri(tuali)ser [...]. Pas-tout être à parler ne saurait s'autoriser à faire un analyste [...] Seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise que de lui-même ¹²² ». Dans cette lettre, Lacan va même jusqu'à proposer la constitution d'une École d'A.E. dont l'accès serait rendu possible par le dispositif de la passe, bien que le risque était de ne pas constituer l'École : « Le groupe italien, s'il veut m'entendre, s'en tiendra à nommer ceux qui y postuleront leur entrée sur le principe de la passe prenant le risque qu'il n'y en ait pas ¹²³ ». Ce projet n'a jamais été accompli, mais il a indiqué que l'autorisation que l'analyste lui-même se procure au moment de pratiquer la psychanalyse ne dispense pas la vérification qui peut être faite dans le dispositif de la passe.

Dans *Le Séminaire, livre 21 : les non-dupes errent* (1973-1974), contemporain de la lettre aux italiens, Lacan a repris son aphorisme de 1967, pour indiquer que cette formule avait besoin de quelques compléments : « l'analyste ne s'autorise que de lui-même, ça ne veut pas dire pour autant qu'il soit tout seul à le décider [...] si, assurément on ne peut pas être nommé à la psychanalyse, ça ne veut pas dire que n'importe qui puisse rentrer là-dedans comme un rhinocéros dans la porcelaine ¹²⁴ ». « Cette auto-autorisation n'est pas autiste, puisqu'elle se situe dans le lien social que l'École constitue [...]. L'auto-autorisation va de pair avec la garantie de l'École ¹²⁵ ».

Deux ans plus tard, dans la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » (1976), Lacan se réfère au dispositif de la passe comme une « hystorisation de l'analyse » : « j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse, en me gardant cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis. Je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse. ¹²⁶ ». Ici Lacan reprend sa proposition initiale que le dispositif de la passe ne doit pas être imposé aux analystes d'École. Chaque analyste devra décider s'il veut « prendre le risque » de donner son témoignage de son analyse.

Dans ce texte, Lacan invente une nouvelle proposition : « l'analyste ne s'hystorise que de lui-même ». Cette proposition indique que l'analyste lui-même décide s'il donne ou non son témoignage de son analyse à travers le dispositif de la passe. De la même manière c'est lui-même, et non n'importe quel autre, qui raconte sa vérité dont la structure est toujours de fiction. « L'analyste ne s'hystorise que de lui-même : fait patent. Et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie ¹²⁷ ». L'autorisation que l'analyste lui-même se procure ne peut pas être confirmé par la garantie de l'École. S'autoriser de soi-même comme analyste ne signifie pas se passer de l'École.

Encore dans cette année, dans le *Séminaire, livre 24 : L'Insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* (1976-1977), Lacan propose que la fin de l'analyse sont l'identification avec le *sinthome* ; un savoir y faire avec son *sinthome* : « C'est une question qui a beaucoup d'intérêt parce qu'il résulterait de certains propos qui ont été avancés que la fin de l'analyse serait de s'identifier à l'analyste. Pour moi, je ne le pense pas. Mais enfin c'est ce que soutient Balint, et c'est très surprenant. A quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse? [...]. Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas,

¹²² Jacques Lacan. « Note italienne » In *Autres écrits*. Paris, Seuil, p.308.

¹²³ *Idem*, p.307.

¹²⁴ Jacques Lacan. *Les non-dupes errent*. Paris, Seuil, pp.163-164

¹²⁵ Antonio Quinet. *A Estranheza da Psicanálise: a Escola de Lacan e seus analistas*. Rio de Janeiro: J. Zahar, 2009, p.114.

¹²⁶ Jacques Lacan. « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » In : *Autres écrits*. Paris, Seuil, p.573.

¹²⁷ *Idem*, p.572.

s'identifier, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme ? [...] Savoir y faire avec son symptôme c'est là la fin de l'analyse¹²⁸ ».

Il faut rappeler que le symptôme, d'entrée en analyse défini par Lacan comme métaphore, conçu comme effet de structure, répond à la question de l'inconscient structuré comme un langage. C'est un message chiffré, lu en termes de traits et qui se laisse traduire, interpréter. Le *sinthome* (avec « th ») par contre, c'est le symptôme de la fin d'analyse, soutenu comme lettre dans l'écriture du nœud borroméen, celui-ci surgit comme avec un autre enveloppement formel et fait monstration du réel, dépasse les limites du signifiant et énonce l'*ex-sistence*, le *ne cesse pas de ne pas s'écrire*, le réel de la structure. Alors que le *symptôme* dans le champ du langage c'est une métaphore qui contient un message venu de l'Autre, de l'autre scène, de l'inconscient, le *sinthome* dans le champ de la jouissance est défini par Lacan comme la *letter a litter* – lettre-reste-déchet – qui ne dit rien pour à personne, ce n'est pas un message chiffré qui peut être dissolu grâce à l'interprétation ; le *sinthome* de la fin d'analyse est un chiffre de jouissance qui écrit l'irréductible de la structure. Dans la fin de l'analyse, le sujet donne pour épuisées les interprétations, s'identifie au *sinthome*, impossible d'interpréter et tâche d'accepter la manière de jouir de son inconscient, en maintenant une certaine distance de la jouissance, « en sachant y faire » avec lui.

Lacan a cherché à décrire *ce qui peut se passer à la fin de l'analyse* – au début de son enseignement, il a mis l'accent sur la traversée du fantasme ; à la fin, l'identification au *sinthome* – mais en aucun moment il a indiqué une standardisation du passage d'analysant à analyste. Le dispositif de la passe a été inventé non seulement pour authentifier la passe expérimentée dans l'analyse, mais, et spécialement, pour cueillir de nouvelles découvertes dans le singulier de chaque cas et produire un savoir sur ce passage.

Traduction de Cícero Oliveira
Révision de Dominique Fingermann

¹²⁸ Jacques Lacan. *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre* (1976-1977). Paris, inédit, Leçon I du 16/11/1976.

La tâche essentielle

Trinidad Sanchez-Biezma de Lander

Nous pouvons convenir après avoir jeté un coup d'œil au mouvement psychanalytique, qu'après Freud la psychanalyse, d'une part, semble rebelle à l'institutionnalisation et de l'autre part, il faut un parcours, pour arriver à être analyste, qu'a besoin du concours de plusieurs. Mais nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas d'analystes et non plus de la psychanalyse sans institution.

Toute institution psychanalytique se questionne sur les procédures de la sélection, sur les modalités de l'enseignement à donner, sur ce qui prépare à quelqu'un à être analyste. Ici et là on déplore l'immobilisme qui règne et il y a des appels à la créativité et à l'invention. Nous nous posons constamment des questions : pourquoi les esprits curieux, pourquoi les jeunes investigateurs qui veulent apprendre quelque chose de nouveau (Comme Freud disait de lui-même) ne viennent pas chez nous ? *Et qu'est-ce qu'enseigner la Psychanalyse aujourd'hui ? Quand enseigne-t-on la - de la - Psychanalyse ? Est-ce dans nos cours, nos conférences, nos séminaires, nos communications, nos exposés, ou plutôt dans nos contrôles, voire dans les cures que nous dirigeons ?* (S. Askofare 2009).

Lacan dit qu'une institution n'est pas analytique parce qu'elle a des didacticiens qui font de la didactique entre ses membres mais parce que des analyses didactiques y ont lieu et que justement la tâche essentielle de l'institution est d'éclaircir et de dire comment et de quelle façon ces analyses sont arrivés à la fin.

Tâche essentielle pour que dans son sein, des analyses aient lieu et qu'ils soient didactiques, la seule façon de pouvoir situer la psychanalyse vis-à-vis de l'ordre des sciences, mais aussi, pour que les vieilles structures hiérarchiques puissent être remplacées, par des autres structures dont le fonctionnement soit centré autour d'éclairer ce qui se produit dans le cours d'une analyse, surtout dans la transition d'analysant à l'analyste.

Faire École où la transmission est en jeu, veut dire produire un discours de la psychanalyse dans la psychanalyse. Ce qui fait École n'est pas ce que l'École produit au meilleur style universitaire, c'est à dire, ce n'est pas cela qui est répété parce qu'elle est fascinée, ce n'est pas non plus ce matériel que l'obture parce qu'elle est séduite et que comme la mode change chaque saison. Ce qui fait École est la transmission de ce qui est fait dans l'École, c'est cela son destin.

Nous savons que, pour exercer la psychanalyse, il faut passer par l'expérience. L'analyse entrelace un chemin, un parcours nécessaire à passer pour que, celui qui est entré comme analysant sorte comme analyste (pas-tous). Un parcours défini par le fait que dans son moment un désir naît : de reprendre au niveau de l'inconscient de l'autre, l'expérience réalisée avec son propre inconscient. *Et ainsi le désir du psychanalyste est-il ce lieu dont on est hors sans y penser, mais où se retrouver, c'est en être sorti pour de bon, soit cette sortie ne l'avoir prise que comme entrée, encore n'est-ce pas n'importe laquelle, puisque c'est la voie du psychanalysant.* (J.Lacan 1967).

Parce que quelle autre chose peut-on transmettre sinon le témoignage d'un désir ancré dans une expérience. Ce que l'acte de la transmission met dans le tapis ce n'est pas un manque de considération mais un désir, ce n'est pas une transgression mais ce conflit permanent entre la loi et la vie, sur ce que Kant a écrit, et qui fait de l'homme un

sujet éthique. Ce qui est transmis c'est quelque chose qui n'est pas parole, c'est cette singularité de la parole c'est-à-dire sur ce qu'elle est fondée et que à la fois est indicible

Tandis que Freud soutient une série de questions sur le caractère interminable de l'analyse, et il même formule la nécessité de que ceux qui s'occupent de la pratique psychanalytique le recommencent, Lacan au contraire se décide à concevoir l'expérience comme un itinéraire qu'arrive à sa fin, une fin pas arbitraire et extérieure à l'expérience même, qu'est le résultat d'elle-même, dans une conjoncture que la dite expérience doit permettre de localiser, et même de transmettre. Une fin que ne se résout pas à une totalité que se réalise à elle-même

La condition de survie de la psychanalyse et la garantie que l'École ne se convertit pas en un conservatoire dépend de la capacité de la transmission. Transmission que cristallise dans les jointures de l'impossible d'analyser, Lacan, là, invente la passe, le dispositif que mobilise dans le sujet en jeu le juste désir, dans le point où l'amour ne soutient plus l'impossible qu'insiste au-delà. Au-delà du mur de l'amour, il y a seulement le réel. Il s'agit de comment se risquer, de la bonne façon, pour qu'il y ait l'analyste, cela est le pari.

La formation des analystes ne requiert pas une organisation où les différences disparaissent entre les fonctions ou les responsabilités à la charge des uns et des autres. Il faut une organisation, je ne dirai pas *où ça parle*, mais où le sujet peut parler quand il est considéré advenir *là où cela était*. Donc il n'y a pas de formation psychanalytique possible, si l'institution ne cède pas la parole à qui veut la prendre pour raconter sa naissance à partir de ce qu'il était sans le savoir. Par cette raison et non par d'autres raisons Lacan invente la passe. Le dispositif que permet de ne pas fixer le savoir comme une doctrine, en plus de permettre que les inventions de l'inconscient se déploient; et *de permettre de témoigner à chaque qui de la vérité menteuse, en laissant aux cartels la tâche de reconnaître les conditions de possibilité de l'acte analytique que le passant de peut énoncer en termes de vérité.* (C. Soler 2009)

Faire école ne doit pas se confondre alors avec le prosélytisme. Cet appel à l'autre n'est pas dirigé à le convaincre, ni à l'affilier à une cause, mais à lui solliciter sa singularité pour arracher au réel une tranche de savoir supplémentaire.

Traducción de Matilde Pelegrí

BIBLIOGRAPHIE

ASKOFARE, S. 2009. Enseignements de la Psychanalyse. Quelles visées? Quels effets? Wunsch 8.

LACAN, J. 1967. Discours à l'EFPP. Annuaire de l'École.

SOLER, C 2009. Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ? Wunsch 8.

LES PASSEURS

Un prêt

Carmelo Sierra López

En essayant de parler de mon expérience comme passeur dans le dispositif de la passe, je me trouve dans le besoin d'avoir à transcender le particulier de chaque cas et chercher, s'il était possible, quelque dénominateur commun auquel me référer comme élément de base de l'expérience traitée comme un tout.

Être comme sujet à ce moment de la passe clinique, conformément à ce qui est écrit, c'est ce qui permet à l'analyste de proposer à son analysant comme passeur d'un autre sujet qui est décidé de rendre compte (témoigner) de son expérience de changement, de laquelle s'est produit comme effet un désir inédit qui est le désir de l'analyste. Ma question, dès le début, était pourquoi un sujet dans le transit de sa passe clinique doit être mieux qualifié pour la transmission de ce témoignage qu'un autre, possiblement mieux doté et préparé des connaissances sur la doctrine psychanalytique et le savoir référentielle

À cause du moment où je me trouvais comme analysant, avoir été proposé comme passeur, fut pour moi une claire interprétation surprise qui me transporta, comme sujet, à un autre espace différent de celui dont j'avais conscience. Là où j'étais nommé c'était un endroit duquel il semblait que je voulais me cacher, on me convoquait à une fonction différente à la programmation que j'avais pour moi. Tout arriva très vite avec le premier appel. Si entre l'instant de voir et le moment de conclure s'est résolu sans le temps de comprendre, qui a conclu pour moi ? Ce fut un acte. Une réponse en acte qui avait derrière toute la logique déployée au cours des années d'analyse en décidant d'accepter passer par l'expérience. Cela fonctionnait malgré que je voulais être fuyant et je pensais, et je me réjouis de cette constatation empirique. J'ai pris confiance en l'impressionnabilité d'une connaissance sensible qui ne se laissait pas intimider par la dure barrière du rideau fantasmatique. Je pensai que, si depuis les textes fondateurs et après le passage du temps d'autres expériences, on insistait à mettre l'accent à ce moment structurel de la cure du passeur, c'était parce que le témoignage, il ne fallait pas le lire, à partir de la doctrine, il s'agirait, en bref, d'une écoute sur le parcours, comportement et avatars du sujet passant, c'est-à-dire, de ce que d'une certaine manière laisse une marque sensible au-delà de la connaissance. Quelque chose qui affecte si on se trouve à cette place; peu protégé par les significations fantasmiques, et plus ouvert à l'émergeant hors sens. Cette condition permettrait cette sensibilisation à la percussion du réel qui ne se laisse pas appréhender dans le symbolique.

Dans chaque cas que j'ai écouté, un élément qui m'est apparu et s'inscrit comme fondamental dans ma considération, qui se réveilla et contribua, sans doute, à l'affinement et attention dans l'écoute, c'était la vivacité et la conviction manifeste dans le passant. Vivacité et conviction pas dans le formel du récit, sinon dans la décision avec laquelle se présentait et misait pour l'expérience de témoigner. L'historification de l'expérience analytique, la logique et les points d'articulation signifiants, les moments de passe et amélioration clinique, ou quel avait été son symptôme, même de rendre compte de certaines expériences de déréliction fantasmatique, tout cela fut sans doute plus convenant, il est su y il est dit, mais ce qui m'intéressa et suscita mon attention, depuis le début, c'était cette impression que j'avais que quelque chose de plus passait en traversant cette trame signifiante. Je me demandai ce que c'était, et comment nous pourrions percevoir le réel qui était en jeu dans l'expérience quand par définition nous ne le savons pas formellement.

La première écoute des récits, s'avère être le plus intéressant, car c'est là que le corps se déploie, vivant ou cadavérique, du texte qui doit parler. La voix du dire qui traverse la composition formel, même l'harmonie qui se laisse percevoir, c'est l'expression de ce qu'on ne peut pas saisir dans le dit, même s'il est sans rapport avec lui, c'est-à-dire, il a des connexions avec le matériel signifiant, mais il ne s'épuise pas dans le sens signifié. C'est l'expression du pas – tout, comme pourrait être, me semble-t-il, la beauté pour qui la perçoit, comme produit affectif de l'œuvre d'art qui la suscite. Quelque chose en rapport avec elle mais détaché d'elle.

Avec la singularité de chaque témoignage, je me faisais un pronostique pour moi, qui n'était pas toujours d'accord avec la décision prise par le Cartel, et même si ça n'était pas spécialement étonnant ni significatif, il me poussa à refaire le parcours du procès, la consistance et le sens du récit, et je pût vérifier, que là, entre l'écouté, les notes prises, et ce que finalement se détacha dans le Cartel, il y avait plusieurs désajustements, des oublies, des erreurs, même de lapsus, où il me sembla qu'il n'était pas possible d'obvier la présence du travail du réel en jeu. C'était des émergences ou de surgissements du vide, qui comportaient une part structural du récit et qui appelaient à une certaine mobilisation du parcours signifiant étroitement lié à lui. Des phénomènes de la faille singulière qui anime chaque cas. Ce manque qui donne l'incomplétude et qui permet des versions toujours fragmentées, ouvre aussi le champ à une vérité mutilée que le sujet seulement peut reconnaître en la lisant dans ce qui se détache de ses dits.

Dès ce point de vue qui échappe, dans une certaine mesure, au mathème signifiant, je me posai cette réflexion sur mon expérience de passeur, et si je mets l'accent sur ces éléments de formalisation difficile, c'est parce que je crois que ce qui arrive et permet de localiser dans le témoignage l'inédit du désir de l'analyste, a quelque lien avec l'expression artistique, dans sa capacité à connecter avec le réel. Pourtant je ne prétends pas de parler d'expériences ineffables. J'insiste, si on ne fait pas un témoignage transmissible selon la logique formel de la doxa, la vivacité qui doit l'animer court le grave danger de se défaire en des narrations cadavériques, où la vérité apparaît avec la nette apparence menteuse.

Je considère aussi, au fil de ce développement, qu'en outre d'avoir cette position subjective, d'être là dans son parcours analytique, le passeur doit être poussé par la curiosité et un certain désir «d'expérience». Pas tout sujet en analyse n'éprouve pas cette curiosité pour constater et expérimenter la consistance de la théorie et l'efficacité des dispositifs de transmission. Il me semble que la possibilité de porter ce que du réel a été imprégné dans la sensibilité du passeur, et qui doit déposer dans les membres du

Cartel, est, dans une grande mesure marquée par cette curiosité que, finalement civilisé, ce n'est pas autre chose que le désir de savoir.

Toute cette expérience fut pour moi très stimulante, et il eût pour moi de clairs effets bénéfiques en rapport non seulement à mon analyse, mais sur tout, dans mon orientation pour travailler avec des collègues dans les groupes et dans les institutions.

Depuis cette participation dans le dispositif, s'installa progressivement ce qui serait un transfert de travail, en me sentant concerné par une cause pour laquelle j'en ai été en train de travailler depuis quelques années, sans oser assumer le risque de division que ça impliquait. Cette conviction et perspective du travail analytique m'articule avec mes pairs et me donne une place que fait série avec les autres.

Le passeur vu depuis le Cartel de la passe

Clotilde Pascual

Nous savons que dans le dispositif du Cartel de la Passe, fondé par Lacan, la figure et le rôle du passeur sont cruciales. Le choix du passeur par son analyste (AME) c'est un acte de l'analyste qui dans son intervention signale que l'analysant nommé passeur se trouve lui-même dans un moment de passe. Et c'est pour se trouver dans ce moment de passe qu'il peut écouter le témoignage d'un passant qu'à son tour veut donner témoignage d'un virage au désir d'analyste dans son analyse et que pourtant il se trouve dans le moment de passage d'analysant à analyste. Comme Lacan dit dans le point V des *Comptes Rendus*, « l'acte psychanalytique nous le supposons du moment électif où le psychanalysant passe à psychanalyste ».

Alors, nommer passeur c'est un moment constituant pour l'analysant ainsi nommé et c'est souligner l'intervention d'un analyste (AME). C'est un moment de virage et d'effet d'interprétation. C'est, comme Trinidad Sanchez de Lander nous dit dans son texte dans Wunsch n° 10, essayer de répondre à la question : « Quel type de sujet peut surgir qui possède la capacité d'écouter une voix que en étant porteuse d'un savoir, c'est n'est pas le sien, que en étant porteuse d'un désir n'est pas commun ?

En effet, le passeur c'est celui qui écoute le témoignage du passant et le fait « passer » au Cartel de la Passe qui doit « recueillir » ce témoignage depuis le filtre du passeur et conclure si on a trouvé dans l'historisation du passant, un passage au désir de l'analyste et une répercussion de ce désir par rapport à sa pratique clinique et à sa vie personnel.

Maintenant je veux essayer de situer quelques observations depuis le Cartel de la Passe, plus concrètement depuis la position comme membre d'un Cartel de la Passe dans le période 2008-2010 où on a écouté six passes, et d'avoir déjà traité sur ce sujet dans un texte dans le même Wunsch que j'ai cité auparavant, le Wunsch 10.

La première chose c'est constater que les passeurs écoutés donnaient à voir qu'en effet ils avaient été capables d'écouter un témoignage que portait un savoir que n'était pas le sien et que ils essayaient de le faire passer comme un texte, par rapport auquel ils cernaient ce que le passant avait présenté comme discours propre et comme style de passe. Ces deux points ils me semblent essentiels pour rendre compte du fait qu'ils n'avaient pas écouté au passant depuis la position d'analyste, mais dans celle de « témoin » d'un témoignage qu'ils essayaient de transmettre le plus fidèlement possible.

Dans la grande partie des témoignages écoutés le passeur s'effaçait comme sujet pour que le témoignage puisse être le plus fidèle possible. Mais dans des autres cas, très peu des fois, le passeur voulait dire beaucoup du matériel du témoignage pour compenser l'impossible à cerner comme effet de « passe », de ce moment de virage au désir de l'analyste. Par rapport à pouvoir dire beaucoup, le passeur avait entendu au passant pendant beaucoup d'heures et le Cartel s'est surpris par ce temps employé que constatait « l'impasse » du témoignage et la difficulté du passeur pour accepter cette « impasse ». De ce fait, le Cartel dans son ensemble a pensé que le témoignage du passeur autour du passant ne devait pas excéder –si cela est possible– d'une heure, même en tenant compte du fait que chaque passe est singulière et que des fois c'est nécessaire d'élargir un peu plus le temps ou écouter deux fois le même passeur comme cela s'est fait dans ce Cartel.

Dans l'autre extrême, ils se trouvaient les passeurs qui faisaient l'exposition beaucoup plus brève, pour se protéger de ne pas glisser des interprétations ou de se

laisser aller par sa propre subjectivité. De la même façon, ils remplissaient cette fonction avec les notes qu'ils prenaient et portaient dans le Cartel, mais que presque toujours et à fur et à mesure que le témoignage se consolidait elles étaient laissées de côté ou prises pour des dates précises seulement.

Les membres du Cartel de son côté, avaient un rôle actif par rapport à questionner sur les points qui ne restaient très claires, ou en faisant un deuxième entretien avec le même passeur pour reprendre ces points confus dans la première exposition ou qu' étaient très différents du témoignage de l'autre passeur qui témoignait autour du même passant.

Dans cette écoute des deux passeurs on vérifiait l'important d'écouter deux passeurs pour un même témoignage, pour les nuances différents qui peuvent surgir et parce que dans l'écoute d'un deuxième passeur on pouvait conclure sur quelque chose déjà écouté une première fois avec le passeur antérieur, et discerner si les effets imaginaires de l'écoute n'avaient pas empêché de mieux placer les moments de passe du passant.

De tout cela, on déduit que pour le Cartel de la Passe c'est crucial ce que le passeur peut transmettre avec l'objectif de pouvoir élucider de nommer ou non AE au passant. Le passeur c'est la « plaque sensible » de la passe, comme nous disait Lacan, mais on a besoin bien sûr, que le Cartel de la Passe, c'est à dire les membres de ce Cartel puissent être au niveau qu'on leur demande, à savoir qu'ils peuvent écouter et arriver à une conclusion sans que les effets imaginaires ou de fixation a une doxa théorique empêchent qu'on tient compte de plus important, le passage à un désir d'analyste, avec ce que ça comporte. Mais c'évident qu'il y a une contingence, déjà traitée dans beaucoup des textes, les variables que tous les discours portent avec soi, qu'empêchent qu'il y a une passe idéal et que une non nomination de AE n'implique pas qu'il n'a pas eu des moments de passe, mais que le passeur ou le Cartel n'ont pas pu/su les écouter, parce que il n'y a pas de transmission idéal non plus.

C'est précisément de cette procédure de la passe, pas idéal, que nous pouvons penser qu'elle est en vigueur, dans sa fonction de « rappel » de l'acte analytique, qui tend à l'oubli ou à l'horreur de l'acte comme défense devant ce qui ne peut pas s'établir à priori, soit dans l'analyse, où une interprétation a son effet « après coup », soit dans la passe même, et ses effets dans tous les membres impliqués, mais bien sûr, surtout dans le passant qui a donné son témoignage, soit nommé AE ou pas.

BIBLIOGRAPHIE :

LACAN, J. : Comptes rendus. Ornicar n° 29. Point V. 1967

WUNSCH n° 10 : Contribution des Cartels de la Passe, 2008-2010. Cartel n° 2. Observations sur le passeur et ses répliques : Danièle Silvestre, Clotilde Pascual, Trinidad Sanchez- Biezma de Lander.

Traduction de Clotilde Pascual

Ce qui peut se passer

Emilia Malkorra Arsuaga

Lacan ne cherchait pas à ce que le passeur, dans sa fonction, prenne position en tant qu'analyste -ce qui était arrivé dans certains cas - ni à ce que le passant parle au passeur comme un analyste expérimenté. Il conseillait d'ailleurs de recruter les passeurs parmi les nouveaux venus.

D'une part, parce que l'on ne parle pas à un passeur (analysant) comme l'on parle à un analyste expérimenté. D'autre part, il ne cherchait pas à ce que le passeur ait une maîtrise de la théorie ni que le témoignage du passant soit une exposition de savoirs textuels.

En plus, la transmission indirecte –par l'interposition du passeur- introduit une certaine correction à l'effet d'aliénation du discours de l'Autre: « *nous voyons dans de nombreux cas, une tendance des passants à parler la doxa du moment...Les passeurs sont généralement assez réfractaires à ce discours parce qu'ils sont analysants et ils ne reçoivent pas les bouts de discours préfabriqué dans l'intention d'avoir quelque chose d'authentique..* »¹²⁹

Le savoir est du côté du passant, et le savoir qu'on attend soit transmis au dispositif, est lié à ce qui lui a permis d'être analyste. Lisons ce que dit Lacan. Il s'agit de savoir... « *Pourquoi quelqu'un prend ce risque, ce risque fou, enfin, de devenir ce qu'est cet objet, ce qu'est cet objet en tant qu'il ne représente en fin de compte rien d'autre qu'un certain nombre d'énigmes polarisées, celles qui sont, pour ceux qui parlent, celles qui se présentent dans ces grandes fonctions qui ne sont d'ailleurs pas sans être profondément liées au corps, à savoir le sein nourricier, à savoir le déchet, le rejet, la merde, pour l'appeler par son nom, ou encore ces choses qui, pour avoir un aspect plus noble, sont strictement du même niveau, je veux dire le regard et la voix* »¹³⁰

Il s'agit d'attraper quelque chose du désir de l'analyste, dans la singularité de chaque passant.

Le passeur met en jeu sa destitution subjective au service de la transmission. On attend de lui qu'il puisse offrir un lieu vide où pouvoir loger le témoignage du passant et le transmettre. La seule manière qu'a le passant de ne pas être un élément polluant est justement de ne pas être.

Dans la proposition du 9 octobre 1967, Lacan nous dit que le passeur est la passe. Comment comprendre cette idée d'« être la passe » ?

Lisons la citation : « *D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui, qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera* »¹³¹

En lisant cette citation, il semble évident que Lacan met en rapport le désêtre avec le passeur. Cependant, deux mois plus tard, dans le « *Discours à l'E.F.P. du 6 décembre 1967* », il est surpris par le fait que le terme *désêtre* de la citation précédente

¹²⁹ Colette Soler. en « *Debates sobre el pase* » Madrid. 10 Junio 1991. Colegio de Psicoanálisis de Madrid.

¹³⁰ Jacques Lacan. dans « *Séance de travail sur la Passe* » 3/11/73. Congrès de L'EFP. Nov. 1973. Publiée dans les « *Lettres de L'EFP* » n° 15 juin. 1975.

¹³¹ Jacques Lacan. Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. Autres écrits. Éditions du Seuil. Paris. Page 255

soit compris comme attribué au passeur. Dans le « *Discours...* » Lacan nous dit:

« ...terme à assigner à chaque psychanalyse, et dont je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches depuis ma proposition, comme attribué à celui qui en porte le coup, de n'être dans la passe à connoter que d'une destitution subjective: le psychanalysant » et il ajoute:

« ... c'est de faire entendre que ce n'est pas elle (la destitution subjective) qui fait désêtre, être plutôt, singulièrement et fort... » « Rien à faire avec le désêtre dont c'est la question de savoir comment la passe peut l'affronter à s'affubler d'un idéal dont le désêtre s'est découvert, précisément de ce que l'analyste ne supporte plus le transfert du savoir à lui supposé »¹³²

Nous pouvons alors comprendre que le passeur offre au dispositif sa destitution subjective pour être la passe alors qu'il exerce sa fonction? La destitution subjective serait du côté du passeur et le désêtre du côté du passant?

Il se trouve ici qu'il n'est pas facile de discerner quand est-ce qu'il fait référence au passant et quand est-ce qu'il fait référence au passeur. En ce qui concerne le texte : « *Note sur le choix des passeurs* » (J. Lacan 1974), Guy Clastres signalait que la propre structure du texte est une structure moebienne. Quelquefois il semblerait qu'il parle du passeur et d'autres du passant. Ceci sert à rendre compte de quelque chose. Même si les fonctions sont bien clarifiées, quelque chose doit se passer au-delà de ce que chacun connaît. Quelque chose peut se passer.

La position du passeur qui « ne sait pas » est loin d'être passive. Le savoir inconscient acquis lors de son analyse doit lui permettre de mettre en jeu son désir pour que quelque chose se passe. Reprenons Guy Clastres: « *le passeur doit pouvoir faire accoucher le passant de sa vérité vis-à-vis a ce point* »¹³³ - en se référant au désir de l'analyste- même si, comme dit Lacan: « *N'importe qui ne saurait en interroger l'autre, même à en être lui-même saisi* »¹³⁴

Je lis l'interprétation que donne Guy Clastres sur cette dernière phrase: « *Bien qu'un passeur, à partir de l'expérience analytique, soit attrapé par une question, la question de la vérité qu'interroge au savoir, ce n'est pas certain qu'il puisse interroger de manière valable le passant quant à ce qui l'a poussé à devenir psychanalyste* »¹³⁵.

Quelque chose se passe pour celui qui participe dans le dispositif, bien que ce ne soit pas toujours ce qu'on attend. C'est ce qui peut se passer.

Traduction de Carmen Fdez. Olivan et Emilia Malkorra

¹³² Jacques Lacan. *Discours à l'EFP du 6 décembre 1967. Autres écrits.* Éditions du Seuil. Paris. Page 273.

¹³³ Guy Clastres. En « *Debates sobre el pase* » *Comentarios al texto de J. Lacan « Note sur le choix des passeurs ».* Madrid. 5 Abril 1992. Colegio de Psicoanálisis de Madrid.

¹³⁴ Jacques Lacan. « *Notes sur le choix des passeurs* ». 1974

¹³⁵ Guy Clastres. op.cit.

Position du passeur, suite

Martine Menès

Je terminais ma courte et trop rapide contribution dans Wunch 10 par : 'à suivre'. J'en trouve ici l'occasion, et l'occasion de corriger une erreur de lecture de la très difficile « Note sur le choix des passeurs » de 1974 où Lacan semble définir le passant pour parler du passeur. L'un est dans la passe, l'autre est la passe, d'où les glissements, non impossibles, de l'un à l'autre.

Ma question, à partir de mon unique expérience de participation à un cartel de la passe concernait, et elle me concerne toujours en tant qu'A.M.E, la désignation des passeurs. Lacan déclare à plusieurs reprises, même si c'est de façon différente, que le choix des passeurs ressort de la responsabilité de l'analyste qui les propose. Il ne faudrait pas qu'une telle responsabilité n'engendre qu'inhibition et abstention. D'où mon intérêt pour tenter de repérer ce qui fait un passeur. Comment savoir ? Deux moyens :

- 1 L'apprentissage tiré de la pratique des passeurs, soit de ceux que j'ai entendus directement, soit de ceux qui ont témoigné par écrit de leur expérience
- 2 Le recours aux textes de Lacan qui donne un certain nombre d'indications, parfois très précises.

D'abord, le passeur est la passe écrit-il dans sa *Proposition* du 9 octobre 1967. C'est une première indication. Il est la passe, il ne la fait pas, d'ailleurs il n'a rien demandé, il est désigné par son analyste sans en être prévenu, d'après les dernières indications de Lacan qui a changé d'avis à ce propos.

S'il n'est pas aisé de repérer ce qu'est 'être la passe', il est relativement aisé, dans les témoignages, de repérer lorsque le passeur ne l'est pas parce qu'il 'est', dans une autre position, imaginaire, que ce soit :

- l'identification à un analyste, interprétant la parole du passant, relançant sur d'autres associations. Un des effets remarqué est la production de rêves transférentiels, pourrais-je dire, du passant en cours de témoignage s'adressant au passeur. Or « ce n'est absolument pas ce que nous attendons d'eux. » dit Lacan au Congrès de La Grande Motte en 1973. Et il rajoute une nouvelle indication : « Ce que nous attendons d'eux, c'est un témoignage, c'est une transmission, une transmission d'une expérience », avec cette précision : « en tant qu'elle n'est justement pas adressée à un vieux de la vieille, à un aîné. »

Nouvelle recommandation donc : que le passeur soit un 'naïf', ce qui est loin de vouloir dire un sot puisque le naïf « retrace simplement la vérité, la nature, sans artifice et sans effort », « dit sa pensée sans détour » et finalement « ne comprend pas ce que tout le monde comprend ». Ce sont les définitions du Littré. Ne pas comprendre ce que tout le monde comprend pourrait paraître a priori un manque de lumière, mais ne serait-ce pas plutôt la capacité de se laisser éclairer différemment ? De se laisser imprimer par la lumière de l'autre, comme une plaque sensible, expression empruntée à Lacan qui l'utilise dans un autre contexte mais tout à fait exportable à la position du passeur. D'abord dans le séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud ...*, pour illustrer la première conception freudienne de l'appareil psychique. Le cartel de la passe serait le révélateur de l'image imprimée sur le passeur plaque sensible. Ensuite dans la leçon du 29.XI.1967 du séminaire non publié, « l'acte analytique », à propos de l'interprétation qui fait apparaître ce qui existe mais est jusque là invisible. « Il y a alors comme on dit quand il s'agit d'une plaque sensible, révélation. » Est-ce que ce ne serait pas une

fonction du passeur puisque le passant est la photo, il n'est pas que ses dires ?

- ou bien encore l'identification au passant. C'est peut-être ce qui provoque la prolifération de l'histoire clinique, une '*hystorisation*' à n'en plus finir où le passeur semble reconnaître les affres de sa propre insatisfaction, qui certes trouve écho, chacun étant affecté du 'manque', réel, d'avoir été conçu par le langage et par ses trous, et ce quelque soit la nature plus ou moins traumatisante des ascendants et de sa propre histoire. Le langage est toujours traumatisant.

Le risque dans ce cas de figure est qu'à traquer la pacification des symptômes et du mal-être qui les accompagnaient où le passeur trouve l'espoir de sa propre fin d'analyse, il rate l'advenue du désir de l'analyste, l'essentiel de ce qui fait l'analyste, une position inédite quant au réel qui modifie en conséquence le rapport aux symptômes et à la jouissance. Et qu'il confonde une fin d'analyse, thérapeutique de surcroît, et la passe.

- ou une place de maître, où le passeur fait d'emblée un diagnostic de structure et ne rapporte quasiment rien du témoignage, ayant décidé semble-t-il que la structure clinique repérée évacuait toute possibilité de nomination. Ou bien fournit une construction théorique complexe derrière laquelle il est très difficile de repérer le passant. Or si Lacan ne souhaitait pas comme passeurs des analysants particulièrement au fait de la doctrine, c'est précisément pour parer à la tentation systémique. La 'naïveté' cependant n'est pas suffisante à faire obstacle au dogmatisme, elle n'est qu'une condition nécessaire. Il en faut plus pour que le rideau du savoir ne vienne pas occulter l'horreur de savoir.

- ou de secrétaire enfin, place où le passeur se contente de recueillir le plus fidèlement possible les propos du passant et les restitue au plus près de l'énoncé. Le procédé ne transmet rien de plus, au mieux, qu'une histoire élucidée, une '*hystorisation*' épuisée, arrivée à son terme, avec les effets thérapeutiques qui s'en suivent, le plus souvent. Et le passeur, qui dans le fond ne s'autorise pas sa fonction, ne peut pas « reconnaître la distance entre le savoir dans sa dimension de construction aléatoire qui, d'une analyse, peut se déduire, et la part de réel qui s'en échappe pour s'y exprimer cependant », comme l'écrit Lacan dans la « Note du 8 mai 1974 ». Et encore moins la transmettre au cartel qui peut alors faire, ou non, l'hypothèse de ce rapport au réel qui « s'exprime autrement », pour avoir pu, ou non, le supposer.

Voilà pour ce qui ne fait pas un « passeur qui est la passe ». C'est d'ailleurs à s'approcher d'être la passe que bien des passeurs, dans un second temps du recueil des témoignages, abandonnent la prise de notes jusqu'à perdre les précieux papiers devenus inutiles, renoncent après tentative à « construire le cas » du passant, et s'en tiennent à ce qu'ils retiennent du texte parlé pour le restituer en voix off, si je puis dire.

« Qui est choisi ? » demande Lacan dans « Une procédure pour la passe¹³⁶ », et il répond : « Exactement celui qui y paraît propre à chacun des dits A.E. et sous sa responsabilité éventuelle. Cette propriété est simple, et à portée de son appréciation ; de ce que ce soit un psychanalysant en sa charge et de ce qu'il l'estime être dans la passe où précisément advient le désir du psychanalyste, qu'il y soit ou non en difficulté. » Etre dans la passe est un moment de fin mais Lacan va préciser dans la « Note du 8 mai 1974 » qu'il adresse à ceux qui sont susceptibles de désigner des passeurs qu'être à la fin ne fait pas le passeur : « Il ne suffit pas qu'un analyste croie avoir obtenu la fin d'une analyse pour que, de l'analysant arrivé à ce terme, lui, pour l'avoir élaboré, fasse un passeur ».

Je ne suis pas sûre de savoir lire cette première phrase qui a entraîné une difficulté de lecture sur la suite de la Note, dans le rapport au savoir qui concerne le passant et plus le

¹³⁶ Jacques Lacan. « Une procédure pour la passe », *Ornicar ?* n°37.

passer : « ... c'est que ce savoir, il lui faudra le construire avec son inconscient c'est-à-dire le savoir qu'il a trouvé, crû dans son propre, et qui ne convient peut-être pas au repérage d'autres savoirs. »

J'ai pensé que la formule, qui concerne le passant, pouvait s'appliquer au passeur, celui qu'il faut pour recueillir cette « différence » majeure entre, dans le fond, une fin d'analyse, et un passage à l'analyste. A la relire avec les autres indications de Lacan, il me semble plus clair que le moment du passeur est l'entre-deux, entre la voie analysante et l'acte analytique. Temps logique particulier, de passe précisément, où il pourrait repérer chez l'autre le tour de l'horreur de savoir tandis que lui-même en est à l'apercevoir par la porte battante devant laquelle il se tient.

Le passeur doit alors pouvoir repérer chez le passant la possibilité, non seulement de construire un savoir avec son inconscient, un savoir sur le réel impossible à supporter, mais une position particulière quant au réel qui puisse lui servir à repérer ce qu'il en est pour d'autres.

Lacan en avait déjà écrit la condition dans la « Note aux Italiens » un mois avant, en avril 1974 : l'analyste doit avoir cerné sa propre horreur de savoir, dans sa version unique à soi, inexorable mais qui mène à « s'habituer » suffisamment au réel pour repérer la façon dont un autre s'en arrange : « il doit avoir cerné la cause de son horreur de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir. Dès lors il sait être un rebut. C'est ce que l'analyse a dû lui faire au moins sentir. » Lacan rajoute un effet : « S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance » ; et plus précisément, dans la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » en mai 1976, il souligne qu'il n'y a de fin qui soit passage possible à l'analyste sans un affect particulier, qui n'est pas l'enthousiasme, lequel peut n'être qu'exaltation, mais satisfaction de fin qui témoigne d'un changement subjectif majeur, forme de consentement, au regard de la jouissance. « Il n'y a pas moyen de s'en donner les airs si on n'y est pas » dit-il dans le « Discours à l'AFP »¹³⁷, et Colette Soler dans son livre *Les affects lacaniens*¹³⁸ en fait la preuve par l'affect qu'un passeur pourrait reconnaître.

Je reviens à la position de passeur qui est la passe, car elle est connexe à celle du passant 'satisfait'. En effet, la position du passeur dépend de la façon dont il regarde la sortie, dépend donc de sa conception de la passe et de l'idée qu'il se fait de la fin de l'analyse.

Une fin d'analyse thérapeutique peut être une fin mais pas forcément un passage à l'analyste.

Une fin d'analyse épistémique peut produire un excellent théoricien mais pas forcément un analyste.

La fonction du passeur, sa responsabilité, c'est de faire passer l'autre dit-mension, écrit Lacan dans sa Note de 74, l'énonciation, le 'qu'on dise' du passant qui serre au plus juste sa position subjective quant au réel, avec la satisfaction de fin qui s'en produit. En somme le passeur qui (est la) passe récite le poème qu'est le passant, tandis que lui-même, le passeur, devient le rebut de l'expérience, quittant la scène et n'en sachant plus rien dès la fin de son témoignage.

¹³⁷ Jacques Lacan. « Discours à l'AFP », Scilicet 2/3, Seuil, p.21.

¹³⁸ Colette Soler. *Les affects lacaniens*, PUF, 2011, p. 145.

Désigner des passeurs qui soient revenus ?

Ricardo Rojas

« C'est ce que je vous proposerai tout à l'heure comme l'office à confier pour la demande du devenir analyste de l'École à certains que nous y dénommerons : passeurs (...) Ils auront chacun été choisi par un analyste de l'École, celui qui peut répondre de ce qu'ils sont en cette passe ou de ce qu'ils y soient revenus, bref, encore liés au dénouement de leur expérience personnelle ».¹³⁹

Il me semble que, dans cet aparté que j'ai choisi en exergue, Lacan nous propose trois moments logiques pour la *fin de partie* : le premier, celui où l'analyse débouche sur le temps d'être dans la passe¹⁴⁰ ; ce temps conclut à son tour, en un instant, avec la passe-Acte (le deuxième moment) ; le troisième moment serait le temps d'après cet Acte, temps qui peut aboutir ou non, en un instant, à la séparation de l'analyste.

Dans ce temps de l'après, il est clair que, pour Lacan, la passe-Acte de la passe ne se conclut pas toujours par la précipitation vers la sortie (précipitation qui elle-même impliquerait le désabonnement de l'inconscient, le détachement de l'analyste puis la production du dénouement d'une analyse : la séparation définitive de l'analyste).

Qu'est-ce qui produit le dénouement de l'expérience personnelle ?

Ceci peut être déduit du même texte de la *Proposition*, lorsque Lacan formule que « *La structure ainsi abrégée vous permet de vous faire une idée de ce qui se passe au terme de la relation du transfert, soit : quand le désir s'étant résolu qui a soutenu dans son opération le psychanalyste* »¹⁴¹. Nous voyons alors que, dans ce contexte, abrégé, résoudre, correspondent à ce que Beatriz Maya nomme avec pertinence « *la résolution de l'équation du désir de l'analyste* »¹⁴² ; ceci suppose – si nous suivons Lacan – la précipitation d'une série de conséquences parmi lesquelles se trouve la fin de la relation du transfert qui conduit au *dénouement* final.

J'essaie aujourd'hui de préciser davantage la phrase d'un des cartels de la passe : « *la passe n'est pas la fin* »¹⁴³. La passe n'est pas à confondre avec le *dénouement* car le *dénouement* n'est qu'un moment de la passe. Cela voudrait dire alors que le cartel de la passe ne peut sanctionner l'existence d'un A.E. simplement parce qu'il a fait la passe ; le cartel doit aussi tenir en compte *la résolution de l'équation du désir de l'analyste* qui correspondrait à la passe-Acte¹⁴⁴ et donc à la précipitation vers la sortie, comme pour les

¹³⁹ Jacques Lacan. *La Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*. In Les textes fondateurs, Répertoire de l'IF-EPFCL 2008-2010 p. 256. (Autres Ecrits, Seuil, Paris 2001, p. 255).

¹⁴⁰ Il me semble qu'il faut inclure dans le mot passe les trois significations qui y résonnent : 1. comme passage 2. comme un temps de la fin de l'analyse, avec ses différents moments 3. comme dispositif.

¹⁴¹ *Ibid*, p. 253. (*Ibid*, p. 252).

¹⁴² Beatriz Maya. *¿Qué es el deseo del analista ?* Apparue sur la page web du site du VI Rendez-vous de l'IF-EPFCL, Bibliothèque de la passe. www.vencontro-fepfcl.com.br/textos/bibpasse/Que_es_el_deseo_del_analista_Beatriz_Maya.pdf. Travail présenté dans l'espace-Ecole du Forum de Medellín, septembre 2004.

¹⁴³ Je vous renvoie ici aux traces du débat soutenu avec Patrick Barillot, débat auquel je pense faire un pas de plus dans ce texte. Cf. Rojas, R. *El pase en la enseñanza de Lacan no es sin final*, in *Lo que pasa en el pase No. 1*, EPFCL-ALN, Medellín, Septembre 2010, p.67-84.

¹⁴⁴ Certains ont appelé ce moment la passe *clinique*, qui implique le passage de l'analysant à l'analyste -

prisonniers.

Ceci a émergé des témoignages de deux passants de notre Ecole qui, par un effet de rétroaction du dispositif de la passe, après avoir fait leurs témoignages et se trouvant encore en analyse, se sont précipités, dans la hâte, au *dénouement* de leur expérience personnelle < séparation définitive de l'analyste > juste avant d'être nommés. (Ils n'ont pas attendu que *La Garantie* oriente leur décision, c'est par effet rétroactif que le *dénouement* a été précipité). De son côté, le cartel de la passe avait fait le pari suivant : *la résolution de l'équation du désir de l'analyste* qu'ils avaient repérée ne pouvait avoir d'autre *dénouement* que la séparation définitive de l'analyste.

Nous assistons ainsi à deux variétés de sortie avec un élément commun dans la façon dont ces passants se détachent de leur expérience personnelle ; c'est très intéressant comme effet rétroactif de la passe. (Un secrétaire de la passe ne devrait donc pas s'interposer à une demande de passe alors que le candidat est toujours en analyse ; permettre le pari implique qu'aucune doxa préalable ne s'interpose. En ayant soutenu cette expérience, nous nous enrichissons aujourd'hui des enseignements que ces passes ont fourni).

La résolution de l'équation du désir de l'analyste est un choix, celui que nous pourrions appeler le *choix de la fin*¹⁴⁵. Lacan le dit, juste après la phrase dernièrement citée : « *il n'a plus envie à la fin d'en lever l'option* »¹⁴⁶. De quelle option s'agit-il ? Si l'analysant a résolu l'équation du désir de l'analyste, il se peut qu'il fasse le choix de ne plus faire usage de la clause de renouvellement du contrat passé avec l'analyste ; il choisit alors de ne plus continuer à être abonné à l'inconscient, ce qui le mène au « terme de la relation d'objet » qui le précipite à son tour vers la sortie.

Mais l'analysant peut aussi buter sur une autre possibilité : faire demi-tour devant la passe-Acte, revenir au début, rester dans cet instant de la passe où il doit de nouveau affronter deux options : être ou ne pas être relié à l'analyste.

S'il continue à être relié à l'analyste, il aura alors la possibilité d'être désigné passeur par celui-ci (s'il est en analyse avec un A.M.E., c'est ainsi dans notre Ecole). Et quel est le sort de ceux qui ne sont plus reliés et qui ne sont pas revenus en analyse ? J'en déduis qu'il y aurait chez eux quelque chose de non résolu par rapport au transfert. Sont-ils toujours dans le deuil, sans la possibilité de continuer à travailler dans l'analyse ?

Avec cette indication que les passeurs doivent encore être reliés à l'analyste, Lacan semble nous prévenir des risques éventuels qui troubleraient la fonction de passeur. Il se peut que, dans notre Ecole, certains passeurs détachés de leur analyste aient exercé cette fonction (et probablement l'ont-ils fait correctement – nous attendons des témoignages en ce sens) mais j'insiste qu'avec cette indication, ainsi que celle de ne pas informer les passeurs, Lacan nous signale que, dans la mesure du possible, des risques sont à éviter car il s'agit bien de deux choses distinctes.

Finalement, qu'est-ce qui fait qu'une personne qui se trouve dans l'instant où il a devant lui tous les éléments nécessaires pour la résolution de l'équation de la fonction du désir de l'analyste décide de faire marche arrière ?

Il me semble que Lacan nous donne une réponse dans la même *Proposition*, lorsqu'il énonce qu'à ce moment-là, c'est « *le louche refus : Verleugnung ?* »¹⁴⁷ qui est responsable de la marche arrière « horreur de savoir ».

non pas l'analyste sur son fauteuil, s'autorisant - mais l'apparition du dégagement de la fonction de l'analyste dans l'équation du désir de l'analyste. Je vous renvoie de nouveau à l'article de Beatriz Maya.

¹⁴⁵ Cf. Rojas, R. *A escolha do final*, *Revista Stylus No. 12*, Rio de Janeiro, avril 2006, p. 73-80.

¹⁴⁶ Jacques Lacan. *La Proposition... op. cit.* p. 253. (*Ibid*, p. 252).

¹⁴⁷ Jacques Lacan. *La Proposition... op. cit.* p. 254. (*Ibid*, p. 253).

Comment dépasser *le louche refus* qui affecte non seulement les analysants mais qui peut aussi jeter un voile du côté de l'École, des ses cartels, des cartellisans membres du cartel de la passe ?

En faisant marche arrière, on continue à appartenir à la passe puisqu'on continue à y être, c'est ce que Lacan nous dit dans la *Proposition*. Mais, est-ce que l'analyse (ou la reprise de l'analyse) servira à quelque chose pour ceux qui ont fait marche arrière ? Est-ce que la fin maniaco-dépressive du deuil « *décrite par notre Balint comme le dernier cri...* »¹⁴⁸ et qui *finit par s'achever*¹⁴⁹ ou passer - correspondrait alors à « ... *l'identification du psychanalysant à son guide* »¹⁵⁰ ?

Cette fin est-elle suffisante ? Faudra-t-il une contingence à l'intérieur ou en dehors de l'analyse pour la dépasser ? Quels effets de refus produit cette *Verleugnung* dans les analyses et dans l'École ?

Il me semble qu'avec le dispositif de la passe, le pari de Lacan était de recueillir et d'interroger toutes ces *varités*¹⁵¹ des fins d'analyse, qu'il en espérait « *une accumulation d'expérience* » surgie des témoignages grâce à l'offre de la passe. Il attendait sans doute aussi que ces témoignages conduisent à « une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés »¹⁵² de la part des membres du cartel de la passe, des passeurs, des passants et de tous ceux qui se sentent concernés par le cœur de l'École qu'est la passe.

Traduction de Vicky Estevez

¹⁴⁸ Jacques Lacan. *La Proposition...* op. cit. p. 254. (*Ibid*, p. 253).

¹⁴⁹ Jacques Lacan. *L'étourdit*. In *Autres Ecrits*, p.487.

¹⁵⁰ Jacques Lacan. *La Proposition...* op. cit. p.254. (*Ibid*, p. 253)

¹⁵¹ Néologisme lacanien, entre variété et vérité.

¹⁵² Jacques Lacan *La Proposition...* op. cit. p. 256. (*Ibid*, p. 255).

La plaque sensible: support d'une écriture

Rosa Roca

La chambre noire était connue dès le S.V av. C et on a découvert dans le siècle XVII que les sels d'argent (plaque sensible) pouvaient être noircis par l'effet de la lumière, mais c'est au siècle XIX que Fox Talbot et Daguerre ont pu combiner les deux connaissances et donner naissance à ce que Herschel a appelé photographie, mettant l'accent sur ce qu'il y d'écriture dans la photographie : graphie de la lumière. La plaque sensible est le support d'une écriture, l'écriture des images projetées par la lumière au fond de la chambre.

On capte une image dans la chambre noire mais cela n'est pas suffisant pour son écriture. Il faut situer là la plaque sensible que répond avec sa sensibilité.

Ainsi, quand Lacan se réfère au passeur comme plaque sensible, il souligne la dimension d'écriture du passeur. Du même que la plaque sensible, le passeur transporte ce qui est écrit du témoignage du passant dans sa sensibilité de plaque. Tout cela il doit le passer au cartel. Si quelque chose du dire du passant peut s'écrire, c'est grâce à la place que le passeur occupe dans le dispositif de la Passe.

Dès qu'il y a des sociétés de la psychanalyse il y a des processus de recrutement des candidates analystes lesquels participent des lois de la compétence avec lesquelles fonctionnent les groups. Quand Lacan propose la Passe comme le dispositif de garantie de l'Ecole pour donner témoignage de la fin de l'analyse que conduit au passage d'analysant à analyste, il ne propose pas une manière quelconque de recrutement des Analystes de l'Ecole. La Passe non seulement est l'instrument de garantie dans la nomination des AE, mais encore le dispositif a été pensé pour faire avancer la psychanalyse dans la résolution de ses problèmes cruciaux. Lacan nous dit que la Passe n'est pas semblable à l'analyse car son but est d'isoler tout ce qui concerne au discours analytique et sa particularité est en accord avec la particularité de ce discours là. Avec cela je comprends que dans le lieu de production du discours il n'y a pas le plus de jouir, ni le sujet, ni le savoir, mais un (S1), un signifiant isolé de toute signification et que peut donner support à une écriture.

L'introduction d'un tiers élément entre le candidat et celui qui va juger son aptitude à ce qu'il postule, fait que la Passe soit différente et va lui donner son essence. Ce troisième élément est le passeur, que non seulement sépare et unit au même temps le passant et le jury, mais encore permet que des dits du passant s'écrive un dire dans la plaque sensible qu'il est. De la même manière que la lumière écrit des images grâce au dispositif photographique, les dits écrivent un dire grâce au dispositif de la Passe, parce que le dire que reste oublié dans ce qui se dit, trouve son opportunité dans ce dispositif. Au moins, je crois, c'est le pari de Lacan.

La fonction de plaque sensible nous la rencontrons aussi chez Freud par rapport au tiers nécessaire pour le trait d'esprit. Lacan perçoit cela et prend de Freud l'appui pour fonder sa Proposition et il nous dit:

« Qui verra donc que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la « *dritte Person* ? »¹⁵³

Pour Freud un trait d'esprit est une création où une idée préconsciente s'expose pendant un moment aux procédures de l'inconscient. Le trait d'esprit doit à

¹⁵³ Jacques Lacan. Autres écrits. Discours de l'EFPP, p. 265. Ed. Seuil, Paris, 2001.

l'inconscient pas tant son contenu que sa forme qui a les caractéristiques du procès primaire. Par conséquent le trait d'esprit n'est pas une formation de l'inconscient comme le lapsus. Le trait d'esprit se anticipe a l'inconscient, et dans le trait d'esprit, au contraire de l'inconscient, il y a du calcul et de la pensée. Le procès ne consiste pas à que l'inconscient non pensé devienne pensée (impossible) mais qu'une pensée inadéquate, selon le discours courant, se plonge dans le procès inconscient et émerge renouvelée. Le trait d'esprit fait toujours vaciller les semblants. Le trait d'esprit comme le discours analytique, fait retourner, en acte, le discours du Maître. Le trait d'esprit fait entrer par une porte étroite sans aucun frais psychique ce que le discours a refuse : la jouissance.

Pour avoir un trait d'esprit il faut avoir trois sujets :

Le sujet que le fait, le sujet qu'est pris comme objet et le tiers, celui où le but du trait d'esprit est accompli : la satisfaction

Que le but du trait d'esprit est accompli par le tiers est une affaire seulement économique. Parce que le sujet que fait le trait d'esprit a un frais psychique que l'empêche de la satisfaction et pourtant il ne rit pas. Il faut un autre que peut jouir de son travail d'élaboration sans aucun frais. Pour cela il faut que entre les deux sujets existe une « communauté psychique », non seulement pour que le troisième puisse rire mais pour que le travailleur puisse aussi rire en s'appuyant sur le tiers comme caisse de résonance. L'enjeu du trait d'esprit est la destitution de l'Autre transformé en objet à rire. Mais la destitution seule, ne suffit pas pour produire un trait d'esprit, car le trait d'esprit est un procès social que seulement trouve son but dans la réception qu'il rencontre de l'autre qui est là comme plaque sensible.

Si ce modèle est transporté à la Passe, on dira que le premier sujet est le passant que donne témoignage du moment de la destitution du SsS, le deuxième sujet est le SsS (l'inconscient mensonger ou la vérité mensongère) pris comme objecte. La deuxième personne est un Autre qui est destitué. Et la troisième personne est le passeur. Il nous faudra situer le cartel, il est ou bien un dédoublement de la troisième personne (le social) ou un retour à l'institution du SsS. Je m'incline pour ce dernier.

Pour que le passeur puisse agir comme une plaque sensible, comme le troisième du trait d'esprit, Lacan nous donne des indications de quelle manière doit être élu. Il doit être élu entre les plus nouveaux et non entre les plus vieilles gloires pour éviter l'arrogance car ils s'identifient à une place que ne correspond pas au passeur, c'est-à-dire celui de SsS. Et pour atteindre le but qu'on attend d'eux, ils doivent être élus par leurs analystes AME entre ceux qui sont dans un moment de passe dans son analyse, pour que la « communauté psychique » nécessaire existe et le permette d'agir de plaque sensible. Et que cette sensibilité est l'adéquate pour recevoir la lumière que permettra d'écrire quelque chose du dire du passant et plus tard sera révélé dans le laboratoire du cartel et donnera son résultat à la communauté de l'École.

BIBLIOGRAPHIE:

FREUD, S. Obras completas, El chiste y su relación con el inconsciente. Ed. Biblioteca nueva.

LACAN, J. Autres écrits. Éd. Seuil, Paris 2001.

LACAN, J. Momentos cruciales de la experiencia analítica. Ed. Manantial. Argentina 1987

LACAN, J. La Escuela. Ed. Manantial, Argentina 1989

WUNSCH 8 (2010), 9 (2010) y 10 (2011). Boletín internacional de la Escuela de Psicoanálisis de los Foros del Campo Lacaniano.

Certains effets et affects relatifs au rôle de passeur

Roser Casalprim

Il y a 5 ans déjà que j'ai eu l'occasion de faire partie du dispositif de la passe dans le rôle de passeur, au moment où pas beaucoup de gens étaient animés à passer par l'expérience. Malgré cela, j'ai eu l'occasion d'écouter le témoignage d'un passant. Je vais traiter brièvement sur certains des effets qui se sont produits pour moi, depuis le moment que j'ai su que j'avais été désignée pour cette fonction et, plus tard, tout au long du processus où le passeur intervient.

1. Mon analyste m'avait communiqué que j'avais été désignée pour cette fonction. Quelque temps plus tard, une fois fini l'exercice de la fonction, j'ai lu un « compte rendu » de la Commission de la Garantie du DEL-F4 de 2007 qui informait qu'il avait été largement discuté si l'analyste devait ou ne devait pas communiquer au passeur qu'il avait été désigné comme passeur ou laisser la tâche au passant après le tirage au sort des passeurs. Ce rapport disait que la responsabilité était laissée à chaque analyste et nous rappelait qu'il n'y avait pas de règle générale à ce sujet. Plus tard, ou plus ou moins au même moment, un bref débat a eu lieu sur la liste par rapport à cette question, étant considérée comme une « erreur » la communication de la part de l'analyste. Ceux qui avaient soutenu ce point de vue, s'appuyaient d'une intervention de Lacan, qui débâtait et confrontait avec d'autres analystes sur la place qu'il voulait donner aux passeurs dans le dispositif de la passe. Ce que Lacan souligne dans le texte « Interventions sur les exposés d'introduction de J. Clavreul, S. Leclair et J. Oury. » Séance du jeudi 1er novembre 1973 », c'est ce que suit : « L'analyste désigne quelqu'un comme passeur et il ne lui demande pas son avis »¹⁵⁴ À la même époque, 1973, Lacan dira aussi : « (...) J'ai expressément demandé que les passeurs soient choisis seulement entre les plus récents et qu'ils soient choisis par son analyste, indépendamment de leur consentement ».¹⁵⁵ Sans avoir travaillé en profondeur, à ce moment-là, les textes de Lacan à ce sujet, j'avais déjà pensé alors que ce n'est pas la même chose communiquer que demander l'opinion, communiquer n'implique pas demander l'avis ni le consentement. Ceci vint pour moi par d'autres chemins. De toute façon, sans plus approfondir sur ce sujet, dans mon cas, la communication de cette désignation de la part de l'analyste a eu plusieurs effets : le premier - déjà très commenté par d'autres collègues avec lesquels je conviens - était la surprise, puisque je ne l'attendais pas - effet qui se produit aussi lorsque le passant m'a téléphoné, bien que l'effet de surprise a été pour d'autres raisons -. D'autre part, cette communication a eu un effet de rétroaction sur la cure (aspect remarqué également par d'autres passeurs), et le plus important est qu'elle a produit, pour moi, un effet d'interprétation - je ne dis pas que le fût. Ceci m'a permis de localiser plus clairement le point où j'étais, bien qu'en partie je le savais déjà : une certaine impasse où je n'arrivais pas à franchir quelque chose et, fondamentalement, ceci m'a permis de me rendre compte que s'était ouverte la possibilité de pouvoir conclure, qui était équivalent à « ne plus retarder/dilater »¹⁵⁶ ou à ne plus demeurer indéfiniment dans le temps pour comprendre. Je m'étais toujours retardée beaucoup dans le temps pour comprendre, sans être en mesure de conclure sur des points cruciaux de ma vie et mon histoire.

D'autre part, il s'est ravivé l'intérêt pour des questions relatives à la psychanalyse en intension et, plus précisément, sur la passe et l'École, intérêt qui était

¹⁵⁴ Lettres de l'École freudienne, n° 15, 1975, pages. 9-28.

¹⁵⁵ J. Lacan. Sobre la experiencia del pase. 3 de noviembre de 1973. Ornicar? n° 1

¹⁵⁶ « Dilater » a aussi en espagnol le sens de « différer », « retarder ».

un peu endormi à ce moment-là.

2. Le premier contact avec le passant a également eu des effets : dans ce premier contact il m'a semblé écouter quelque chose dans la ligne de la hâte/urgence pour la rencontre et cela me troubla. Bientôt j'ai constaté qu'en réalité cela touchait ce point intime du « retardement/dilatation ». Là, j'ai commencé à me rendre compte, aussi, de l'importance que le passeur « soit à disposition » du passant pour favoriser l'expérience ou, si vous voulez, de ne pas entraver le passant avec l'imaginaire, le phantasme, etc.

3. Affects et effets produits par la transmission du témoignage au cartel de la passe : après six mois de la fin du témoignage du passant (un temps que m'a paru très long), j'ai reçu la communication que le moment de transmettre le témoignage au cartel de la passe était arrivé. Je me souviens d'une indication du cartel, que j'ai remercié, à propos de que par souci d'efficacité de la procédure, il serait bien d'essayer de construire le témoignage, dans la mesure du possible, avant la rencontre. Bien que je disposais de quelques notes, je me demandais ¿comment construire un témoignage ? Ce n'était pas comme la construction d'un cas clinique, je ne pouvais pas avoir recours non plus à aucun savoir de la doctrine à cet égard, il s'agissait donc d'autre chose. Avant d'essayer d'élaborer le témoignage par écrit pour la transmission au cartel, l'angoisse apparut, la même angoisse qui surgissait chaque fois que j'affrontait un papier blanc avant de commencer l'écriture d'un texte propre. Maintenant, il ne s'agissait pas exactement d'élaborer un texte propre – bien que j'y étais impliquée –, mais de la transmission de l'écoute d'un témoignage. J'ai sorti de l'angoisse quand je conclus que peut-être il s'agissait de centrer la transmission sur les points les plus remarquables ou les plus sensibles du témoignage du passant, en acceptant que ce qui était en jeu dans la transmission était aussi, ou principalement, un ne pas savoir (non savoir). J'ai trouvé alors un « fils conducteur » - comme une feuille de route - pour la transmission de l'expérience, qui m'a permis d'élaborer, de « construire » quelques-uns des points les plus importants du dire du passant et des questions formulées à partir de l'écoute réalisée. J'ai aussi fait attention à traduire le mieux possible à la langue française certains des signifiants clés – quelques-uns intraduisibles - transmis par le passant. De toute façon, plus tard, au cours de la transmission j'ai m'au rendu compte qu'il n'était pas une question de langues.

À ma surprise, quand je me suis rencontrée avec le cartel, je m'ai oublié des notes, de la parole écrite et, aussi, à travers les questions et les demandes de précision des membres du cartel, la fluidité apparut, il n'était pas nécessaire de s'attacher aux notes. Depuis lors et jusqu'au présent, l'angoisse n'a plus revenue devant une feuille blanche avant de commencer un texte écrit. Sans doute, pour moi, ceci est lié aux effets -entre d'autres -de ce moment-là.

4. Des effets dans la cure.

J'ai déjà mentionné antérieurement, certains de ces effets pendant l'exercice de la fonction de passeur (rétroaction sur la cure, etc.), mais je veux souligner aussi certains des effets postérieurs, certains parce que je m'en suis rendue compte après-coup, d'autres parce qu'ils se sont produits plus tard et d'autres parce que je m'en rends compte encore maintenant. De tout cela, en particulier, je souhaite mettre en relief ce que j'appellerai un « effet de précipitation » dans le double sens de « la production d'un précipité » (dans une solution chimique) et de l'« accélération d'un processus », dans ce cas du processus analytique, que même si commença avec la désignation, il toucha aussi et contribua, après la participation dans le dispositif, à un pas de plus autant dans la relation de séparation de l'analyste, comme à la sortie de la position d'analysant et des effets conséquents d'un changement de position par rapport à la direction de la cure des

analysants, etc.

Plusieurs années après, et aussi par ces effets, j'ai commencé à prendre en considération la possibilité de l'expérience de la passe. Mais ceci correspond déjà à un autre moment.

Pour conclure : malgré le fait que, à mon avis, la passe est une expérience de vérification complexe, je crois qu'il est important de la soutenir et de l'approfondir même si ce n'était que pour les effets que produit participer au dispositif, que dans mon cas, je considère d'une grande valeur.

LE CARTEL DE LA PASSE

La transmission du Cartel de la Passe

Florencia Farías

Une nouvelle rencontre d'Ecole est l'opportunité que circulent les fragments de savoir émergeant des passages successifs par les dispositifs d'école –passe et cartel- qui accueillent transitoirement les sujets. C'est l'opportunité d'une évaluation de l'expérience passée et la mise en forme des difficultés rencontrées.

Nous devons surtout considérer la passe comme une expérience de transmission et de recherche, qui produit des effets sur le groupe, et sur chacun des analystes de l'Ecole, mais aussi sur la communauté psychanalytique. Cela requiert une certaine discrétion en même temps qu'une ouverture : il est nécessaire de la transmettre à la communauté.

Le jeu discursif que la passe installe dans l'école nous convainc que la psychanalyse vit et produit des effets. Je pense les différentes parties qui le composent comme un nœud borroméen, chaque partie dépendant de l'autre partie. Il y a une pluralité de l'expérience.

Il ne faut pas oublier que le témoignage des passants ne totalise pas la possible transmission de la passe dans l'Ecole ; la responsabilité de la transmission incombe aussi aux passeurs et aux membres du cartel de la passe.

Pour toutes ces raisons, je crois indispensable qu'il n'y ait pas de passes muettes ; il est nécessaire que le cartel de la passe dise son expérience jusqu'à la limite de ce qu'il peut dire. Un effet de bon augure dans notre école est que ces apports et productions ont augmenté.

J'ai connu l'expérience de faire partie du cartel de la passe il y a peu de temps, et je peux dire que c'est une expérience très satisfaisante mais aussi d'une grande responsabilité. Le travail du cartel de la passe est très différent de toute autre tâche d'Ecole que j'ai pu réaliser et je peux dire qu'il produit des effets tant sur le lien avec l'Ecole qu'avec la théorie, et aussi sur la clinique avec les analysants.

Le cartel est support d'un lieu vide, il n'est ni maître, ni professeur.

Mais quelle est la position des membres du cartel ? Y sont-ils en position d'analysants ou d'analystes ?

Dans le travail du cartel s'inscrit un certain paradoxe : une des attributions des membres du cartel de la passe est la recherche et pour cette raison ils doivent mettre en question la théorie même de la fin d'analyse impliquée dans leur décision et, en même temps, ils doivent aussi décider des conséquences d'une analyse.

D'une part, ils doivent faire place à la singularité de chaque sujet, de chaque passe, et d'autre part, considérer l'impossibilité de penser une décision sur une passe sans que soit en jeu la théorie de la fin de la cure, laquelle implique une généralité qui s'oppose à la singularité.

Si nous pouvons dire que la position qui convient le mieux aux membres du cartel de la passe est celle de l'analysant, dans la perspective d'offrir son écoute, se désupposant du lieu du sujet supposé savoir, en même temps, s'atteint la position de l'analyste sur le point où il doit se soustraire à son fantasme propre et à ses préjugés.

Il doit d'abord ignorer qu'il est un analyste, afin de se laisser enseigner par le passant... Mais cependant, il doit à la fois décider s'il nomme ou pas tel ou tel passant. Alors, nous devons avertir que ce qu'on nomme, est quelque chose singulier à chaque passe. Ainsi, cela permet de mettre en suspens les savoirs institués et de la sorte reste la question: Que nomme-t-on ?

Cela concerne aussi le savoir attendu ou non de l'A.E. De cette façon, A.E. sera simplement une fonction qui fonctionne de manière singulière et inattendue dans l'école.

Le témoignage du passant arrive au jury sans voix, puis s'ouvre une sorte de trou et alors quelque chose commence à passer, quelque chose résonne en passant, se transforme en une caisse de résonance. Le nodal est ce que le passant peut enseigner à la psychanalyse ou bien ce que la psychanalyse peut apprendre de ses témoignages. Elle peut apprendre du « vif » de l'expérience de l'analysant.

Le plus frappant pour les membres du cartel, c'est lorsqu'on parvient à la transmission par les passants « d'un morceau de réel » à partir duquel semble se jouer toute l'existence. Malgré tant d'années d'histoire, tant d'années d'analyse, il y a des témoignages qui permettent de réaliser une réduction très impressionnante de tout le discours du sujet à quelques éléments minimums et princeps. Ceci est le produit de la réduction opérée dans l'analyse mais favorisée aussi par la forme de transmission indirecte de la passe, qui chaque fois oblige à borner le récit qui pour finir, se réduit à une brève rencontre entre le passeur et le cartel.

Le dispositif est une structure fictive nécessaire pour que se présente le Réel de l'expérience analytique du passant.

On nomme depuis le Réel qui *saisit* le cartel, annonçant qu'au-delà du savoir constitué en discours, la cause du désir ouvre au désir de l'analyste.

La passe parie sur le Réel et l'oriente. L'expérience de la passe met en questionnement les cures que nous dirigeons. S'il y a peu de demandes de passe, nous nous interrogeons s'il y a des fins de cure ; cela nous interroge vers où et jusqu'où nous conduisons les cures.

Le fait qu'il y ait un passant, indique au moins qu'il y a eu analyse. Evidemment, la passe a des incidences sur les analyses et sur chacun de nous, les analystes, qui conduisons ces cures.

Non seulement le sujet apprend comment son inconscient l'a empêtré, mais, en plus, chaque témoignage vient dérouler la pelote du destin particulier de son être sexué, en un monde où le Réel est là.

Si effectivement, à la fin de la cure et dans la passe s'atteint un fragment de réel, sa nouvelle inscription sera toujours un avènement imprévu.

LES AME

L'A.M.E dés-installé

Juan del Pozo

La garantie offerte par l'école avec le titre de l'AME, ne pourrait avoir une incidence pour l'avenir de l'École et de la psychanalyse, qu'à condition d'articuler cette nomination au travail en intension et, en conséquence, aux activités concernées par l'efficacité de la cause pour la psychanalyse elle-même.

Dans sa *Proposition* de 1967, Lacan fait référence de manière explicite à la situation où la psychanalyse buterait sur un point de stagnation en ce qui concerne sa production, elle pourrait ainsi perdre l'orientation même de sa pratique. Ceci pourrait être la conséquence d'une inertie institutionnelle qui entraînant l'analyste installé vers l'oubli de son engagement à la cause analytique. Il se consacrerait alors au contrôle du fonctionnement institutionnel au sens le plus banal du terme, et ceci au détriment d'une production épistémique. Malgré ce risque, l'École maintient la reconnaissance d'une garantie pour l'analyste qui s'y est formé, celui qui a réussi, en ce qui concerne sa pratique analytique, à obtenir la confiance de ses collègues.

Cependant la représentation au niveau de l'extension, auprès de la société, la confiance faite aux cures dirigées par cet analyste de l'école, ne sont pas suffisantes pour assurer l'avenir d'une École. Lacan, dans sa *Note aux Italiens*, en demandait plus au groupe italien.

Le pari de Lacan pour la passe est sans équivoque: seule l'expérience de la passe permet au tout nouvel analyste de ne pas oublier l'acte, celui qui l'a confronté au choix de soutenir un désir d'analyste, il y aurait alors consenti sans recourir à aucune autorisation ou à un quelconque protocole au cours de son analyse. L'acte l'a ainsi suffisamment « dés-Autrisé », il a accepté cette cause et point final. Cependant, l'oubli le guette car l'acte tend à être oublié, et, derrière cet oubli, de nouveau émerge le risque d'une installation de l'Autre institutionnel comme soutien de la pratique.

Comment pourrait-on donc assurer une incidence dans la psychanalyse elle-même du réel en jeu dans la formation de l'analyste? Comment pourrait-on assurer une incidence de ce réel en ce qui concerne l'autorisation de l'analyste? Je pense que ces questions sont l'enjeu de la fonction de l'École: que l'acte, qui éventuellement a permis le choix du désir d'un nouvel analyste, puisse ne pas s'égarer parmi la pluralité des noms de l'Autre qui viendrait le recouvrir.

Je crois que l'on peut suivre chez Lacan une ligne de pensée qui va dans le sens ici indiqué. La psychanalyse deviendrait une religion au cas où il ne serait pas possible de produire un *acthéisme*, au cas où il ne serait pas possible de soutenir l'acte comme une expérience singulière de la séparation d'avec l'Autre dans l'analyse.

Tout savoir, toute découverte d'un nouveau savoir, sera toujours, et pour des raisons de structure, mis au compte de l'Autre, mais d'un Autre qui entraîne la supposition d'un sujet à ce savoir. Toute nouvelle production de savoir entraîne une nouvelle fondation de l'Autre. Dans l'œuvre de Lacan, nous semble-t-il, on peut trouver l'orientation d'un savoir sans Autre auquel supposé un sujet et la possibilité donc d'un terme du transfert ne reproduisant pas les voies traditionnelles et la reconduction de Dieu, du Sujet supposé savoir. C'est ainsi que la voie assoiffée de sens pourrait être contrebalancée par une nouvelle satisfaction fonctionnant comme un point d'arrêt. Par exemple dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, leçon du 30 avril 1969, Lacan dit: « *Le sujet supposé savoir, c'est Dieu, un point c'est tout...C'est lui qui préside à ce déchiffrement qui*

s'appelle savoir. Un athéisme véritable, le seul qui mériterait ce nom, est celui qui résulterait de la mise en question du sujet supposé savoir. »¹⁵⁷

Sans renier l'inconscient freudien, car il faut en effet passer par les cheminements du sens dans une cure, Lacan propose une orientation clinique où la voie de la vérité et la voie du sens puissent trouver un point d'arrêt. Ainsi les élaborations de Lacan en ce qui concerne un inconscient inépuisable et incalculable, où le réel de la langue impose le poids d'un indéchiffrable, nous rapproche de ce que nous appelons l'inconscient réel. L'urgence d'une nouvelle satisfaction, ne se confondant pas avec la recherche de la vérité menteuse, nous signale alors une nouvelle manière de diriger les cures.

Nous pourrions affirmer avec Descartes que, derrière la science, on trouve toujours l'hypothèse religieuse du Dieu qui ne trompe pas -même si cette hypothèse n'entre pas en jeu de manière explicite dans le savoir que la science produit. Un Dieu que la science réinstalle toujours par ses découvertes comme sujet garant de sa vérité ou, si l'on préfère, garant de sa méthode. Lacan pousse ainsi la psychanalyse au-delà de la science, dans la mesure où le savoir inconscient déployé dans une cure ne peut être mis au compte d'aucun sujet. Que l'inconscient est un savoir sans sujet est presque de l'ordre d'un impensable. À l'encontre des accords instables en musique qui font appel à une résolution par la production d'un accord plus harmonique, il s'agirait, bien au contraire, de permettre que quelque chose puisse laisser trace de cette instabilité qui est l'effet du réel. Instabilité qui garde une tension vitale et dont la résonance ne répond qu'à une éthique singulière à chacun dans son rapport à la vie et dans son identification au symptôme, c'est-à-dire à ce que chacun est radicalement.

Suivant cette perspective du pari pour la procédure de la passe à l'École afin d'éviter la stagnation de l'élaboration concernant la fin de l'analyse, il est délicat de penser la figure de l'AME, car son titre même –« âme de l'École »- est en soi une ironie, comme bien l'a signalé Lacan.

Une ironie, car l'AME a toutes les chances de se perdre en chemin. Sa nomination, sans date de caducité, le rend susceptible de venir « s'encaster dans la caste », faire semblant de suffisance, oublier que seule la cause analytique peut soutenir sa position. Position que n'assure ni sa renommée, ni les reconnaissances qu'il obtient, ni les manigances institutionnelles du pouvoir. Nous savons que la cause analytique cesse d'opérer quand l'analyste se place au lieu de l'idéal, du confort, de la maîtrise. Lacan dans son séminaire sur *Le Transfert* signale que, pour rendre possible cette opération du transfert, il est indispensable de considérer la position de l'analyste, « *ce que vise mon discours de cette année* », ajoute-t-il : « *il s'agit de ce qui est au cœur de la réponse que l'analyste doit donner pour satisfaire au pouvoir du transfert* ». Nous pouvons donc entendre que le transfert est un pouvoir qui peut se satisfaire ou non, qui peut être orienté correctement ou non, qui vise ou non l'analyse. Et Lacan poursuit : « *Cette position, je la distingue en disant qu'à la place même qui est la sienne, l'analyste doit s'absenter de tout idéal de l'analyste.* »¹⁵⁸ Cependant, il est évident que l'École attend quelque chose de ses AME, quelque chose d'autre que ce qui concerne l'extension, autre chose que celle de faire bonne image dans le social. Les textes statutaires de l'IF-EPFCL stipulent que les AME peuvent être choisis comme membre du CIG (de même que les AEs et les passeurs). Ils ont donc l'opportunité d'être dans le dispositif où l'École se cause tout en causant la psychanalyse.

Par ailleurs, les AME ont la responsabilité de désigner les passeurs et ils participent ainsi à la percée d'un acte nouveau; il serait donc intéressant de pouvoir

¹⁵⁷ Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, 2006, pp.280-281

¹⁵⁸ Jacques Lacan, *Le Transfert*, Seuil, Paris, 1991, p.448

entendre aussi leurs témoignages et d'élargir ainsi le champ des expériences concernant la passe. Il ne faudrait pas oublier par ailleurs qu'ils sont aussi responsables de l'animation de l'option épistémique.

Nous avons pris l'habitude d'inviter les AME à participer aux actes épistémiques de l'Ecole, ainsi que les AE et les passeurs. Il est clair qu'il ne s'agit donc pas pour les AME d'une installation confortable dans le fauteuil d'une suffisance silencieuse; il s'agit par contre d'examiner comment pourrait-on articuler l'option épistémique générale de l'Ecole et comment élargir le champ de son action.

L'A.M.E., symptôme de « La Proposition »

Xavier Campamà

Près de 40 ans après la Proposition et 10 ans après la création de notre EPFCL, il me paraît intéressant de s'arrêter sur le titre d'A.M.E.

Avec la création de son école et La Proposition qui s'en est suivie, Lacan tentait d'établir un modèle qui fasse expérience nouvelle, parce que pour lui, il s'agissait fondamentalement, de préserver le fait qu'il y ait des psychanalystes à la hauteur de l'acte que requiert une psychanalyse : « Que l'école puisse garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense, est donc établi. Elle le peut et le doit dès lors. » (J. Lacan / Proposition du 9 octobre 67 sur le psychanalyste de l'Ecole). Avec cette Proposition, il créait deux grades : A.E. et A.M.E., titres qui perdurent aujourd'hui.

Depuis la création de la passe, son dispositif n'a pas connu de grands changements. Le pari vise le point nodal de l'expérience analytique, et tente de vérifier si, en tant que résultat de l'expérience, le sujet qui choisit de présenter la passe advient à la position de l'analyste. Lacan donne au titre d'A.E. - celui qui concède la plus grande reconnaissance- une durée très limitée en comparaison à celle du titre d'A.M.E. qui a un caractère permanent. Il y a une apparente contradiction dans le fait que celui qui se risque à « hystoriser » sa cure, qui, ensuite, est nommé et contribue à l'Ecole dans une transmission à partir de ce qui s'est décanté de sa propre cure et de l'expérience de la passe, dispose d'un titre éphémère. Cependant, à la fin de sa vie, Lacan nous rappelle : « Car, mieux vaut qu'il passe, cet A.E., avant que d'aller droit s'encaster dans la caste. » (J. Lacan / Lettre de la Cause Freudienne). Toute une déclaration de principe !

Lui qui connaissait bien les tenants et les aboutissants de l'I.P.A. comme échec de la psychanalyse et après qu'il eut, un temps, mis pratique sa Proposition à l'E.F.P., put observer avec une grande sensibilité ce qui s'y déroulait, aussi bien dans le sens de ce qu'il souhaitait innover qu'au travers des obstacles qui se présentaient constamment. Avec la prudence qui lui était propre, il ne cessa d'être autocritique, : ainsi lorsqu'il s'adressa aux italiens à propos des A.M.E. (Note Italienne) ou dans l'espoir sur la dissolution grâce à laquelle il effectuait une coupure radicale pour appeler une contre expérience, rappelant que l'objectif avec lequel il avait fondé l'E.F.P. restait toujours en vigueur. Dans son Acte de fondation, Lacan indiquait déjà : [...] « qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. »

Il m'apparaît donc pertinent de distinguer la nécessaire « critique assidue » et l'anticipation que réapparaisse toujours la dérive à s'éloigner de l'analyse véritable.

Nous disposons de la référence qui fait que chacun, finalement, incarne dans la vie et à l'intérieur des institutions analytiques, le transmissible d'un savoir analytique et des cures qu'il dirige. Ainsi, ce qui arrive dans le temps qui suit une nomination, qu'elle soit d'A.E. ou d'A.M.E., rend compte si celle-ci est conforme ou non.

Je retiendrai deux styles d'analystes nommés, avec tout le risque qu'implique cette simplification. D'abord, on peut situer l'A.M.E., nommé A.E. à certain moment, ou qui aurait pu l'être, c'est-à-dire, pas toujours, pas-tout A.M.E. Au-delà de son symptôme de fin, son style découle du désir de l'analyste, ce qui marque sa position dans les cures qu'il conduit, et aussi bien la position d'énonciation à partir de laquelle il parle dans sa transmission de la psychanalyse. Cette singularité repérable provient de ce que, dans son analyse, il a constaté de la fabulation d'un Autre, configurée par sa propre position faite de signifiants et de jouissance ; alors, cette chute de l'Autre et la rencontre avec le réel ont ouvert au désir propre et à la limite de son symptôme, un

symptôme avec lequel il sait faire dans la vie. Le nouage de cette expérience analysante avec la position d'analyste porte la marque de sa position face au réel de l'expérience analytique, base de son éthique, ce qui de quelque façon, infiltre le savoir qu'il transmet avec l'énonciation particulière de son discours, témoignage concordant entre sa capacité à l'acte analytique et son dire, ce qui se traduit en effets d'intension et d'extension.

Lorsque l'A.M.E. ne se soutient pas du passage de l'analysant à l'analyste, malgré son auto-autorisation, on remarque des singularités, certes, mais elles portent la marque de quelque façon de faire exister l'Autre, y compris, se rapportant à la cause des institutions analytiques ; je prends un exemple passé : rappelez-vous ces A.M.E. qui soutenaient les impératifs du Un dans l'A.M.P., à travers la figure du travailleur décidé, d'un militantisme aveugle, de l'idéalisation d'un savoir etc. Les traits de singularité dans ces cas là n'empêchaient pas nécessairement une contribution à l'ensemble institutionnel mais le style traduisait une position aliénée et de jouissance soutenant l'Autre bien plus que le franchissement qui permet d'occuper la position d'objet cause du désir. Evidemment, cela aussi a ses effets ! Pas seulement dans les cures, mais aussi dans la transmission de la psychanalyse et au sein de l'institutionnel.

Par ailleurs, il me paraît indispensable d'aborder un contre-point, celui de ce que peut représenter le titre d'A.M.E. en relation à celui d'A.E. ; la passe est cette invention de Lacan qui empêche ceux qui désirent être analystes ou se dire analystes, de se soustraire à ce qui est fondamental dans une analyse didactique : mettre à l'épreuve s'il y a ou non désir de l'analyste. A différentes occasions, Lacan nous rappelle combien c'est un désir inhabituel, étrange que celui d'occuper le lieu du déchet et du désêtre. Pour cette raison et au-delà de la marge d'erreurs qui ont pu se produire dans le dispositif de la passe depuis son origine, le petit nombre de nomination d'A.E. n'indiquerait-il pas cela ? D'autre part, que notre E.P.F.C.L. situe la passe en son cœur, peut constituer le rappel constant de ce qui fait trou dans l'institutionnel, tout autant qu'il soit orienté vers la cause analytique.

L'A.M.E. au départ, est quelqu'un qui s'est autorisé de lui-même à exercer la psychanalyse, quoique devant d'autres, qui est aussi membre de l'Ecole et à qui, à un moment donné, lui vient de l'Autre-Ecole la signification de ce qu'« elle le reconnaît comme psychanalyste ayant fait ses preuves » (2^o version de la Proposition) Qu'entend-on par «un psychanalyste ayant fait ses preuves» pour qu'il soit nommé A.M.E. ? Rappeler quelques précisions sur ce que Lacan apporta sur ce titre ne permet pas de le repérer.

Pour le désigner, nous nous orientons à partir : de ses travaux, du style de sa pratique, et aussi sur le fait qu'un de ses analysants se présentant à la passe soit nommé A.E., ce qui prouverait sa position d'analyste (voir la première version de la Proposition).

Mais nous disposons aussi de certains critères sur lesquels s'appuie le jury de réception pour nommer un A.M.E. : l'accord de son analyste, l'avis de ses contrôleurs, les témoignages concordants sur sa pratique, sa participation aux travaux de l'Ecole, cartels etc. et aussi éventuellement ses écrits. Cependant, il y a d'autres considérations qui ont un caractère politique, puisque Lacan considérait comme un moindre mal le fait d'attribuer à ces A.M.E. des fonctions de direction, afin d'obtenir une distribution prudente de la responsabilité de la dimension collective de l'Ecole. Ainsi, il ne laissait pas de côté le critère qui répond à la nécessité de l'ouverture de l'Ecole vers l'extérieur, dans le but de montrer l'orientation que donnent les analystes à leur pratique (Principes relatifs à l'accès au titre de psychanalyste de l'EFP Janvier 1969)

Vous pouvez ajouter d'autres considérations. Un titre permanent, qui a cette connotation « à vie » peut favoriser pour certains l'installation, rester trop accrochés à cette étiquette d'A.M.E., ce qui éloigne de la tension nécessaire que requiert la position

de l'analyste dans le nécessaire renouvellement de l'acte analytique et face à la politique de l'Ecole. De là, cette touche d'attention que Juan del Pozo nous amène avec son prélude : « L'A.M.E. des- installé »

Lorsque dans notre Ecole on parle de facteurs quantitatifs, géographiques ... dans les nominations d'A.M.E. ou quand, dans le sens de l'ouverture de l'Ecole vers l'extérieur, vers un monde caractérisé par la régulation, les curriculums, la recherche de résultats immédiats, l'évaluation, autant de facteurs qui peuvent influencer sur les demandes adressées aux analystes –engagements, nombre de séances, durée de la cure – alors, la nomination d'A.M.E. peut se trouver infléchi par des facteurs tels ceux mentionnés, facteurs du dehors vers l'intérieur de l'Ecole. On comprend que faute d'une structure de garantie suffisante, la nomination dépend des critères adoptés, dont les significations peuvent être changeantes. Toutefois, cette marque est d'origine : Lacan dans son graphe du désir situe l'A.M.E. en s(A) le signifié de l'Autre (1^o version de la Proposition). Nul ne s'autoproclame A.M.E., cependant chaque fois que notre Ecole reconnaît quelqu'un comme A.M.E., elle dit ce qui pour elle est un analyste qui a fait ses preuves.

Par ailleurs, et je tiens à le souligner, dans notre Ecole on attribue à l'A.M.E. la faculté de nommer des passeurs, ce qui implique qu'il puisse conduire une analyse pratiquement jusqu'à sa fin. Ce point renvoie aux critères de sélection.

Il faut se souvenir que le processus de sélection de l'A.M.E. suit un trajet qui va de la proposition d'un candidat effectuée par un ou plusieurs A.M.E. du dispositif d'Ecole local –D.E.L.- qui à son tour, exerce un premier filtre avant de soumettre cette candidature à la CIG, jusqu'à la conclusion portée par la CIG. Cette méthode de sélection n'a pas la structure du mot d'esprit que nous pouvons rencontrer dans la passe, parce qu'elle dépend de la manière dont s'exercent les critères de sélection. Bien qu'on recherche la concordance des critères entre CIG et DEL, sont-ils homogènes tout au long du parcours ? Dans nos textes statutaires, à propos de la garantie concernant l'A.M.E., on fait mention de critères de sélection, sans les spécifier, même si finalement, nous nous guidons avec ceux proposés par Lacan. Cependant, pour chacun d'entre eux, il peut y avoir un niveau d'interprétation variable.

Par exemple, pour l'un des critères fondamentaux, celui de consulter le psychanalyste d'un candidat, peut-on considérer suffisant un long parcours analytique et la volonté d'être analyste, alors que nous savons qu'y compris une analyse terminée, n'est pas équivalente à ce qu'il y ait de l'analyste ? Que retenir alors ?

Je crois que ce parcours réaffirme le lieu symptomatique de l'A.M.E. IL pourrait aussi inviter à ouvrir un débat afin d'affiner les critères de sélection de l'A.M.E. et les faire figurer dans le chapitre de la garantie des Principes directifs pour une Ecole ... Ceci pourrait aider à s'orienter dans la dimension international/local. Plus fondamentalement, il s'agirait d'une modification des critères afin de parier sur une plus grande exigence au moment de donner la garantie. Donc, sûrement, ce ne serait pas sans conséquences pour notre EPFCL, pour son dispositif de la passe, pour la formation de ceux qui souhaitent s'y soumettre, pour les cures de ceux qui prétendent être analystes, et aussi bien, le style de transmission qui pourrait prédominer...

Traducción de Lydie Grandet

Commission Scientifique

Albert Nguyen (Responsable de la Rencontre)

Dominique Fingermann

Patricia Muñoz

Ana Martinez

Luis Izcovich

Pascale Leray

Gabriel Lombardi

Diego Mautino

Bernard Nominé

Marc Strauss

Commission d'Organisation

Nadine Naïtali (Responsable de l'Organisation)

Cathy Barnier

Dominique Champroux

François de Dax

Frédérique Decoin

Didier Grais

Mireille Scemama

Irène Tu Ton

Traducteurs

Cícero Oliveira

Clotilde Pascual

Dominique Fingermann

Emilia Malkorra

Lydie Grandet

Maricela Sulbarán

Matilde Pelegrí

Vicky Estevez

Mise en page

Cícero Oliveira

